ŒUVRES

DE

M. De NARBONNE-LARA

TOME I.

L'AIMABLE COMPAGNON

ŒUVRES

DE

M. De NARBONNE-LARA

EDITION GRAND IN-8.

CHAQUE VOLUME SE VENDRA SÉPARÉMENT.

OUVRAGES PARUS :

L'AIMABLE COMPAGNON, 3ème Édition .... 1 Vol.
LES ESQUISSES POETIQUES.................................... 1 Vol.

EN PRÉPARARATION :

L'AIGLE, Poëme en VIII Chants.................. .... 1 Vol.
Aussi, DEUX AUTRES ouvrages en Prose.

MONTRÉAL.—TYPOGRAPHIE DE LOUIS PERRAULT & CIE.

M. DE NARBONNE-LARA.

L'AIMABLE COMPAGNON

ANECDOTES,

Traits de Satires et Propos Comiques.

Rions toujours, nous ne mourrons jamais.

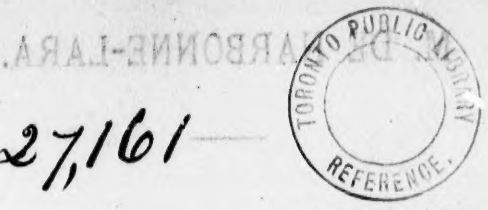
8ème EDITION.

Montreal (Canada):

TYPOGRAPHIE DE LOUIS PERRAULT & CIE.,

Rue St. Jacques, 87.

1875



Ubicumque risus dignus, officium est.

Un rire digne est partout un bienfait.

TERTULLIEN.

Facilis est distinctio ingenui et illiberalis joci. Alter est libero dignus; alter, ne homine quidem, maxime si rerum turpitudini adhibeatur verborum obscœnitas.

HERODOT., Lib. 1.

Entre la plaisanterie de bon ton et celle de bas étage la différence est tranchée. L'une n'est pas indigne de l'homme bien élevé; l'autre ne saurait être avouée par personne, surtout si, à la bassesse des choses vient se joindre celle de l'expression.

Nimium enim risûs pretium est, si probitatis impendio constat.

SENEC.

C'est payer trop cher le plaisir de faire rire, que de l'acheter au prix de l'honnêteté.

A L'HONORABLE

P. J. O. CHAUVEAU,

PREMIER, SECRÉTAIRE ET MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
CI-DEVANT SURINTENDANT DE L'ÉDUCATION
EN CANADA.

Monsieur le Ministre,

Je ne puis certes rien faire de mieux pour le succès de ce faible ouvrage que de le mettre sous le patronage de l'homme connu depuis si longtemps par ses talents, ses travaux littéraires, et par l'éclat qu'il n'a cessé de jeter pendant tant d'années, sur la société canadienne.

En effet, Monsieur le Ministre, la carrière brillante que Vous avez parcourue jusqu'ici comme Écrivain, Orateur, Homme d'État ; les Institutions utiles dont Vous avez doté votre pays ; l'avancement des études littéraires, dû à vos efforts et à l'heureuse impulsion que Vous avez su leur imprimer parmi nous ; enfin la haute protection dont Vous couvrez aujourd'hui toutes ces créations précédentes, pour les maintenir et les faire prospérer de plus en plus ; tout en un mot, dans votre vie publique, politique et littéraire, Vous plaçant à la tête de notre societé, vous a rangé déjà et depuis longtemps, parmi les hommes illustres de votre pays.

Or tous ces titres que Vous avez à l'hommage et à la reconnaissance de vos concitoyens, n'étaient-ils pas autant de raisons pour moi de solliciter en faveur de l'humble production que je me hasarde à mettre au jour, un aussi brillant patronage?

Le jeune arbrisseau a besoin d'appui ; et comme Vous avez toujours eu à cœur, Monsieur le Ministre, d'encourager tout ce qui pouvait avoir quelqu'apparence de bien, ou simplement de bonne volonté pour le procurer, j'ose prendre la liberté de Vous offrir, dans ces pages, non un délassement qui soit à la hauteur de vos éminentes facultés, encore moins un écrit en rapport avec la grave position que Vous occupez ; car ce serait bien le cas de dire à ce propos, avec l'aimable Fabuliste :

Vous avez bien d'autres affaires
A démêler, que les débats
Du Lapin ou de la Belette ;

mais j'offre simplement une humble production à votre bienveillant suffrage.

Objet de pur délassement, mais au moins d'un délassement honnête et moral autant que littéraire, ce livre se recommandera bien d'avantage s'il a le bonheur d'obtenir de votre part, un accueil, moins d'approbation absolue que de simple encouragement ; et ce sera pour moi, avec une garantie de la faveur publique, un puissant stimulant pour me rendre de plus en plus digne à l'avenir d'un si noble suffrage.

Daignez agréer,

Monsieur le Ministre,

L'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,
votre très-humble et très-obligé serviteur,

J.-J.-E. DE N.-LARA.

COTTAGE SAINT-JOSEPH,

2 Août 1872.

AVERTISSEMENT

DE LA

TROISIÈME ÉDITION.

Nous donnons aujourd'hui une troisième édition de notre *Aimable Compagnon*. Les encouragements nombreux que nous avons reçus de personnes bienveillantes, nous font espérer que ces nouveaux exemplaires seront encore favorablement accueillis du public. Quelques changements ont été faits, quelques articles ont été retranchés et quelques uns ajoutés.

Voici en substance, ce que nous disions au lecteur dans nos deux premières éditions :

Ce n'est point ici un livre de science, mais de pur délassement et encore fort léger de fond. Ce n'est point une histoire, mais une série d'histoires, anecdotes, traits d'esprit, jovialités, en vers ou en prose, compilés de diverses sources, ou rédigés par nous-même, rangés sous divers titres; et ces titres eux-mêmes disposés simplement par ordre alphabétique.

La seule observation sérieuse que nous ayons à faire sur ce livre, essentiellement léger et de pur passe-temps, c'est qu'on n'y trouvera rien, absolument rien, qui blesse en quoique ce soit la Religion ou la Morale. Soumis, sous ce rapport, à un examen minutieux et sévère, il a été rigoureusement épuré et peut, sans aucun inconvénient, être parcouru en entier et dans toutes ses parties sans exception, par n'importe quel genre de lecteurs, de n'importe quel âge ou état. C'est là, disons-nous, le principal mérite que nous avons voulu qu'eût notre livre. Que si, d'un autre côté, comme il semble avoir paru à tous ceux qui nous

ont fait l'honneur de nous en parler, il a encore parfois fourni matière à une récréation inoffensive et honnête, nous aurons été assez payé du petit travail qu'il nous a coûté pour le composer.

C'est là à peu près ce que nous disions dans nos deux premières éditions ; qu'on nous permette dans celle-ci, d'ajouter quelques réflexions sur l'utilité de ce genre d'ouvrage.

TERTULLIEN a dit : *Ubicumque risus dignus, officium est* : " Partout où on aura pu introduire une gaieté digne, honnête, on aura rendu un bon office, un service véritable à la société."

C'est un auteur grave qui parle.

Le gai et satirique MARTIAL dit de son côté :

Innocuos Censura potest permittere lusus.
La Censure permet un rire inoffensif.

Qui ne connait le mot d'Horace :

.........................*Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

HORAT. *Sat.* X, v. 15.

Mieux que par les raisons, souvent par la Satire,
Des ouvrages fameux pourront se voir détruire.

On ne sait que trop le parti que se sont efforcés de tirer de là, contre tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde, les impies de tous les siècles, et particulièrement ceux du nôtre.

Il est vrai que, pour les réfuter eux-mêmes, par la même tactique, et les combattre par leurs propres armes, des écrivains spirituels ont trouvé chez ces prétendus esprits forts, assez de ridicule, de mensonge ou d'absurdité pour faire rire à leurs dépens ; ce qui arrachait ce mot à VOLTAIRE, à propos de l'abbé Guénée : " Il mord comme une *guenon.*"

De tout temps aussi, le sens public a compris que, sous le couvert de la plaisanterie, on peut semer d'importantes leçons :

...............*Quanquàm ridentem dicere verum*
Quid vetat?.........

HORAT., *Sat.* 1, v. 24.

Le rire a souvent dit de bonnes vérités.

Et qu'est autre chose, par exemple, dans l'immortel ouvrage de CERVANTES, le plaisant rôle de Sancho Pança?

La comédie toute entière depuis ARISTOPHANE jusqu'à REGNARD, MOLIÈRE et BEAUMARCHAIS, qu'est-elle autre chose encore, du moins en principe, qu'une longue étude de mœurs, une censure piquante des vices ou des travers des hommes, stigmatisés par le rire? Art précieux dont le *motto* fut toujours:—*Castigat ridendo mores.*

Par le rire mordant corriger les travers.

" L'emploi de la comédie, dit Molière, est de corriger les vices " des hommes," .... et deux lignes après: "...le théâtre a une " grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une " sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent, que ceux " de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes, " que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux " vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre " aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. " On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridi- " cule."

MOLIÈRE (*Préface du Tartuffe*).

Molière a dit encore dans sa *Critique de l'École des Femmes:* " Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et " ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point " nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale, " et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant " qu'on parle de nous. Toutes les peintures ridicules qu'on " expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin, de " tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais " témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un " défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne."

B.

Gilbert, dans sa fameuse satire du XVIIIe siècle, dit précisément comme Molière :

......Plus d'un Grand se plaint qu'en divulguant sa vie,
L'audace de mon vers des lecteurs retenu,
A flétri ses *travers*, d'un portrait reconnu :
De quel droit se plaint-il ? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je déshonoré du nom de son modèle ?
Quand de traits différents, recueillis au hasard,
Pour corriger les mœurs, je compose avec art
Un portrait fabuleux et pourtant véritable ;
Si du public devin la malice équitable
S'écrie : eh ! c'est un tel, *cet homme* diffamé :
Qu'il s'en accuse seul ses vices l'ont nommé.

L'emploi du rire comme arme ou comme défense, comme poison ou comme antidote, est donc su et connu, et son usage pratiqué aujourd'hui, comme il le fut de tout temps et en tout pays.

Mais où, plus que dans la langue et dans la spirituelle nation Française, s'est-on servi de ce spécifique souverain ? Et où surtout, l'a-t-on employé d'une manière ou dans un but, nous venons de le dire, plus coupable ? Car si c'est en principe, la correction des travers, l'épuration des mœurs que cet art a pour but, but éminemment honnête et sérieux quant au fond, sous une apparence légère, quel criminel emploi *du rire*, c'est-à-dire, de ce qu'il y a en soi de plus aimable et de plus attrayant dans la vie humaine, quand c'est innocent, que de l'avoir employé par un art perfide, à persiffler les choses saintes et augustes de la Religion et de la Morale ? Coupables auteurs, et plus coupables s'il est possible, ou au moins plus dangereux que ceux qui ont procédé aux mêmes attaques, avec le froid appareil de la science ou les lourds arguments de la prétendue philosophie et de la raison ; ne serait-ce pas une bonne fortune que des ouvrages aussi spirituels que les vôtres, fussent mis au service de la Religion et de la Morale, encore que l'un et l'autre puissent s'en passer ?

Ce n'est rien de semblable que nous nous sommes proposé dans ce travail : nous ne nous en serions certes pas senti la capacité. Un livre ainsi conçu, serait une œuvre immense et d'une portée incalculable en faveur de la Vérité. Que d'autres plus qualifiés entreprennent une tâche aussi grande qu'utile nous n'avons pu nous, avoir pour but que d'offrir à nos lecteurs un passe-temps honnête et inoffensif. Bornant là notre prétention, et sachant bien que, qui aurait rempli ce cadre et atteint ce but aurait, suivant Tertullien, fait œuvre d'utilité publique et doté la société d'un véritable bienfait, *officium est*, nous avons au moins par voie de compilation, essayé d'en réaliser quelque chose. Notre ouvrage, tout à fait léger et qui n'a nullement la prétention de s'établir censeur des mœurs publiques, ne va à autre fin qu'à égayer. "La gaieté légère nous distrait, à dit Beaumarchais, elle tire, en quelque façon, notre âme hors d'elle-même, et la répand autour de nous." (*Essai sur le genre Dramatique Sérieux.*)

C'est d'un ouvrage de ce genre que CHS. NODIER a dit :—
" Quel *Aimable Compagnon* qu'un recueil d'anecdotes bien
" choisies ! Si tu es malade, lis des anecdotes pour chasser le
" mal ; si tu te portes bien, lis des anecdotes pour entretenir la
" santé ; lis-en au coin du feu et à l'ombre ; lis-en au lit et en
" voyage : il n'est pas bien sûr qu'il y ait rien de plus amusant
" dans la vie."

Il est vrai que ce n'est pas chose facile qu'une semblable composition..... " Pour badiner avec grâce, à dit LABRUYÈRE,
" et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut
" beaucoup (1) de manières, beaucoup de politesse, et même beau-
" coup de fécondité : c'est créer que de railler ainsi, et faire
" quelque chose de rien."

1 Le contexte de l'auteur au lieu de *beaucoup* porte *trop*.

Or, c'est précisément ce titre d'*Aimable Compagnon* que nous osons bien donner à notre livre. Est-ce donc ici cet *Aimable Compagnon* rêvé par Nodier? Certes, nous sommes loin de le supposer; mais aussi, sans avoir trouvé cette perle, ce *magnum bonum*, ne pourrions nous pas, avec le poëte légèrement modifié, dire de notre faible tentative :

Et si je n'ai l'honneur de remporter le prix,
J'aurai du moins celui de l'avoir entrepris.

Qu'on nous pardonne donc de présenter au public une chose aussi légère; légère oui : ce seront, si vous voulez, des bulles de savon; mais si c'est amusant?..—Mais il n'y a que les enfants qui s'amusent à ce jeu....—C'est vrai; mais

Le monde est vieux, dit-on : je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

....
....................................Et moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

LaFontaine (*Le Pouvoir des Fables*).

Et cet incomparable LaFfontaine enfin qui nous fournit ces traits et cent mille autres si plaisants, si pleins d'amabilité et de philosophie, de charme et de vérité, qu'est-il autre chose dans tout son livre, que le plus sage des hommes, en même temps que le plus plaisant et le plus aimable. Et qui ne le *croquerait* quand, entr'autres vérités, il exprime celle-là même, en parlant d'Esope et d'Homère, mais avec ce ton inimitable de bonhomie qui n'appartient qu'à lui :

Tout homme ment, dit le *Sage*.........
S'il n'y mettait seulement
Que les gens du bas étage,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes,

Mais que tous tant que nous sommes,
Nous mentions, grand et petit,
Si quelque autre l'avait dit,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope ou comme Homère,
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, et plus, s'il se peut.
Comme eux, ne ment pas qui veut.

(*Le Dépositaire Infid.*, Liv. IX.I.)

Au reste, s'il fallait juger de l'effet probable de notre légère production, peut-être serions nous en droit aujourd'hui d'en augurer encor favorablement, à cause des nombreux extraits ou citations que nous en avons déjà vu faire par les journaux, revues ou recueils divers, depuis qu'en ont paru les deux premières éditions. Nous n'avons pas remarqué souvent il est vrai, qu'on se soit donné la peine de dire d'où l'on tirait ces citations, mais toujours l'on citait, à la manière sans doute, et avec le *sans façon* des anciens compilateurs, dont personne jusqu'ici, que nous sachions, ne s'est avisé de mettre en doute la parfaite bonne foi.

Ce n'est pas que nous voulions faire entendre qu'il n'y a d'autres ouvrages à écrire, que ceux de ce genre ; à Dieu ne plaise ! rire n'est pas toute la vie, et nous n'ignorons pas qu'un des anathèmes de la Sainte Ecriture est lancé contre les insensés qu'il l'ont cru : *Æstimaverunt vitam esse ludum.*

Mais heureusement le Canada n'est pas sans avoir payé son large tribut à ce besoin de l'intelligence humaine : les compositions

sérieuses. Depuis un certain nombre d'années on a vu paraître dans ce pays, nombre d'ouvrages graves, également recommandables au pointde vue de l'instruction, des mœurs, de la littérature et du bon goût.

Sans parler du Clergé et des Evêques de la province, que leur ministère applique aux œuvres si éminemment sérieuses; sans citer les *Sermons* ou *Conférences* de l'abbé Holmes, du Séminaire de Québec,—les ouvrages didactiques de philosophie de l'abbé Demers, de la même maison ;—les Considérations sur les rapports de la Société civile avec la Religion et la famille, par l'Abbé L. Laflèche, alors Vicaire Général, aujourd'hui Evêque des Trois-Rivières ; — l'*Histoire du Canada*, par l'abbé Ferland ; —les ouvrages de l'abbé Casgrain, de Québec,—l'*Histoire des Religieuses Ursulines*, par l'abbé LeMoine ;—la publication des *Mémoires de Champlain*, par l'abbé Laverdière,—les *Abénakis*, par l'abbé Moreau ;—enfin tant d'autres ouvrages tels que Dissertations sur divers sujets actuels de Controverse, de Religion et de Morale, par d'autres Messieurs du Clergé Canadien ; qui ne connaît l'*Histoire du Canada*, par M. Garneau, ouvrage plein de recherches, d'intérêt, et devenu classique. — Le *Charles Guérin* de l'Honorable Chauveau, livre si plein de sentiments élevés, de patriotisme et de nationalité.—Le *Journal de l'Instruction Publique*, publié depuis nombre d'années par le même écrivain, et formant aujourd'hui un recueil remarquable et volumineux, plein de documents utiles, d'une littérature saine et distinguée.—Les *Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de M. de Gaspé ; livres où se reflète une si belle âme, et où les scènes de famille de l'ancienne population canadienne sont peintes avec tant de naïveté et de charme.—Les *Essais Poétiques* de M. L. Pamphile Lemay, cet écrivain aux aspirations élevées et au sentiment délicat et vrai ;—le *Jacques et Marie* de M. Napoléon Bourassa, œuvre qui se recommande d'elle-même, au triple point de vue de la Religion, de la Morale et de la Littérature; ce roman de la vie réelle, avec ses émotions vives et ses touchants tableaux. — Les ouvrages attrayants dûs aux plumes fécondes de Mmes. Leprohon et Sadlier, etc.

Dans un autre genre, les *Statuts Refondus du Canada*, la *Codification de nos Lois*, et autres ouvrages dûs aux savantes recherches du juge U. Beaudry; une foule de publications sur divers points de Jurisprudence et de Droit, par de jeunes avocats du barreau de Montréal, les Girouard, les Doutre, les Panuello; et nous sommes loin de tout énumérer: tous travaux sérieux et recommandables.

Après donc tant d'écrits dignes et graves, serait-ce un crime à nous, de nous essayer dans un genre plus léger? nous ne le pensons pas. Au public éclairé à juger si nous avons eu tort ou raison.

La gaîté sait, dans mainte circonstance,
Calmer des maux qu'elle aime à partager;
Souvent le poids d'une dure existence
Devient par elle un fardeau plus léger.

Quand l'infortune empêche de se plaire,
On peut trouver des moments encor doux;
Et la gaîté nous est encor plus chère,
Quand le bonheur s'envole loin de nous.

Jusqu'au tombeau, plus d'un sage l'atteste,
Il est encor des plaisirs pour un cœur;
Et malgré l'âge un doux entretien reste,
Quand la gaîté remplace le bonheur.

DE NARBONNE-LARA.

VILLA DE NEMOURS, Septembre 1872.



SPECIMEN.

M. PRUD'HOMME.

L'existence officielle de M. Prud'homme date de vingt-cinq ans. Auparavant il *était*, sans nul doute, mais il n'*était* qu'à l'état de chaos, *Rudis indigestaque moles*: il attendait son *créateur*. Le *limon* dont HENRI MONNIER *forma* le *premier* Prud'*homme* fut un employé de ministère, qui lui tomba un jour sous la main, chez un feuilletoniste célèbre, logé dans une maison entre cour et jardin; l'employé arriva et dit gravement: " Vous habitez un *Edenne*, monsieur, un véritable *Edenne;* "—dans cette parole solennellement articulée, Henri Monnier trouva l'éloquence de son type......

M. PRUD'HOMME AU TRIBUNAL.

LE PRÉSIDENT.—Le témoin Prud'homme !......

(*Le témoin dépose son chapeau sur un banc, s'avance avec sa canne à la main, et répond à toutes les questions, d'une voix forte et sonore.*)

LE PRÉSIDENT.—Votre nom?

M. PRUD'HOMME.—Joseph Prud'homme.

LE PRÉSIDENT.—Votre état?

M. PRUD'HOMME.—Professeur d'écriture, élève de Brard et Saint Omer, expert assermenté près les Cours et Tribunaux.....

LE PRÉSIDENT.—Levez la main......

M. PRUD'HOMME.—De tout mon cœur !

LE PRÉSIDENT—Vous jurez et promettez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité?

M PRUD'HOMME.—Je le jure, devant Dieu et devant les hommes.

LE PRÉSIDENT.—Êtes-vous parent ou allié du prévenu?

M. Prud'homme.—Je pourrais l'être, je ne le suis pas; tous les jours on voit, dans les familles les plus respectables, des scélérats, des intrigants, des......

Le Président, *l'interrompant.*—Taisez-vous. Tournez-vous du côté de MM. les Jurés.

M. Prud'homme.—Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Le Président.—Faites votre déposition.

M. Prud'homme.—En ma qualité de professeur en fait d'écriture, Messieurs, je dois donner mes soins à tous les sujets de l'un et de l'autre sexe, indifféremment, qui me sont confiés. Jean Iroux fut de ce nombre, il était neveu, à la mode de Bretagne, d'un nommé Trochant ou Trochet, qui l'avait fait venir à Paris, la moderne Athènes, le centre des arts et de la civilisation, cette sultane qui......

Le Président.—Vous vous éloignez de la question.

M. Prud'homme.—J'y reviens, puisque vous semblez le désirer. Je mis tous mes soins à me rendre digne de la confiance que le nommé Trochant ou Trochet, son oncle comme, je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, à la mode de Bretagne, avait mise en moi. Vain espoir! efforts superflus! j'en fus pour mes peines. A la fin, convaincu de la stérilité du sol qu'il m'avait été donné de fertiliser, je le rendis à qui de droit:

Jean s'en alla comme il était venu. . . .

Je l'accompagnai de mes vœux. De retour aux lieux qui l'avaient vu naître, arriva cette époque où l'homme qui trop longtemps opprima la France, celui dont l'ambition insatiable, immodérée, trouva......

Le Président.—A la question, à la question.

M. Prud'homme.—Pardon, premier président; pardon, messieurs les jurés...Cette époque où celui que la pudeur me défend de nommer, celui dont les mères de familles......

Le Président.—Je vous prie de ne pas vous écarter......

M. Prud'homme.—Oui premier magistrat, dont les mères de familles ont longtemps déploré la venue, fit quitter à Jean Iroux sa terre natale ; il porta le mousquet en qualité de conscrit......

Le Président.—Quand l'avez-vous revu ?

M. Prud'homme.—Un jour, je me promenais sans savoir où j'allais, en pensant à toute autre chose, quand je vis venir à moi mon ancien disciple. Sa mise était celle de la non-fortune, celle de l'indigence. Il se fit reconnaître à moi. Je lui dis que oui, que je me remémorais, autant comme possible était, ses traits, quoique altérés par l'usage de la vie ; et ce fut alors qu'il eut recours à ma bienfaisance, je tirai ma bourse de cette même culotte· Je me rappelle le fait comme aujourd'hui. J'en retirai cinq francs en lui adressant ces paroles : " S'ils peuvent parvenir à ton bonheur, sois-le." Il les prit, et je me dérobai à sa gratitude.

Le Président.—Vous ne lui adressâtes pas de questions sur sa position ?

M. Prud'homme.—J'eusse craint de le blesser dans son amour-propre, monsieur le magistrat.

Le Président.—Avez-vous encore quelque chose à dire ?

M. Prud'homme.—Voilà tout ce que je peux, ce que je dois, ce qu'il est de mon devoir de dire pour éclairer la justice.

Le Président.—Allez à votre place.

M. Prud'homme, *d'un ton solennel.*—Je saisis avec empressement cette occasion, Messieurs, pour consacrer à la France entière, à l'Europe et à l'univers, ici rassemblé dans la personne de vos membres, mon attachement sans bornes au Roi.

Le Président, *l'interrompant.*—Allez à votre place.

M. Prud'homme.—Au Roi, à la gendarmerie......

Le Président.—Taisez-vous.

M. Prud'homme, *avec feu.*—Tout ce qui peut contribuer à notre bonheur, le Roi, les autorités constituées, la gendarmerie... et son auguste famille.

Le Président,—Huissier, faites sortir le témoin.

M. Prud'homme.—Je le dirais dans les bras du bourreau. Vive le Roi, la gendarmerie ! (*Plusieurs huissiers le font sortir de la salle, au milieu des rires prolongés de l'auditoire.*)

H. Monnier (*Scènes populaires*).

AUTRES PIÈCES DE GENRE.

STYLE MUNICIPAL.

Réglement de Police du Village V.

1o. Il est défendu d'extraire de la pierre, du sable, des carrières du village, sans avoir prévenu les autorités, surtout de la marne; les étrangers n'y seront point admis.

2o. Les cabaretiers qui donneront à boire les Dimanches, sont prévenus qu'on leur dressera procès-verbal pendant les offices, surtout de la messe, où il est défendu d'aller.

3o. Il est défendu de conduire le bétail communal, joignant la pie des avoines, ni des brebis, chèvres ou autres, malgré qu'ils seraient conduits par des personnes raisonnables, qui ne doivent pas être pâturés.

4o. Dimanche, à l'issue des vêpres, il sera procédé à l'adjudication au plus offrant et dernier enchérisseur des boues du village, en présence du Maire, qu'on devra racler proprement, assisté de deux membres du conseil, provenant des égouts du village.

Les articles susdits regardent tous les habitants de tous les sexes, qui devront être exécutés.

Les habitants sont prévenus que lundi prochain on échenillera, deux personnes par maison, le curé excepté.

Fait en la mairie de V......le......1871.

LE MAIRE, V......

TIRÉ D'AFFAIRE.

Au milieu d'un cercle de Dames, Méry, par politesse sans doute, soutenait un jour qu'il n'avait jamais rencontré de leur côté, de visage laid. " Vous êtes toutes des anges, Mesdames, dit-il."

Une d'elles qui avait le nez horriblement aplati et camard, mais qui du reste était la première à plaisanter de son infirmité, l'interrompit en riant :

"Et moi, dit-elle, Monsieur oserez-vous bien dire, *à mon nez*, que je suis un ange ?

—Oui, Madame, reprit Méry, sans se déconcerter, un ange tombé du ciel...Votre malheur, c'est d'être tombée sur le nez."

A PROPOS D'ÉLECTION.

Un fragment de conversation politique :
" Monsieur, sachez que je ne partage pas votre opinion.
—Ne la partagez pas, ça la diminuerait ! "

En *Août* dernier : l'aventure est notoire.

Un orateur au milieu de son discours ne se souvient plus de ce qu'il avait à dire ; il se tira d'embarras par ces mots : " Vous ne direz pas que j'en suis demeuré là, car je m'en vais ; " et il descendit de la tribune.

DE LARA.

Septembre 1872.



L'AIMABLE COMPAGNON

ANECDOTES, TRAITS DE SATIRE

ET

PROPOS COMIQUES

AMERICAINS ET ANGLAIS.

Un gentleman en proie à un *spleen* incurable, s'est coupé la gorge avec un rasoir. Son médecin, Anglais pur sang, fut appelé en toute hâte par le domestique de mylord.

Quand le docteur arriva, il n'y avait plus rien à faire —qu'à enterrer Son Honneur. Seulement l'homme de l'art remarqua que le cou de son compatriote était très mal coupé.

— Avec quel rasoir a t-il pu se massacrer ainsi ? demanda le docteur. Ce n'est certainement pas avec un rasoir anglais.

— Pardon, docteur, un pur anglais. Seulement il avait été repassé à Montréal.

— A la bonne heure, l'honneur est sauf.

M. Sp....... visitait l'asile de Beauport. Il avise un Anglais, personnage à l'air triste et résigné.

— Comment se fait-il que vous soyez ici, lui demanda t-il avec douceur ?

— C'est à cause d'une querelle.

— Quelle querelle ?

— Le monde disait que j'étais fou, je disais que le monde était fou, et comme le monde est plus fort qu'un seul homme, on m'a enfermé à Beauport.

Voici un règlement affiché dans un hôtel de Chicago.

Les Messieurs sont priés de ne pas mettre leurs pieds, en hiver, sur le manteau de la cheminée ; en été sur l'appui des fenêtres. Les dames sont priées de ne pas écrire leurs noms sur les carreaux de vitres avec des épingles. Si elles se servent d'imperméables (souliers en caoutchouc) elles devront les nettoyer elles-mêmes. Elles sont de plus invitées à ne pas sonner, toutes les dix minutes, la fille de chambre.

Le gentleman célibataire doit s'abstenir de jouer du trombonne ; il ne doit pas peigner ses favoris à table. Prière aux dames de ne pas mettre le nez dans tous les plats, à moins d'avoir la vue basse, et de ne pas tremper leurs doigts dans la sauce pour goûter avant qu'elles soient servies. On ne doit ni boire, la bouche pleine, ni se battre pour la croûte du gâteau de maïs. Conditions libérales—Pension invariablement payée d'avance, chaque semaine.

PS.—Si une dame chique dans un salon, elle est priée ...cher contre les vitres, non plus que sur la ... le pentalon des Messieurs, si celui-

...s de Norwich.
...teliers ; et, lui
...fabrique, il lui
... ; en voilà pour
...les d'Amérique ;
... étalage, Franklin
... homme étaient à
...chirés ; vous n'avez

donc pas d'étoffes pour Norwich ?" lui demanda le philosophe en montrant ces malheureux déguenillés.

L'ANGLAIS ERRANT.

Il était pur, mon Anglais, bien pur......Il avait des cheveux paille, des favoris puce et le nez rouge, presque pas de distance entre les narines et la bouche, ce qui lui évitait de porter moustaches; sa lèvre un peu relevée laissait voir trois dents......et quelles dents! larges comme le pouce...... Son œil était bleu eau de savon, bien entendu, et son cou immense s'enfonçait comme une tige d'épingle dans son col de zinc.

Il était toujours vêtu d'un pantalon trop court d'un paletot trop large et d'un chapeau trop étroit......Un baudrier de cuir verni attachait sa jumelle, et sa main portait sans cesse un petit sac de voyage en cuir fauve... Quand il se faisait les ongles, il tirait de sa poche un canif qui était à la fois une lime-à-ongle, une paire de ciseaux, un couteau, une cuiller, une fourchette et un encrier. C'était gros comme le poing, très lourd, très difficile à employer; mais il trouvait cela très commode.

Je fis sa connaissance en 1865 à table d'hôte; il m'offrit du champagne—par signes—il ne savait pas alors un mot de français.—Le silence obligé dans lequel je me tins à son égard lui donna une telle idée du charme de ma conversation que de ce jour nous fûmes liés.

J'ai encore un souvenir de lui—*les petits couteaux entretiennent l'amitié*—un couteau—tire-bouchon—porte-plume—brosse à dents—démêloir; il est marqué des initiales :

W. L. A.—13.

Je lui demandai un jour que voulait dire ce dernier chiffre. C'était son numéro de pension, et pour ne pas faire démarquer son linge, il l'avait toujours gardé.

Je l'ai rencontré à Bruxelles, à Cologne, à Marseille; toujours il semblait descendre de wagon.

Lorsque je le vis la dernière fois, il parlait enfin notre

langue ; c'est à Génève. Je dinais avec lui et lui demandais quel était le lieu de sa résidence habituelle.

— Je ne réside pas, dit-il.

— Comment, vous n'avez pas d'intérieur !... Vous avez au moins une famille...

— J'ai mes malles et je suis tout seul.

— Que vous devez vous ennuyer ?

— Non !

— Que faites vous ?

— Je voyage.

— Pour votre plaisir ?

— Non !

— Pour affaires ?

— Non !

— Sans but alors ?

— Si.

— ?...

C'est ma mine qui dit cette dernière phrase ; il répondit :

— Je voyage pour être d'un accident de chemin de fer !

J'ai quelquefois, attendant mon tour, vu, dans la salle d'hydrothérapie de la Frégate-Ecole, un Monsieur recevoir sur la tête une douche d'eau glacée...

Quelle tête ! quel saut ! et comme il était bien étourdi après.

C'est ce qui m'arriva en entendant l'aveu de mon Anglais.

— Oui, continua-t-il avec amertume, j'ai voyagé en Amerique, trois fois il y a eu choc, déraillement ; mais j'avais pris le train ou avant ou après. Au grand déraillement de 63, près Londres, sous le Tunnel, j'ai manqué le train de deux minutes. A l'accident du chemin de fer du Nord, en 64, malade, fatigué, j'étais descendu deux stations avant...A la rencontre du chemin de fer de Dammartin, j'étais dans le train qui n'a rien eu....

Je le regardais épouvanté.

Lui, triste, il tira sa montre qui marquait l'heure, la

date, le jour, le mois, l'année, et qui jouait le *God save the Queen.*

Voyant l'heure il se leva précipitamment, et me dit en prenant son sac de voyage :

— Je vous quitte, au revoir ; je prend *l'express* dans neuf minutes, et je ne veux pas manquer...Le service est changé d'aujourd'hui, j'ai des chances.

Il partit, je ne fit rien pour le retenir.

— J'ai des chances !...

Je frémis de penser avec quel ton et quel sourire il me dit ces trois mots. De ce jour je ne le revis plus...........

....

Le mois dernier *, à Bruxelles, j'apprenais qu'un individu s'était, dans le bois de la Chambre, fait sauter la cervelle. Puis je lisais dans l'*Etoile Belge* qu'un accident était arrivé, deux jours avant, sur la ligne française.

Pour mon individu, aucun papier n'a permis de constater son identité.

Mon pauvre Anglais, je parierais qu'il avait manqué le train d'une minute.

ALEXIS BOUVIER.

Voici une anecdote que nos lecteurs anglais connaissent sans doute, mais habillée à la moderne.

Deux amis, un Anglais et l'autre Français, qui ne s'étaient pas vus depuis la première exposition de Londres, se rencontrent à Montréal, en 1868.

— Comment ! vous en Canada, mon cher Williams ! Que je suis heureux de vous voir. Et comment vous portez-vous ?

— Aoh ! pas trop bien. Je me suis marié depuis que je vous ai vu.

— C'est une bonne nouvelle.

— No, pas trop, car j'ai épousé une méchante femme.

— J'en suis désolé, c'est facheux.

* Février 1869.

— No, pas trop facheux, car elle avait en dot 10,000 livres sterling.

— 250,000 francs ! c'est joli ! Celà console un peu....

— No, pas beaucoup, car j'ai employé cette somme à acheter de grands troupeaux, et toutes mes bêtes sont mortes de la maladie qui vient de sévir en Angleterre.

— Voilà qui est très-fâcheux.

— No, pas si facheux, car la vente des peaux m'a produit au delà de ce que j'ai dépensé.

— Alors vous voilà indemnisé ?

— No, pas tout à fait ; j'avais acheté en France avec l'argent, une grande maison, et elle vient d'être brulée.

— Oh ! c'est un grand malheur !

—No, pas déjà si grand non plus, car j'ai trouvé un trésor sous les cendres.

— La scène se passe sur un navire américain.

— Capitaine, un homme à la mer !

— Est-ce un matelot ?

— Non, capitaine, c'est un passager.

— A-t-il payé sa place ?...

FIGARO.

On sait que dans certaines petites villes d'Angleterre, la discipline militaire est quelquefois relâchée.

Dernièrement, un paisible piéton fut arrêté pendant la nuit par des soldats, et dépouillé de sa montre, de sa bourse et de son habit.

La victime se rendit aussitôt chez le capitaine du régiment pour formuler ses plaintes.

Avant de répondre, le capitaine lui demanda :

— Aviez vous ce gilet lorque les voleurs vous ont arrêté ?

— Oui, Monsieur.

— En ce cas, mon ami, répondit le capitaine, je puis vous assurer que ces soldats n'appartiennent pas à ma

compagnie, autrement ils ne vous auraient laissé ni votre gilet, ni votre chemise.

Nous traduisons d'un journal anglais du Canada :

— Non loin de New-York—plusieurs Yankees, atteints du *spleen* et voulant se donner des émotions fortes, se sont étendus sur la voie ferrée entre les deux rails. Durant toute une matinée, les trains nombreux qui circulaient sur la ligne ont passé sur leur tête à toute vitesse.

Vers onze heures, ces messieurs quittèrent leur place et allèrent déjeuner tranquillement. Ce petit passe-temps les avait complètement regaillardis. La liberté de tout faire est si grande aux Etats-Unis, que personne n'avait empêché les imprudents de mettre leur dessein à exécution.

Un jour d'hiver, Jules Janin lisait son journal au café Verrey, tenu à Londres par un Français. Un Anglais, occupé à prendre son grog, appelle flegmatiquement le garçon :

— Garçonne, commente sé appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa journal contre le poâle ?

— Je n'en sais rien, milord,

— Ooh !......

Le questionneur se lève et s'adresse à la dame qui tient le comptoir :

— Miss, commente vô appelez cette mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle ?

— Ce n'est pas un habitué, monsieur, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire.

— Very well... Où été le maître de l'établissement ?

— Me voici, Monsieur.

— Good morning... Mô-sieu le maître de l'établissement, vô savez commente sé appelé cette mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle ?

— Pas le moins du monde ; c'est la première fois qu'il vient ici.

— Ooh !

Notre homme se dirige enfin vers l'inconnu, et, s'adressant à lui :

— Mô-sieu qui fioumé son cigare en lisant sa jornal contre le poâle, je prie vô, commente vô appelez vô ?

— Monsieur, je m'appelle Jules Janin, dit le Français.

— Eh bien ! mô-sieu Jules Janin. . . votre redingote y broule.

Il était temps, il ne restait plus qu'un pan du vêtement compromis.

H. DE. VILLEMESSANT (*Cancans*).

Il y avait avec nous, là-bas au Saguenay, un Anglais très désireux d'apprendre en peu de temps la langue française.

Savez-vous de quelle façon bizarre il s'y prenait ?

A chaque question que vous lui adressiez il choisissait, dans votre phrase, un verbe et se mettait à le conjuguer.

Un exemple du procédé.

— Bonjour, milord, comment vous trouvez-vous ce matin ?

— Je me trouve bien ce matin, tu te trouves bien ce matin, il se trouve bien ce matin, nous nous trouvons bien, etc., etc.

— Avez-vous pris votre douche ?

— J'ai pris ma douche, tu as pris ma douche, il a pris ma douche, nous avons, etc.

Le premier jour c'était assez drôle......mais les jours suivants !

Un Yankee et un Cockney, fraichement débarqués de Londres, étaient attablés dans le *Barroom* du *Trémont-house*. Les deux amis de rencontre devisaient de choses et autres. A un moment donné, la chasse devint le texte de la conversation, et le Yankee, qui se pique d'être un second Nemrod, raconta comme quoi il avait tué, l'automne précédent, dans une seule journée de chasse, 999 bécassines.

— N'êtes vous pas allé jusqu'à mille ? lui demanda son interculoteur.

— Non, ma foi ! répliqua le narrateur, et je n'ai pas envie de faire un mensonge pour une pauvre bécassine.

Le Cockney comprit qu'on se moquait de lui et ne voulant pas être en reste, il se mit à son tour à narrer l'histoire incroyable, non des amours du diable, comme dit la chanson, mais d'un habile nageur qui aurait fait le pari d'aller à la nage de Liverpool à Boston et qui l'aurait gagné. Cette fois ce fut notre ami le Yankee qui, regardant le narrateur dans le blanc des yeux, lui dit :

— Est-ce que vous l'avez vu exècuter, ce tour de force ?

— Certainement, lui fut-il répondu, c'est pendant que je venais de Boston, que le pari a eu lieu et notre *steamer* a passé devant le nageur à l'entrée de la rade.

— Et bien ! riposta l'impassible Yankee, je suis enchanté que vous puissiez me servir de témoin et constater que j'ai gagné mon pari. Le nageur c'était moi.

Un Anglais de la suite du Lord-maire de Plymouth, ne parlant que très peu le français, se trouvait dernièrement dans une soirée : un enfant jouait. Après un tour de l'enfant, quelqu'un laisse échapper en riant ce mot *affectueux* :

— Polisson ?

— Ah ! dit l'Anglais à son voisin, qu'est cette petite mot polisson !

— Rien, répondit l'autre ; on veut dire que ce bambin est plein d'esprit-

— Puis de n'y plus penser.

Quelques jours après l'Anglais fait une visite officielle à l'un des Princes étrangers.

Monseigneur, dit-il en s'avançant de trois pas, vous êtes le plus grand polisson de l'Europe.

C'était, dans je ne sais quelle ville du Royaume-Uni, un

tailleur fut traduit devant le tribunal. Il avait tué un soldat.

Le juge addressa à ce tailleur une semonce écrasante et termina ainsi :

— ......Et non seulement vous l'avez tué, ce soldat ; mais encore, vous avez employé une arme criminelle, et en frappant votre victime, vous avez lacéré et gâté le pantalon de la Reine (!)... On sait qu'en Angleterre *tout* est à la Reine, rien au gouvernement.—Heureuse fiction.

Le tailleur fut condamné et pendu. Pour le meurtre ? ou pour le pantalon ?

Une jeune Anglaise, récemment mariée, visitait les curiosités de Paris pendant son voyage de noces. Les *Cicérone* des hôtels élégants ne font grâce de rien aux malheureux voyageurs qui tombent dans leurs mains. On conduisit la jeune Anglaise à l'église Sainte-Geneviève, l'ancien Panthéon.

—Aôh ! s'écria la nouvelle Lady, avec l'accent miauleu qui n'appartient qu'à cette variété de la race féminine, e en élevant les yeux vers le dôme exubérant de M. Soufflot,—un nom prédestiné aux boursoufflures architecturales.—Aôh ! la jaoli crinoline que cela fesé... Je volé la montrer à mo quiouturière, afin d'avoir un positivement semblable. Aôh !

Un soir, un Anglais fut introduit à la porte du Casinc dans des circonstances particulières.

Un jeune homme lui ayant demandé avec la plu grande politesse :

—Monsieur veut il me faire vis-à-vis ?

L'Anglais lui asséna un grand coup de canne sur l tête.

Il fut aussitôt appréhendé au collet par un agent qu l'interrogea.

—Pourquoi avez-vous frappé monsieur ?

—Oha ! répondit l'insulaire, il avait parlé à moâ sans présentachoun !

Un membre du Parlement anglais envoyait, dernièrement * à la *Pall Mall Gazette*, à l'adresse d'un de ses honorables collègues, une lettre dont voici la traduction littérale.

" J'ai lu hier avec beaucoup d'intérêt votre ingénieux article sur " les Manières Anglaises et Américaines." Il m'a tellement plu, que je ne manquerai pas d'en envoyer une copie à un Gentleman, de la Chambre des Communes, que l'on a vu dernièrement, dans la salle de lecture de cette assemblée, ôter ses bottes préalablement, avant de se plonger dans la lecture de son journal. Etendu sur une chaise, reposant sur une autre, ses pieds en chaussettes, il faisait au soleil une figure frappante, sinon tout à fait agréable. A vrai dire, il faisait très chaud mardi : mais je me hasarderai à penser que ce n'est point une excuse suffisante pour cette violation des bonnes manières.

" Veuillez, monsieur, imprimer ma lettre comme un avertissement au Gentleman en question. Autrement, lorsque la canicule sera arrivée, il pourrait s'enhardir à pousser son déshabillé plus loin, ce qui deviendrait tout à fait inconvenant. De plus, les mauvaises manières sont contagieuses, même (vous ne le croiriez peut-être pas) dans une atmosphère aussi auguste que la nôtre."

Espérons que le délinquant......remettra ses bottes.

Voici un extrait d'un jugement porté sur M. Grant le Président, par M. Andrew Johnson, le 15 juillet 1869 :— Ce petit homme de Grant, ce simple *accident* de la guerre, une créature inhabile à comprendre la philosophie d'une seule grande question, a dit le jour de son installation : " Je sais que la responsabilité est grande, mais je l'accepte

---

* En juin 1869.

sans crainte." Est-ce que cela ressemble à Washington ou à Jefferson ? Fi donc ! C'est monstrueux que d'y penser... Grant n'est rien. Physiquement, mentalement et moralement, c'est une nullité. Son âme est si petite que, mise dans une noisette, elle y flotterait pendant mille ans sans toucher la coquille. C'est là la mesure de son âme......"

Un pari singulier s'est engagé à Brighton (Angleterre) entre sir John...et lord Ch...Le premier, un tout petit homme s'il en fut, devait transporter le second, une espèce de Gargantua, deux fois autour du Steyne. Un certain nombre de dames s'étaient rendues sur les lieux afin d'assiter à ce bizarre spectacle.

Lorsque le géant et le pygmée furent en présence, sir John dit :

— Maintenant, mylord, je suis prêt ; débarrassez-vous de vos vêtements.

— Comment ! que je me débarrasse......Y p[illegible]us ?

— Je veux bien vous transporter, vous, mais [illegible]s habits.

— Mais......

— Je suis engagé à vous faire faire deux fois le tour du Steyne. Pas le moindre vestige d'habits, mylord ! Voyons, mettez-vous en mesure. Il ne faut pas désappointer ces dames et ces messieurs.

Sir John resta inflexible. Comme le lord se voilait la face à la seule idée de se montrer dans le costume léger de Vénus sortant du sein des flots, le *référé*, (arbitre) décida que sir John avait gagné le pari.

Cette histoire est véridique. *

---

* Ce fait d'excentricité nous rappelle celui qu'à raconté le petit Journal :

Deux Américains qui, se trouvant face à face dans une allée étroite du jardin d'hiver de *Maiden-Lane*, et ne voulant pas s'effacer ni l'un ni l'autre, demandèrent des chaises et attendirent. Ils attendirent trois jours et au départ du courrier, ils n'avaient pas bougé de leur place.

Monsieur est engagé dans unè entreprise du gouvernement ?—dit insidieusement un brave Canadien à un Anglais qu'il rencontre sur un bateau à vapeur.

— Yes ! répond l'Anglais sans se détourner.

— Une grande affaire.

— Yes !

— Alors, s'il vous plait ?......

— Well, répond l'Anglais avec un flegme superbe. La Reine d'Angleterre a fait présent au roi de Siam de la moitié du lac Ontario, et je suis chargé de le mettre en bouteille.

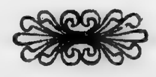
Pendant le terrible incendie de Portland, un Anglais écrivit d'une maison que les flammes allaient atteindre : " Quel spectacle ! quelle horrible position ! Trente-six heures sans faire sa barbe ! douze heures sans manger !"

Un Anglais regarde trop attentivement le grand cadran de l'*Assurance Royale*.

Un filou lui enlève sa montre.

L'Anglais va faire sa déposition chez le commissaire de police en ces termes, et avec un accent que je n'imiterai pas :

— Pendant que je regardais la grosse *quelle heure il est*, un voleur me prenait mon petit *quelle heure est-il*.



AVARES.

L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède.

L'avare est comme le riz : il ne devient bon à quelque chose que lorsqu'on le voit crever.

Par une nuit très froide, l'avare D. fut tiré de son sommeil par des coups violents frappés à sa porte. Après quelques hésitations il se lève, va à sa fenêtre et demande : " Qui est là ? Un ami.—Que voulez-vous ?—Rester ici toute la nuit. Restez y donc." Telle fut la bienveillante conclusion de l'avare D. *

EPITAPHE D'UN AVARE.

Ci-gît qui se plut tant à prendre,
Et qui l'avait si bien appris,
Qu'il aima mieux mourir que rendre,
Un lavement qu'il avait pris.

SCARRON.

Un avare au comptoir d'un bureau de tabac.

Il y arrivait, en compagnie d'un Monsieur, qui lui demanda :

— Voulez-vous un *Londrès* ?

* " Une pierre n'est pas plus dure que ce maudit vieillard. Il jette les hauts cris, s'imagine qu'il a tout perdu, et croit qu'on lui a arraché les entrailles s'il voit la fumée sortir de la cheminée. Dernièrement, un milan s'empara d'un morceau de viande destiné à son diner ; mon homme court aussitôt, tout en pleurs, au tribunal du préteur ; et, la voix entrecoupée par ses sanglots, il supplie le magistrat de lui permettre d'assigner cet oiseau." (PLAUTE, *comédie de l'Avare*.)

— Un cigare de cinq sous ? Merci bien. C'est trop cher pour moi.

— C'est moi qui vous l'offre......

En même temps, le Monsieur jette cinq sous sur le comptoir. Mon avare remercie,—prend un cigare de deux sous—et met les trois sous restants dans sa poche.

Evénement.

— L'oncle X..., un cuistre qui rendrait des points à Harpagon, a recueilli chez lui son neveu, un enfant de de quatre à cinq ans.

Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ils furent accostés par un ami qu'accompagnait un superbe lévrier.

C'était la première fois que l'enfant voyait un animal aussi mince. Il lui saisit la tête dans ses petits bras avec sollicitude, et s'écria d'une voix compatissante :

— O *doggie ! doggie !* est-ce que tu vis avec ton oncle, pour être si maigre, toi aussi ?

Sire Harpagon, confondu par le prône,
De son pasteur, dit : " Je veux m'amender ;
Rien n'est si beau, si divin que l'aumône,
Et de ce pas je vais....la demander."

LA CONDAMINE.

Un riche Harpagon, habitant la campagne, est atteint de la cataracte. Il prend la résolution d'aller se faire opérer à Québec, et convient d'un prix de cinq cent écus avec un célèbre oculiste. Jour est pris pour l'opération.

Le chirurgien enlève d'abord la cataracte de l'œil droit. Enchantement du patient qui, réfléchissant qu'un œil lui suffit désormais pour voir, a refusé de se laisser opérer l'autre œil, et n'a voulu payer par conséquent, que motié du prix convenu.

On sait que Voltaire, chez Fédéric, roi de Prusse. ramassait les bouts de bougies pour les revendre à l'épicier. Mais voici un trait de son avarice que je crois moins connu. Il demeurait à Paris sur le quai qui a conservé son nom, et, pour aller à l'Académie, il passait chaque jour devant la boutique d'un marchand de curiosités, au coin de la rue des Augustins, it vit en étalage un couteau de chasse très curieusement travaillé et en eut envie. Il monte dans la boutique, s'empare du couteau de chasse, le tourne et le retourne dans ses mains, puis finit par en demander le prix.

" Trente livre tournois, lui répond le marchand.

— Trente livres ! c'est une plaisanterie ! Je vous en offre douze.

— Impossible.

—Voyons, mon cher Monsieur Guillaume, soyez raisonnable.

— Je n'en rabattrai pas un sou.

— Je vous en prie !

— Trente livres.

— Je ne suis pas riche, et si vous saviez combien vous m'obligeriez ! (Et Voltaire avait alors quinze mille livres de rente.)

— Impossible.

— Je vous en aurais tant d'obligation ! et puis c'est que quelque chose que de m'avoir obligé. Voyons, traitons amicalement, je vous en offre quinze livres.

— Trente livres : pas un rouge liard de moins

— Me connaissez-vous, mon bon ami Guillaume ?

— Non.

— Eh bien, je suis Voltaire, le célèbre Voltaire !

— Connais pas, grogna le marchand en secouant la tête.

— Je suis très-bien à la cour ; je vous recommanderai au Roi.

— Un honnête homme se recommande tout seul.

— Je ferai obtenir une place à votre fils.

— Je n'ai point d'enfant.

— A votre neveu.

— Je n'ai pas de neveu. Prenez garde ; ça ne se touche pas comme ça à pleine main, vous feriez rouiller mon couteau de chasse ! "

Le marchand le lui ôta brusquement et fut le suspendre à la place où on l'avait pris. Après mille lachetés, mille courbettes à un grossier marchand de bric-à-brac, Voltaire se détermina à payer trente livres l'objet dont il s'était engoué.

Boitard (*Du Bon Ton*).

L'AVARE BON CALCULATEUR.

Riche de millions, acquis Dieu sait comment,
A son dernier soupir, en pleurant, un avare
Prêchait ainsi son fils : " Je laisse un peu d'argent,
Ne le dissipez point... il est, hélas ! si rare !...
Quand je vais être mort, le curé vous dira
Qu'il faut un grand *convoi*, service *et cætera*...
Il va vous alléguer le repos de mon âme ;
Refusez, je le veux, mon fils !....c'est entendu !
Si Dieu me condamnait à l'éternelle flamme,
Faire prier pour moi serait argent perdu ;
Si je vais au séjour de l'immortelle gloire,
Son secours est de trop, et je m'en passerai.
— Fort bien ! mais supposons, enfin, le purgatoire,
Mon père ?—Oh ! dans ce cas...dans ce cas, j'attendrai."

Un usurier disait à sa femme :

— Un tel va venir, je lui prête 1000 francs, mais comme je prélève les intérêts composés, voilà 500 francs que tu lui remettras en échange de son billet payable en deux ans.

— Imbécile ! répondit-elle, et pourquoi ne le lui prêtes-tu pas pour quatre ans, tu n'aurais rien à débourser?

Un de mes amis reçoit dernièrement la visite d'un avare, de ses parents, qui habite la province. Il lui fait voir toutes les curiosités de la capitale, sans oublier *le grand opéra*, cela va de soi. On donnait le *Trouvère*. Apparemment que le visiteur s'amusa, car il passa toute la soirée dans l'attitude de l'extase, la bouche entr'ouverte les yeux au plafond.

— Eh bien ! cousin ? demanda mon ami, en sortant, es-tu content de ta soirée ?

Ah ! mon ami, dit l'Harpagon modèle, c'est magnifique ! tu m'en enverras une caisse, n'es-ce pas ?

Etonnement—questions—explications.—Bref, mon ami a découvert que son cousin n'avait remarqué qu'une chose à l'Opéra : c'étaient les bougies du lustre qui brûlaient pendant cinq heures de suite—sans diminuer ! *

Figaro. †

— La scène se passe au *Métropolitain*, à Montréal.

Auguste F. rentier connu par sa lésinerie faisait le tour des tables.

— As-tu du tabac, Alphonse ?

— Non, mon vieux.

— Et toi, Fédéric ?

— Pas d'avantage.

— Sapristi ! c'est embêtant ! je serai donc obligé d'en prendre du mien !

Souffrant d'un mal de dents horrible, P.... s'en fut chez un dentiste, qui plomba la dent malade.

---

* Ce trait nous rappelle un mot très spirituel de M. Charles Baudelaire. Il disait en parlant de M. G * *, directeur d'une *Revue*, et qui passe deplus pour être fort avare :

— Quand B * * sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir : " Ne mettez pas tant de fagots, mon ami, je brûlerai aussi bien à petit feu."

† L'initiale F. désignera désormais le *Figaro*, journal rédigé à Paris (France), par M. J. H. de Villemessant.

— Combien vous dois-je ? demanda P...., l'opération finie.

— Dix francs ?

Exclamation et réclamation. Le prix paraissait exagéré

— Mais il y a pour six francs d'or dans votre dent, répondit le dentiste, coupant court à toute discussion.

Quelque temps après, le mal revient plus terrible.

P.... accourt chez le dentiste, qui extirpa la dent.

Quand il fallut payer :

— C'est cinq francs, dit l'opérateur.

— Bien.... rendez-moi un franc alors.

— Comment... vous rendre ?

— Évidemment, puisqu'il y a pour six francs d'or dans ma dent, et que je vous la laisse.

— Pardon, Monsieur, disait une petite mendiante à un passant qui lui avait fait l'aumône, mais vous m'avez donné une pièce fausse.

— Eh bien, mon enfant, garde-là en récompense de ton honnêteté.

Une vieille fille est morte dernièrement à Brooklyn, laissant son frère unique héritier de ses dix mille dollars de rente.

Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création, depuis la découverte des sept péchés capitaux ; mais il adorait sa sœur et sa sœur l'adorait.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

“ Voulant forcer mon frère—dans l'intérêt de son âme—à connaître enfin les *douceurs de l'aumône*, je lui lègue, etc., à la condition par lui, de donner chaque jour un dollar au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin.”

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare lâcha le dollar pour obéir à la chère défunte, mais avec une rancune telle, que les douceurs de l'aumône, devenaient de jour en jour pour lui, une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse.

Un scrupule lui vint.

— Je n'exécute pas les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore encore ce qu'elle a voulu que j'apprisse !

Et cette idée lui ôtait le sommeil.

Que faire ?

— Il a cherché et trouvé—le pauvre homme.

Chaque soir, il remet un dollar à sa gouvernante, en lui recommandant de le donner au premier pauvre qu'elle rencontrera ; puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure *la charité!* d'une voix pleurarde, et le dollar retourne dans sa poche......

— J'ai rempli ton dernier vœu, chère sœur ! oh oui ! je le sens là !......Je connais à présent les douceurs de l'aumône !

On a dit qu'il y avait d'illustres scélérats, mais qu'il n'y avait pas d'illustres avares. Cette opinion de Madame Lambert, est bien contredite par l'exemple du célèbre duc de Malborough. Cet homme avide de gloire, était encore plus avide de richesses; et pour satisfaire ce honteux besoin, il n'y avait pour lui aucun moyen honteux. Un homme qui désirait obtenir une place lucrative, alla le prier de la demander pour lui. " Si je l'obtiens, dit-il, j'ai mille guinées dont milord pourra disposer à sa volonté, et je lui donne ma parole de n'en parler à personne. —Donne m'en deux mille, répondit le duc, et va le dire, si tu veux, à tout le monde.

Deux avares passaient la soirée ensemble : " Bah ! dit celui qui était chez lui, en soufflant la chandelle, nous n'avons pas besoin de lumière pour causer." Alors l'autre ôte sa culotte. " Que faites-vous ? "

— Ma foi, compère, du moment qu'il n'y a pas de lumière, je puis bien économiser ma culotte comme vous économisez votre chandelle."

Duc de Narbonne-Lara, (*Lettres.*)

H***, avare, retient sa respiration lorsqu'on lui prend mesure d'un habit, afin qu'on lui prenne moins d'étoffe pour l'habiller.

Les Sieurs C......et L......sont deux millionnaires, et de plus, ils sont beaux-frères. Un jour, une discussion s'engagea entre eux à propos d'un bornage à faire. Pas de conciliation possible. C...... envoya l'huissier à L...... Ils paraissent devant le juge, qui commet un géomètre pour metre d'accord les deux entêtés. L'homme de l'art, après avoir terminé son travail, le soumit aux plaideurs, et il constata qu'il y avait un déficit de cinq centimètres. Pour leur donner complète satisfaction, il proposa donc de partager cette perte proportionnellement à la quantité de terrain possédée par chacune des parties. Elles firent la sourde oreille, et cependant elles convinrent qu'elles se rendraient de nouveau sur les lieux avec le géomètre pour terminer leur différend.

Au jour fixé, elles furent exactes. On discuta longtemps; la conversation s'envenima à un tel point que C......, quoiqu'âgé de soixante et quelques années, lança un coup de poing à L...... Cette voie de fait parvint à destination, et on put voir quelques minutes plus tard que C.....avait atteint son but.

On se présenta de nouveau devant le juge qui, instruit de la conduite de C.....lui fit une verte réprimande.

—Oh! Monsieur, répondit C......, tout est oublié. J'ai fait mes excuses à L...... Notre affaire est terminée ; nous supportons le déficit par égales portions, et nous payons les frais par moitié.

—Oui, répliqua L......, c'est ça; mais qui me payera les deux sangsues que j'ai achetées pour le coup de poing que tu m'as donné ; je ne veux pas en être du mien.

—Qu'à cela ne tienne, répondit enfin C...... Je les payerai, mais.... tu me les rendras, elles peuvent encore servir....

— De cette façon, repartit le juge, elles ne sortiront pas de la famille.

Harpagon n'était qu'un Pygmée en comparaison des deux plaideurs ! Il doit s'arracher les cheveux de désespoir.

Un père avare ne pouvait se résoudre à marier sa fille, à cause de la dot qu'il fallait donner. Il mourut enfin. On dit à cette fille que cette mort lui procurait un mari. "Au contraire, dit-elle, nos mariages ne sont-ils pas écrits au ciel ? mon père qui y est monté, et qui avait résolu de ne me point marier, déchirera sans doute le feuillet où mon mariage est écrit."

Un vieux notaire, renommé pour son avarice, avait très-visiblement deux dents de moins sur le devant.

Une vieille tante de campagne était morte ; notre cancre va recueillir son héritage et revient avec ses gencives au complet.

— Comment s'est-il décidé à faire cette dépense ? demande un de ses amis ?

— Il m'a dit, reprend un autre, qu'il avait mis les dents de sa tante.

Terminons cet article par cette belle patente, que chaque avare possède, et que tout usurier peut à bon droit revendiquer :

Nous, grand chancelier de la Diète générale des Avares, premier Harpagon de l'Amérique, ennemi mortel de tout homme qui fait circuler l'argent, de ceux qui aident dans leurs besoins leurs parents et les pauvres, qui fêtent et reçoivent avec plaisir leurs amis, qui ne se refusent rien du nécessaire, qui ne se défient de personne, etc., etc., etc ; sur le rapport favorable qui nous a été fait par nos illustrissimes Chevaliers Lésinois et Triple-Vilain, des heureuses dispositions de M. Crétin, et des preuves multipliées qu'il a données de son avarice

extrême ; qualité qui l'a conduit à savoir restreindre au tiers, pour lui et pour tous ceux qui lui appartienent, la portion d'aliments que tout homme sobre prend pour sa nourriture ; à enterrer avec soin tous les bijoux, l'or et l'argent qui deviennent sa propriété ; à regarder tous les hommes comme des fripons, sans en excepter même sa femme et ses enfants ; à voir son semblable dans le plus grand besoin, sans l'aider ni s'appitoyer sur son sort ; — notre Procureur-Général entendu dans ses conclusions, voulant seconder le pieux désir que M. Crétin a de faire valoir ses talents avec autorité ; lui accordons, par ces présentes, la charge de Chef-Vilain dans la cité et le district de Montréal ; voulons qu'en vertu de cette charge, il préside, toutes les réunions d'avares dans la dite ville et cité, et ait un siège dans chacune des deux Chambres de notre Nouvelle Puissance. Nous lui permettons de prendre pour ses titres et qualités, ceux de Lord de la PARCIMONIE, Baron de TENAX, Chevalier d'AVARIMUS et leurs dépendances. Ses armes seront un coffre sur lequel il pourra se faire peindre en sentinelle.

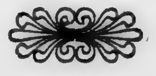
Donné en notre Diète générale, le 7ème jour de février, 1870.

AVARISSIMUS, Grand-Chancelier,

Lésinois et Triple-Vilain, Chevaliers.

Par le Grand-Chancelier,

HARPAGONUS, Secrétaire.



AVOCATS.

Un avocat, disait maître D***, est un homme qui prend les intérêts de la veuve et le capital de l'orphelin. *

A. MURCIER.

Les récits du foyer courent les almanachs,
Puis, la trompette au poing, viennent les avocats
Qui pour achalander leur barreau de scandale,
D'éshonorent le tout au nom de la morale.

ED. FOURNIER.

On sait que la nouvelle édition de Balzac est corrigée d'après ses notes : en voici une qu'a relevée M. Feyrnet.

—Faites-en un avocat, dit Desroches dans : *Un début dans la vie;* il n'a plus que sa thèse à passer. Dans ce métier-là, ses défauts deviendront peut-être des qualités.

Et Balzac ajoute en marge cette ligne :

" Car l'amour propre donne de la langue à la moitié des avocats."

Un savant avocat, son nom je veux le taire.
Quand je lui parle d'une affaire,

---

* L'empereur Tibère (*alors apparemment il était vertueux*) estimait tant la profession d'avocat, qu'il quittait souvent le diadème pour le bonnet. Un homme de qualité, pénétré de la noblesse de cette profession, signait : *Le Marquis de***, avocat.* Ce n'est plus cela aujourd'hui. Nous ne sommes plus au temps où l'on devenait chancelier sans passer par d'autres grades que celui d'avocat. Aussi on ne peut définir tous les avocats : *Vir probus dicendi peritus.* Il en est trop qui font un métier bas et servile de cette noble et estimable profession.

Me dit toujours que j'ai mal fait.
Si j'ai mal fait, ou non, ce n'est point là le fait,
Je demande ce qu'il faut faire.

Devant le tribunal du Lord-maire :

Henry Gibbs est accusé d'avoir volé une paire de pantalons appartenant à un marchand de *Moorgate street.*

Le magistrat trouvant les preuves insuffisantes, remet Gibbs en liberté.

Cependant Gibbs reste immobile dans le *dock.* Son avocat vient lui dire qu'il est libre, mais l'autre ne bouge pas plus qu'une borne. La Cour est devenue presque vide, qu'il attend encore.

L'avocat impatienté lui demande avec vivacité pour quel motif il persiste à rester dans le *dock.*

Gibbs se penche vers l'oreille de l'homme de loi, et lui dit à voix basse :

— Le fait est que je n'ai pas osé sortir avant les témoins.

— Pourquoi cela ?

— Je porte la paire de pantalons que j'ai volée.

Un avocat, s'adressant à la Cour, avait appelé les juges : "Gentlemen" au lieu de "Vos Honneurs." Quand il eut fini, un de ses collègues du barreau lui fit remarquer son erreur. Il se leva pour s'excuser, et dit : "Je prie la Cour de m'entendre. Dans la chaleur du débat, j'ai appelé Vos Honneurs *gentlemen.* Je me suis trompé, et je vous en demande pardon."

ÉPITAPHE D'UN AVOCAT.

Ci-gît, du barreau le modèle,
Aux plaideurs, ah ! qu'il fit du bien
Depuis sa mort, sa clientèle,
S'enrichit, dit-on, bel et bien.

Topenot, procureur aux conseils, défendait un maquignon que l'on voulait contraindre à reprendre un cheval :

— Messieurs, dit-il, quand nous avons vendu notre cheval, il était en très-bon état, il était gros et gras ; aujourd'hui, comment veut-on que nous le reprenions ? On nous l'a ramené comme un *ecce homo!* parce qu'on lui a fait faire trop de chemin et qu'on l'a fait courir à *ventre déboutonné.* Après tout, nous ne vous en imposons pas : il est là-bas dans la cour, il n'y a qu'à le faire monter et comparaître *en personne...*—Mais, nous objecte-t-on, gardez le cheval à l'écurie une quinzaine de jours, il sera bientôt refait.—Ah ! messieurs, ce que l'on demande n'est pas raisonnable : ma partie n'est pas en état de garder pendant quinze jours, à l'écurie, un cheval qui resterait là *les bras croisés*, à ne rien faire.

A. MURCIER, (*Mosaïque*).

Un avocat de Colmar a légué 100,000 francs, à l'hospice des fous de cette ville.

— " Je les ai gagné, a-t il dit dans son testament, avec ceux qui passent toute leur vie à plaider ; ce n'est qu'une restitution."

P. LAROUSSE (G. Dict. Univ. du XIXè siècle).

Un avocat était allé un jour à la prison du Pied-du-courant visiter un client, ancien notaire, accusé de faux. La consultation achevée, l'avocat et le voleur se dirigent vers la porte du parloir, et là s'engage une de ces luttes courtoises si fréquentes dans le monde.

— Passez, monsieur, fit l'avocat.

— Après vous, monsieur, *je suis ici chez moi.*

Un avocat du Midi qui a figuré avec quelque distinction dans les assemblées de La République, nous racontait souvent, en ces termes, ses débuts au barreau d'Albi (France) : " J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaidais ma première

cause. Il s'agissait d'un paysan accusé d'avoir volé une montre. Le dossier, l'insignifiance des preuves, et, plus que tout, l'attitude de l'accusé, qui représentait par excellence, ce qu'on appelle "un bonhomme," m'avaient convaincu de l'innocence de mon client. Je plaidai donc avec cette chaleur d'âme qui puise son inspiration dans une foi robuste et je fis acquitter le paysan. Une fois libre, il se jeta dans mes bras :

" Oh, monsieur, disait-il, comme vous avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à vous bénir. Maintenant, il faudrait me rendre un service.

— Lequel ?

— Ce serait de déterrer la montre...

— Déterrer la montre ?

— Sans doute. Elle est au pied du septième peuplier sur le Mail.

Mais vous comprenez que je puis être encore observé, tandis que vous, en vous promenant, vous fouillez avec votre petite canne, vous prenez la montre et vous me la repassez.

— Malheureux ! tu étais donc coupable ?

— Comment ! vous ne le saviez pas ? Mais si j'avais été innocent je n'aurais pas fait la dépense d'un avocat, je me serais défendu moi-même.

A. Villemot (*Le Temps.*)

En plaidant une cause, un jour, maître Chopin,
Fondait son droit sur la coutume.
L'avez-vous jamais lue, ami ? dit un Robin ;
L'avocat, insulté, proteste, aboie, écume ;
Et du doigt montrant son cerveau :
La coutume, messieurs, elle est là, je vous jure.
— Oh ! j'en connais la reliure,
Dit un plaisant, elle est en veau.

Dans le nord des Etats-Unis, il y a de la neige presque tout l'hiver. Sur cette neige de petits sentiers battus par les piétons.

Un avocat et un Ministre protestant se rencontrent sur un de ces sentiers et ni l'un ni l'autre ne veut céder le pas. La situation aurait pu durer longtemps si l'avocat, plus humble, n'eut mis un pied dans la neige pour laisser passer le Ministre. Celui-ci passe, en effet, mais en même temps d'un coup d'épaule, il renverse l'avocat.

L'avocat se lève.

—Il paraît Monsieur, que vous êtes de l'Eglise militante ?

—Oui répond le Ministre.

—Eh bien ! moi, Monsieur, je suis de l'Eglise triomphante.

Et, prenant le Ministre, il l'envoya la tête la première dans la neige.

—Un avocat, débutant à la Cour d'Assise se leva brusquement et dit :

"Messieurs de la Cour,

" Messieurs les jurés....

" Je serai court...."

Impossible de continuer.... il resta court.

Celui-là, il faut en convenir, grâce à sa timidité, était un homme de parole.

Un avocat, dont les destins
Font un juge des plus notables,
Croit que la loi des *Douze Tables*
N'était que pour les grands festins.

FURETIÈRE.

Bouchel rapporte ces vers qui marquent les devoirs d'un avocat consultant :

Consilium citô dant gratis, nec munera poscunt
Pinguia Patroni ; quod tibi perspicuum.

Ce qu'il y a de singulier dans ces vers, c'est qu'en disposant les mots dans un ordre contraire, ils ont un sens contraire aussi, et peignent l'avarice de quelques-uns :

Perspicuum tibi quod Patroni pinguia poscunt
Munera ; nec gratis dant cito consilium.

(LA SCÈNE SE PASSE A TORONTO.)

Entre un avocat et un viveur.

L'AVOCAT :—Connaissez-vous John Thompson?

LE TÉMOIN :—Je le connais depuis son bas âge.

L'AVOCAT :—Avez-vous été souvent en sa compagnie?

LE TÉMOIN :—Oh! oui. Plus de cent fois.

L'AVOCAT :—Avez-vous passé de joyeux instants avec lui quelquefois?

LE TÉMOIN :—On peut le dire sans craindre de mentir.

L'AVOCAT :—L'avez-vous vu ivre quelquefois?

LE TÉMOIN :—Cela ne m'est pas arrivé une seule fois dans ma vie.

L'AVOCAT :—Prétendez-vous dire, sous votre serment, que vous n'avez jamais vu John Thompson en état d'ivresse?

LE TÉMOIN :—Certainement que je ne l'ai jamais vu. ....J'étais toujours moi-même sous la table bien avant lui!

ENTRE AVOCATS ET PRÉSIDENTS DE COUR.

Un avocat de Saint M. . . . ,expose une affaire. Il allait grand train, sans se soucier des broussailles que les articles du Code mettaient sur sa route. Le juge l'interrompit :

— Prenez garde, maître B. . . , vous parlez devant un magistrat qui est à cheval sur la loi.

— Monsieur le juge ! s'écrie B. . . . ,en prenant un air effrayé, tenez-vous bien. Il n'y a rien de dangéreux comme de monter une bête qu'on ne connait pas !

Maître B. . . . , se fit mettre à pied pour trois mois.

Un avocat de Rouen plaidait depuis deux heures; le Président l'interrompt :

— Pardon, maître un tel, en avez-vous encore pour longtemps ?

— Monsieur le Président, répond effrontément l'avocat, je parlerai encore trois heures, pour le moins.

— Prenez-garde, vous menacez le tribunal.

F.

Un avocat, assez mal bâti et fort laid, plaidait contre une bourgeoise. C'était une cause sommaire qu'il chargeait de beaucoup de moyens inutiles. La bourgeoise, perdant patience, interrompt l'avocat et dit : "Messieurs, voici le fait en deux mots. Je m'engage à donner au tapissier qui est ma *partie*, une somme pour une tapisserie de Flandre, à personnages bien dessinés, beaux comme M. le juge (c'était effectivement un bel homme). Il veut m'en livrer une où il y a des personnages estropiés, mal bâtis, comme l'avocat de ma *partie :* ne suis-je pas dispensée d'exécuter la convention?" Cette comparaison, qui était très claire, déconcerta l'avocat adverse, et la bourgeoise gagna son procès.

EN EXAMEN.

Trois élèves en droit sont sur la sellette.

Un examinateur à l'un d'eux :

— Monsieur, comment doit-on jouir de l'*usufruit ?*

L'étudiant hésite et...... donne la définition du mot *usufruit.*

— Vous ne répondez pas à ma question, dit l'examinateur. Vous, Monsieur, ajoute-t-il en regardant le second élève, répondez. Comment doit-on jouir de l'usufruit?

Pas de réponse.

Le professeur adresse la même question au troisième candidat qui reste muet comme les autres.

L'examinateur perd patience.

— Comment, vous ignorez une chose si élémentaire? Voyons, essayons d'un exemple. Supposez que j'aie devant moi trois ânes...... Comment jouirai-je de l'usufruit?

Tout-à-coup la mémoire revient à l'un des candidats.

— *En bon père de famille,* s'écrie-t-il.

C'est en effet la réponse du Code.

L'AVOCAT * *s'échauffant graduellement*: L'accusation a osé parler de principes! Nous aussi, messieurs, nous descendrons aux conséquences; des conséquences nous remonterons aux principes, et à l'aide de ces conséquences et de ces principes, de ces principes et de ces conséquences, nous démontrerons l'innocence de notre malheureux client (*d'une voix émue*) que vous rendrez, nous en avons l'espérance, à l'amour de ses enfants.

LE TRIBUNAL *interrompant avec vivacité:* Maître un tel, vous savez bien que l'accusé n'a pas d'enfants.

L'AVOCAT *avec élan.* Pas d'enfants! (*au comble de l'émotion*). Vous l'entendez, Messieurs les jurés, on nous refuse jusqu'aux douceurs de la paternité!...

A la tribune, l'avocat plaide sur toutes choses, guerre, marine, peinture, architecture, agriculture, morale, cultes, budget, affaires étrangères. Il ne sait que d'hier, mais il sait tout...

* Nous extrayons le passage ci-dessus, de la brillante plaidoirie de maître *un tel*, le plus célèbre avocat de S....

A peine débarqué du coche d'Auxerre, l'avocat demande en entrant dans le parlement: Quoi? qu'y a-t-il? —On parle sucre.—Je parlerai sucre.—Non, c'est sur l'Orient.—Eh bien! va pour l'Orient.—Je me trompe, il s'agit de chemins de fer.—Eh! que m'importe sucre, Orient ou chemins de fer? Ne suis-je pas prêt sur tout? —Mais vous n avez pas encore changé d'habit?—Attendez, je vais au vestiaire.—Et le serment?—Ah! j'oubliais! Mon Dieu, que de peine dans ce pays-ci pour s'habiller, jurer et parler! Nous allons plus vite que cela à Brives-la-Gaillarde!

TIMON (*Livre des Orateurs*).



BÉVUES.*

Commençons par une liste de *coquilles* amusantes, dont nous certifions l'authenticité :

— Par *dérision* (décisions) en date du... M. X... a été nommé, etc.

— M. Z. est *risible* (visible) tous les jours, de deux à quatre heures.

— M. Y. assistait à la fête et portait ses décorations en *sauteur* (sautoir).

— On annonce la mort de M. X..., qui a *braillé* (brillé) pendant vingt-cinq ans dans le barreau.

— Ce régiment compte un assez grand nombre d'*enragés* (engagés) volontaires.

— Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il *mangeait* (rangeait) sa bibliothèque. C'était un homme de *rien* (bien) connu par sa *rapacité*, (capacité).

— A la vue de l'assassin, la jeune fille *s'épanouit* (s'évanouit).

— Un arrêté de Maire :

" A partir du 17 de ce mois, les habitants seront tenus d'écheniller les *pompiers* (pommiers)."

Dans un dictionnaire d'histoire naturelle :

" *Lauteur* (l'autour) est de la famille des Buses."

Les comptes-rendus des journaux belges émaillent volontiers de coquilles les discours des Chambres.

Un orateur commence :

" Messieurs les *dépités* (députés)."

Un autre s'écrie :

" Ah ! ça, *voyous* (voyons)."

---

* Voir d'autres bévues aux articles *Domestiques*, *Gavroches*, *Maires*, *Naivetés*, etc.

Il s'agit d'une réception à l'Académie. Un journal en rend compte en ces termes :

"M. X... a gardé pendant toute la cérémonie un visage *impossible*, (impassible)."

Un ministre dira à la tribune :

"Je suis à bout de mes *farces* (forces)."

Une des plus célèbres coquilles est celle-ci triple détente :

"Le conseil des *ménestrels* (ministres) s'est assemblé. Les *gredins* (gradins) du centre ont applaudi, et les fonds ont été *volés* (votés)."

On demandait à un voyageur s'il était allé à Euclide : il répondit qu'il croyait y avoir passé une nuit.

Un ami demandait à Little Jones, qui prétend être un grand voyageur, s'il avait vu les Dardanelles : "Oui, dit-il, j'ai dîné avec elles à Vienne, et je n'ai jamais vu de filles plus avenantes.

Constitutionnel Français (11 mars 1859) : "Hier on a " retiré d'un puits, sur la route d'Arcueil, le corps d'un " *soldat* appartenant au 85e régiment de ligne ; on *pré-* " *sume* que c'est celui d'un militaire."—*Présume* est bien hasardé :

En vous voyant sous l'habit militaire,
J'ai deviné que vous étiez soldat !

A. Murcier.

On lit dans le même journal, (4 février 1847) :

" A Issengeaux, une tentative d'assassinat a eu lieu sur " le juge d'instruction de cette ville ; la balle ne l'a " *malheureusement* pas atteint."

" On se demande ce qu'à pu faire au *Constitutionnel* le juge d'instruction d'Issengeaux ; on prétend, il est vrai, que ce magistrat n'aurait pas renouvelé son abonnement, mais nous avons peine à croire que ce soit la seule cause d'une haine aussi implacable."

A. KARR (*Guêpes*).

— Une autre liste canadienne :—Dans un journal de Montréal : " La journée du *Crétin* (Chrétien)."

— Un autre : " J'avons visité le *Restitut Canayen*, c'est très magnifique, mais ça surpasse pas l'*Adversité* Laval (l'Université)."

— Dans un journal de l'Ouest : " On demande des ouvrières en chemises." Il est peu probable pourtant que l'annonceur voulût des travailleurs dans un aussi simple appareil. Il voulait dire *pour* chemises.

— Un Lectureur Américain des plus solonnels disait un soir : " Parents, vous pouvez avoir des enfants, ou si vous n'en avez pas, vos filles peuvent en avoir."

— A un bal de petits bourgeois on lisait sur les billets, au lieu de *non transmissible*, les mots : " Nul ne sera admis à moins qu'il ne vienne lui-même."

— Il y a toujours, dans les administrations publiques, malgré le progrès des lumières et la rigueur des examens d'admission, des employés dont l'intelligence atrophiée finit par se machiniser. Le *M. Bellemain* de Scribe, ce commis fossile qui *avait copié, mais qui navait pas lu*, n'est point une fantaisie du poëte. On le rencontre encore dans les ministères à l'état de réalité.

Un de ces crétins de la bureaucratie était chargé de transcrire une dépêche, dont l'analyse, établie en marge, portait, mais en caractères courus et à peine lisibles : *Demande de copie de pièces au ministre de la marine.* Le nouveau Bellemain copia de sa plus flambante écriture, et sans avoir lu sans doute : *Demande de coups de pieds au*

ministre de la marine. Heureusement que la dépêche fut collationnée avant d'être mise à la poste.

H. LeGai (*Plaisanteries*).

THÉATRES.

A la première représentation de Chilpéric, en 1736, on applaudit fort ce vers: sentence assez médiocre :

"Tenter est des mortels ; réussir, est des dieux."

Un spectateur dont l'oreille était dure avisa un des plus chauds applaudisseurs et lui demanda quel était ce vers. "Vous n'avez pas entendu ? reprit l'enthousiaste :

"Enterrer les mortels, ressusciter les Dieux."

— Au cinquième acte d'une tragédie qu'on jouait sur un grand théâtre, la confidente racontait l'intervention d'une troupe de soldats, qui avait préparé le dénouement. Le récit commençait ainsi :

"Un gros de nos amis s'avance, etc."

L'actrice ayant changé un mot de place par distraction, dit :

"Un de nos gros amis..."

Un éclat de rire général couvrit la fin du vers, et la salle toute entière fut tirée de sa léthargie.

Un Parisien se trouvait un jour au spectacle à côté d'un homme qui ne paraissait pas en avoir l'habitude ; on jouait *Iphigénie en Tauride ;* il était, comme on dit; tout yeux et tout oreilles. Au moment où Oreste interrogé par Electre sur le sort du fils d'Agamemnon répond :

... Il a vengé son père !

Il voit son homme faire un soubresaut et frémir de tous ses membres :

— Eh bien ! qu'avez-vous donc ? lui dit notre Parisien.

— Comment ! Monsieur, il a mangé son père.

(*Bibliothèque des Calembourgs.*)

Il y a des faiseurs de *cuirs* d'une si grande naïveté, qu'on se fait un véritable plaisirs de les écouter. M. Jôme brave huissier de M***, était de ce genre. Un jour, il traversait une forêt, ayant sur l'épaule un magnifique lièvre qu'il avait acheté dans un village voisin. Un filou qui le rencontre voulut s'emparer du lièvre, d'où une querelle, puis une bataille dans laquelle M. Jôme resta vainqueur. En arrivant à M***, il racontait son aventure à tout venant et il terminait par ces mots: "Quand alors où ce que je vis que j'étais le plus fort, je le batta! je le batta!...

— Avec un un i, monsieur Jôme, dit un individu.

— Non, morbleu, reprit-il vivement, c'était bien avec mon bâton."

Voici l'énorme coquille qui figurait dans un numéro du *Journal Officiel* de Paris en avril dernier, et qui fit pendant un mois la joie des Parisiens:

"Siégent au banc du gouvernement: LL. EExc. MM. Rouher, ministre d'Etat; Baroche, ministre de la justice et des cultes; l'amiral Rigault de GRENOUILLES (Genouilly).

Le *Journal Officiel* aurait-il voulu—l'insolent—insinuer que le ministre de la marine n'était qu'un amiral d'eau douce?

— Quel est le royal nourrisson?
Disait un badaud de province
A certain Suisse. Est-ce une fille?—Non
Oh! oh! mais c'est donc un garçon?
Non, dit encor le Suisse.—Et qu'est-ce donc?
— Un prince.

Une dame dans son emportement écrivit à un homme qui l'avait cruellement offensée: *Maraud, je souhaiter* ...

que les coups de bâtons pussent s'écrire! parce ce que tu ne lirais ma lettre qu'avec le dos.

—On sait que madame Geoffrin fut frappée d'une longue léthargie, qui fut suivie de la mort. Un de ses amis étant venu la voir dans cet intervalle, un domestique vint lui dire: "Madame est bien sensible à votre souvenir, elle vous fait dire qu'elle a perdu l'usage de la parole."

H. LeGai (*Plaisanteries*).

Les comédiens français mettaient depuis longtemps sur leurs affiches, *en attendant la première représentation de Guillaume Tell.* Madame de V***, peu instruite de l'histoire, et n'ayant aucune notion sur les annales helvétiques, disait de bonne foi: "Il serait bien temps de nous donner enfin ce *Guillaume un tel.*"

—On disait devant un *Calino* canadien qu'aux Etats-Unis les rues ne sont pas désignées comme en Canada, par des noms d'hommes célèbres, de bataille, etc., mais bien par des numéros. 17e rue.... 40e rue....

—Tiens, s'écria l'aimable idiot, les Américains font de même pour leurs généraux. Nous avons eu ici le général Dix!

Preuve incroyable d'ignorance dans un savant libre-penseur.

M. DE MONTALEMBERT, *ayant dit à la tribune.*—Ainsi faisait Pilate, ainsi font les hommes d'Etat ses successeurs."

UN RÉDACTEUR EN CHEF, *dans la loge des journalistes, demande à un de ses confrères:* Comment a-t-il dit?... Pilate?...

—Oui, Pilate.

—Qu'est-ce que c'était que ce ministre-là, Pilate?"

L. Veuillot (*Libres-penseurs*).

M. Ponson du Terrail, dans la rapidité d'une composition qui ressemble presque à de l'improvisation, laisse souvent échapper des *lapsus* dont il est permis de sourire :

"…. Il lui prit la main…. *Cette main était roide et froide comme celle d'un serpent.*"

Racontant la mort de Roland, l'un des chefs des camisards, l'auteur dit :

"L'un des dragons le couche en joue, et, oubliant les ordres de Villars qui voulait l'avoir vivant, du premier coup il l'étend *roide mort.* Son corps fut porté en triomphe à Uzès, et de là à Nimes. On fit le procès à ce cadavre ; il fut traîné sur la claie, brulé *vif*, et l'on jeta ses cendres au vent."

Ce brulé *vif* est d'un effet merveilleux.

DIVERSES.

— Vas-tu a l'exposition des bêtes Zouzoune ? Oui. Alors tu m'y verras.

— Dans un journal : On demande un commissionaire portant aisement 200 livres *et marchant avec la crainte de Dieu* devant les yeux.

***

Une femme, entrant dans une église s'adresse à un Suisse pour savoir où en était la messe, il répondit :

"Au deuxième trinquement."

(*Anecdoctes Suissés.*)

Une femme parlant d'un ecclésiastique, tonsuré depuis quelques temps, disait : "Il va être fait prêtre bientôt, car il à déjà la *roulette faite.*"

Un profond politique faisant la narration d'un combat naval, dit: qu'il resta plus de trente vaisseaux *de ligne sur le carreau.*

B. C.

J'ai lu un mémoire de cordonnier où l'on avait mis une paire de souliers de *Catin* pour une paire de souliers de satin.

On demandait à un Irlandais pourquoi il portait ses bas à l'envers: C'est répondit l'Hibernien parcequ'il y a des trous de l'autre côté.

Une enseigne de faubourg:

Rabotte *menuisier.*

Voilà ce qui peut s'appeler un *rabottage* prédestiné.

Un vieux bonhomme dont l'esprit se brouillait au milieu des noms déjà célèbres de MM. Casimir Delavigne, Casimir Bonjour, Casimir Perrier qu'on lui citait finit par s'écrier:

— Tous vos *Casimirs* d'aujourd'hui valent-ils celui d'autrefois, qui était toujours croisé et à double broche?

Un jeune niais à qui l'on reprochait d'être bête, disait:

— Est-ce ma faute? On m'a peut-être changé en nourrice.

Un journal français des Etats-Unis, disait en août 1869: " Pierre Plante vient de mourir à l'Ile-aux-Grues à l'âge de *cent vingt ans.* On pense généralement que le défunt était un célibataire."

Généralement nous fait l'effet d'un *avancé.*

On allait procéder à l'autopsie d'un cadavre trouvé sur une grande route, et dont la présence faisait supposer quelque crime.

— Pourquoi cette autopsie? demande un des assistants au bon gendarme de la localité.

— Pour savoir s'il n'y a pas eu *préméditation.*

(*L'Evénement.*)

On lit dans un journal :

" C'est à une attaque d'apoplexie *sérieuse* (séreuse) qu'à succombé M. Havin, directeur du *Siècle.*"

Sérieuse ! certes oui, puisque vous dites qu'il en est mort.

—On lit sur la voiture d'un distillateur de Montréal :

" No.— St. Charles *Baromêtre* (Borromée) ".—Voici son pendant :

C'est l'enseigne d'une auberge de St. Roch de l'Achigan, sur laquelle on lit :

" Louis, etc., licencié pour vendre des liqueurs *spirituelles.*"

— Voilà qui est fort *spirituel.*

— Quelques enseignes recueillies en flânant :

Près de la citadelle :

Aux Rendez-Vous des Artilleurs.
Vin au *canon.*

Rue d'Irlande :

Ici, on loge à la semaine les ouvriers sans place, sur le derrière.

F.

Place Dauphine :

Un tel......, fabricant de clysopompes, brêveté.
Fournisseur de S. M. le Roi de Cambodge.

Id.

J'oubliais la plus jolie, affichée à la devanture d'un lique-riste :

EAU DE VIE, (au petit verre).
Ordinaire................ " 25.
Vieille...................... " 50.
ANTÉ-DILUVIENNE.. 1 "

Id.

Dans un journal, le Rédacteur avertissait ses lecteurs que la *Vérité sortait* de ce numéro.

On lit dans la *Patrie* :

" Comparée *à sa sœur* la place de la Concorde, la place de la Bastille, etc., etc.,"

La place de la Concorde *sœur* de la place de la Bastille ! Joli.

— Quel est ce monstre que voilà,
Parmi ces jolis enfants là ?
— Hélas ! madame, c'est ma fille.
— Ah ! vraiment !...Elle est bien gentille.

A. MURCIER.

Un Maire, bienfaiteur de son village, mourut dans un voyage qu'il fit à Québec ; ses administrés lui élevèrent un tombeau sur lequel ils firent graver en grosses lettres : " CIGIT M. C***, ENTERRÉ A QUÉBEC."

Un fou pestait contre le soleil de ce qu'au lieu d'être si ardent en juillet, il ne gardait pas un peu de cette chaleur pour l'hiver qui en avait tant besoin.

G. PEIGNOT.

Un individu avait pris le bateau à vapeur qui va du Havre à Caen.

Il se promenait de long en large sur l'arrière, portant sa malle sur son épaule.

—Mais posez donc votre malle, lui dit quelqu'un.—Merci, répondit-il, le bateau est déja bien assez chargé comme cela.

A. MURCIER.

— Un a peu près tombé l'autre jour, dans Broadway des lèvres d'un nouveau débarqué, a la vitrine de Lord & Taylor, où des dames s'étaient arrêtées devant des étoffe superbes :

" Toujours la même histoire,—dit le monsieur de l'autr monde,—*Satin* qui tente *Eve* ! "

Sur l'enseigne d'un charcutier, dans une petite ville d province :

BATTA fils (Charcutier),
Tue les cochons comme son père.

Charivari.

Martin, exigeant et sévère.
Ecrivait à son fils :
" Par le même ordinaire,
Vous recevrez un gros écu
Que mon épouse, votre mère,
Vous fait passer à mon insu..,
Sur vous, ici, l'ont fait maint coq-à-l'âne.
Vous n'apprenez point le latin.
Je vous ai, dès longtemps, prédit votre destin ;
Vous ne serez jamais qu'un âne.
Je suis
Votre père,
Martin."

A. MURCIER.

— Le mot de —*pois à l'anglaise*, — rappelle la plus charmante bévue qui se trouve dans la traduction française du dernier livre de Charles Dickens.

Le traducteur s'est trouvé devant la difficulté suivante : *He put on his pea-jacket*, dit Dickens dans son roman.

Comment croiriez-vous que le traducteur a rendu cette phrase ?

" Il met sa jaquette à la purée de pois" (!!)

CALINO MARIN.

Calino, était premier maître de manœuvre, traduisez adjudant, à l'Ecole navale ; cela peut arriver à tout le monde.

Un jour, pendant un exercice de voiles, s'adressant aux matelots postés dans la hune du vaisseau, il leur cria :

— Combien que t'es là-haut ?

Et l'un d'eux répond :

— Je sommes trois !

— Eh bien ! descends *la motié*.

Le Gaulois, (novembre, 1868.)

Un chemisier annonce à la quatrième page d'un journal que :

" *La chemise est désormais reconnue par les élégants comme le* COMPLÉMENT INDISPENSABLE *de la toilette.*

Durant une des *journées de juin* 1848, (époque de troubles à Paris) un garde national écrit à son ami :

— Je t'écris un sabre dans une main et un pistolet dans l'autre.

A. MURCIER.

Un homme lisait un journal dans lequel on annonçait que Mgr. de Montréal avait reçu les vœux de huit religieuses ; il lut : " L'Evêque de Montréal, a reçu ce matin huit *Sœurs Religieuses.*"

Billet adressé à un éditeur de Paris par le rédacteur en chef d'un journal de province :

" Monsieur,

" Je vous prie de m'envoyer immédiatement *tant* " d'exemplaires de *tel ouvrage.* Pour le montant de la facture, vous pouvez ME TIRER DESSUS quand bon vous semblera.

" X..."

Calino est enfoncé.—Hier passant au coin de la rue St. Joseph et de la rue de l'Inspecteur, j'ai rencontré le jeune Hamburger.

Il se tenait debout sur le trottoir, une lettre à la main, et versait des larmes abondantes. Imaginant qu'il pleurait peut-être parce qu'il ne pouvait trouver la boîte aux lettres, la boîte aux lettres est en face de vous, lui dis-je.

— Ce n'est pas la boîte aux lettres qu'il me faut, répondit Hamburger. Cet égout, dont l'ouverture est à mes pieds, conduit au St. Laurent, n'est-ce pas ?

— Sans doute !

Hamburger jeta sa lettre.

— Voyez-vous, dit il, j'écris à mon cousin qui s'est noyé l'autre jour !

PROPOS DE TABLE.

L'AMPHYTRION.—M. Cocodès, voulez-vous du hareng ?

— Oui.

— L'aimez-vous laité ?

M. COCODÈS, ébahi.—Sans doute... mais je l'aime l'*hiver* aussi.

On passe des pieds truffés.

— Monsieur Cocodès, voulez-vous des pieds de cochons?

— Merci, j'*en ai*.

A. MURCIER.

— Monsieur, il me semble que je vous ai vu quelque part?

— Moi aussi.

— Serait-ce au St. Lawrence Hall?

— Je n'ai jamais été au St. Lawrence Hall.

— Ni moi non plus

— Dans une de nos grandes administrations, parmi les épreuves du concours, se trouve une dictée orthographique.

Au dernier examen, on dicta la phrase suivante:

" Les moissonneurs s'assirent sur leurs vans."

Presque tous les candidats écrivirent:

" Les moissonneurs s'assirent sur leurs vents."

On rit encore à... l'Hôtel-de-Ville.

Mme. A***, de la rue Dorchester à Montréal, a plus de luxe et d'élégance que d'instruction classique:

Un monsieur lui montre sur la cheminée une petite statuette:

— C'est *Andromaque?*

— Non, c'est *en porcelaine!*

Voici une phrase curieuse de M. Mathieu, candidat officiel de la 6e circonscription du Pas-de-Calais:

C'est lui qui, dans une séance du conseil, disait:

“ L'Agriculture, l'Industrie et le Commerce, *ces trois sœurs....*”

A quoi un auditeur répondit :

“ Pardon, monsieur Mathieu ! il y a un petit frère.

Gazette de France.

Autre phrase : M. Albert, candidat indépendant de la 2e circonscription :

— J'apprends avec regret que M. Dessauret est gravement malade, et que M. Creuzet, le député sortant, sera peut-être le seul à briguer vos suffrages.

Une pareille situation m'afflige et *soulève mon cœur d'Auvergnat.*

Fouchtra ! Pourvu que *cha* n'est pas de *chuites* fâcheuses.

Le Siècle.

A une séance de l'Académie des Sciences.

M. Leverrier, parlant de Newton, s'est écrié :

Le savant, *la tête appuyée dans la main, réfléchissait de l'autre.*

Que c'est beau d'être savant, et comme on découvre des choses !

On lit dans la : “ GÉOGRAPHIE DES ÉCOLES PRIMAIRES, par A. PINET, *officier de l'instruction publique, inspecteur de l'enseignement primaire, délégué près de l'administration centrale* ; ouvrage honoré d'une souscription de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique, troisième édition, Paris, 1864.”

On l'ouvre à la page 139, et on lit triomphalement : “ La Californie, si célèbre de nos jours, *fait partie du Mexique ;* la ville principale est San Francisco.”

En voici deux autres : même page 139 on lit : “ Léon, sur les bords du *lac de Niagara*, dont la cataracte est célèbre......” La cataracte de M. Pinet deviendra plus

célèbre encore. La cataracte de Niagara est à 800 lieues plus au nord.

"La Plata prend sa source dans le Brésil... *et se jette dans le golfe du Mexique.*"

Fichtre! elle est violente, ici l'erreur est de 1,500 lieues environ, Arrêtons-nous là.

C'était en présence du prince Christian de Sleswig-Holstein. Deux personnes de sa maison avaient échangé entre elles quelques mots assez vifs, et l'une d'elles perdit même à un tel point le sentiment des convenances, qu'oubliant la présence du prince, elle cria à son antagoniste :

— Vous êtes la plus grosse bête de Londres !

— Le prince indigné s'écrie :

— Vous oubliez que je suis présent !

Les enseignes et les annonces,—voilà la grande source du rire.

Un journal de T... contenait l'annonce suivante :

A vendre : *une calèche* pouvant contenir quatre personnes et *une jument.*

Une phrase échappée dans l'improvisation d'un ministre de l'instruction publique, voulant démontrer que, pour étudier les sciences efficacement, il fallait joindre la pratique à la théorie :

— Pour être chimiste, il faut *en faire.*

Cela vaut le superbe axiôme :

"Le vrai bonheur, *c'est de l'être.*"

BOUTADE A PROPOS DE COQUILLES.

Toi qu'à bon droit je qualifie
Fléau de la typographie,
Pour flétrir tes nombreux méfaits,
Ou pour mieux dire tes forfaits,
Il faudrait un trop gros volume
Et qu'un Despréaux tint la plume.
S'agit-il d'un homme de *bien*
Tu m'en fais un homme de *rien :*
Fait-il quelqu'action *insigne ?*
Ta malice la rend *indigne ;*
Et par toi sa *capacité*,
Se transforme en *rapacité*,
Ce qui, (soit dit par parenthèse,)
Dénature un peu trop la thèse.
Un cirque à de nombreux *gradins*,
Et tu le peuples de *gredins*.
Parle-t-on d'un pouvoir *unique ?*
Tu m'en fais un pouvoir *inique*
Dont toutes les *prescriptions*
Deviennent des *proscriptions*.
Certain oncle hésitait à faire
Un sien neveu son légataire ;
Mais il est enfin *décidé*,
Alors tu le fais *décédé*.
A ce prompt retour pour la gloire,
Ce neveu refuse de croire,
Et même il est fier *d'hésiter*,
Mais tu le fais fier *d'hériter* ;
En ce quiproquo qui l'outrage.
C'est vainement que son visage,
S'empreint d'une vive *douleur*,
Je lis par toi, vive *couleur* ;—

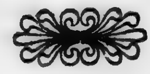
Terminons par une charmante coquille que nous trouvons signalée dans le *Gaulois :*

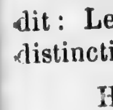
" Avant de se rendre à Florence, le roi d'Italie s'arrêta à *Tunis* (Turin)."

*Tunis coronat opus.**

---

* S'il fallait reproduire ici toutes les annonces cocasses, bizarres, qui émaillent deux ou trois pages (rien que cela!) les journaux du Canada, ce serait à faire croire que les pères des Canadiens étaient des Hurons qui essayèrent d'apprendre à leurs descendants la langue de Fénélon.





BOURGEOIS.

Les hommes sont des hommes. De plus, je l'ai toujours dit : Les hommes sont égaux. Il n'y a de véritable distinction que la différence qui peut exister entre eux.

H. Monnier (*Grand et décad. de M. J. Prudhomme*).

M. PRUDHOMME CANDIDAT A LA DÉCORATION.

PRUDHOMME.—J'ai là ma requête au ministre.

ANTONY.—Voyons.

PRUDHOMME (*tirant un placet de sa poche*).—Je débute en disant à Son Excellence que si je sollicite la décoration, c'est surtout à cause de ma femme à qui cela ferait le plus grand plaisir.

ANTONY.—Bien.

PRUDHOMME.—Je dépeins le bonheur goûté dans notre union.

ANTONY.—Très-bien.

PRUDHOMME.—J'ajoute qu'en ne me donnant pas un fils, le ciel ne m'a pas permis d'inculquer à mademoiselle les doctrines politiques que je me fais gloire de professer.

ANTONY.—De mieux en mieux.

PRUDHOMME.—Écoutez alors ce que je dis en terminant : " J'ose, Monsieur le ministre, me croire digne " de l'étoile de l'honneur. L'occasion seule m'a toujours " manqué pour me distinguer, sans cela je n'eusse pas manqué de le faire..."

Id.-*Ibid.*

M. PRUDHOMME RECEVANT UN SABRE D'HONNEUR.

Messieurs, ce sabre... est le plus beau jour de ma vie. Je rentre dans la capitale, et, si vous me rappelez à la tête de vos phalanges, je jure de soutenir, de défendre nos institutions, et au besoin, de les combattre.

Id.-*Ibid.*

L'HOMME INUTILE.

Natali Diore, Ec. X, Liv. 27, Martial.

Voilà chez vous grande réjouissance ;
Pour célébrer votre heureuse naissance,
Grand concert, somptueux repas,
On voit voler partout les Santés à la ronde ;
Mais pourtant, Diodore, avec tout ce fracas,
On ne sait pas encor que vous soyez au monde.

On arrête un bourgeois qui profère des cris séditeux Celui-ci se démène comme un lion et crie de toute ses forces :

— Pourquoi m'arrêtez-vous ?... Je n'ai rien fait... je suis un honnête homme...Je ne cache pas mon adresse, moi... je demeure rue de *l'Homme-Armé* !...

Un agent de police survenant :

— Un homme armé !... Qu'on le mène au *poste !*

Un homme bossu par devant, entra dans la ville de Hamilton : un bourgeois voulant le railler, lui demanda pourquoi il portait son paquet par devant ? " On en use ainsi, dit le bossu, en pays de filous."

ENTRE BOURGEOIS.

M. Grinchard dormant dans une voiture publique, M. Michel le réveille. "Quoi! vous dormirez toujours? nous avons fait beaucoup de chemin pendant votre sommeil.

— Eh! combien donc? demande le dormeur.—Nous sommes, répondit l'honnête Michel, à plus de deux cent lieues d'ici."

On nous transmet ce mot d'un général :
Un officier vient à lui se plaindre d'avoir été frappé au visage dans une maison où il avait dîné.
— Il fallait lui planter votre épée dans le ventre.
— J'étais en bourgeois.
— On prend un couteau sur la table.
— Nous venions de passer au salon.
Eh! fichtre! vous aviez au moins un cure-dents!

Un bourgeois disait :
— Regardez-donc mon fils, il compose ; il vient de faire un roman tellement fort, que j'ai été obligé de l'empêcher de le lire.

A. Murcier.

Quelqu'un reprochant à un fournisseur qu'il n'avait pas tiré vengeance de quelques coups de bâton bravement reçus, le gros Crésus répondit:
— Je ne me mêle jamais de ce qui se passe derrière moi.

(B.C.)

CONTRE UN BOURGEOIS.

Cascaret, tu mâches trop vite,
Et vas à pas un peu trop lents ;
Si tu veux rester à ma suite,
Mâche des pieds et vas des dents.

Anna Blismond, (*Trés. des Gasç.*)

Un bourgeois était d'une coterie où l'on donna un grand repas sans l'inviter. Piqué de ce mépris : " je m'en vengerai, dit-il, car je veux donner un grand repas où je serai tout seul."

Un malhonnête bourgeois enrichi, demandait à un pauvre diable s'il ne reconnaissait pas les avantages de la richesse. " Si, dit celui-ci, elle donne au fripon un avantage sur l'honnête homme."

La scène se passe dans un bal, chez un riche bourgeois Adossé à la cheminée, un danseur étouffe un baillement.

— Vous vous ennuyez,monsieur ? demanda un voisin.
— Oui, monsieur, et vous ?
— Moi de même.
— Alors, si nous nous en allions...
— Je ne peux pas moi, je suis le maître de la maison.

M. X... vient de perdre sa femme :
— Il doit être bien triste ? dit quelqu'un.
— Je ne sais pas, répondit un ami, mais il se mouche beaucoup.

Un domestique vint un jour trouver son maître et lui dit :

— Monsieur, vous mavez promis de me donner quelque chose...

— Tiens, dit le bourgeois en lui donnant un coup de pied dans le derrière, voila ce que je t'ai promis, es-tu content ?

ÉPITAPHE D'UN BOURGEOIS.

Ci-gît, passant, Maître Pancrace,
Qui mourut sans laisser de trace
Il n'eut que les yeux à fermer,
Et point d'esprit à renvoyer.
Do-do-do-do ! Bonsoir Pancrace.

O. T. partait pour un voyage : " Mon fils " lui dit son père, ne passe pas sur les ponts où il n'y a pas de garde-fous !...

Lettre adressée au *Petit Journal* de Paris :

Marseille, 8 septembre, 1867.

Mon cher rédacteur,

Un fait analogue, à celui que vous relatez aujourd'hui * s'est passé, il y a quelques temps, dans un pays que vous connaissez bien, à Saint-Remy, et à la porte du *Café Français*. Je puis donc vous prendre pour garant de l'exactitude scrupuleuse de mon récit.

Un vieux beau, raffiné sur la politesse, mais entêté en diable, que j'appellerai M. Denis, bien que, comme vous, je connaisse son vrai nom, se rencontra, un soir, à la porte du *Café Français*, avec un autre bourgeois de la ville, M. Jean N...

---

* Voir celui rapporté en bas de la page 25.

Il faut constater que la réputation de courtoisie doublée d'entêtement de M. Denis était si bien établie que, lorsqu'on parlait de lui, ses compatriotes avaient l'habitude de dire :

— *Moussu Danis a jamaï cala.* (Monsieur Denis n'a jamais cédé).

Un trait, entre cent, prouvera que cette réputation lui était bien méritée.

M. Denis chassant à la bécassine dans les *paluns* (marais) qui s'étendent de Saint-Remy à Tarascon, s'embourba au point d'être fort empêché pour regagner le terrain ferme. Un paysan qui rentrait en ville l'aperçut et voulut lui venir en aide, en lui tendant une gaule

M. Denis remercia gracieusement, mais refusa le secours qui lui était offert. Il ajouta :

— M. Denis s'étant mis tout seul dans cette désagréable position, tout seul il s'en retirera.

Il avait en ce moment de l'eau boueuse jusqu'au ventre. Heureusement son obstination ne tourna pas à mal, et en effet, il parvint, après des efforts inouïs, à sortir sain et sauf, mais crotté comme un barbet, du marais où il avait pataugé pendant plusieurs heures.

Voilà l'homme qui s'apprêtait à franchir le seuil du *Café Français* lorsque le bourgeois Jean N... se présenta devant la porte.

Une échange de politesse eut lieu entre les deux citadins, chacun d'eux s'effaçant pour laisser passer l'autre.

Vous entendez d'ici les paroles prononcées, vous voyez les gestes et les salutations qui les accompagnaient.

— Monsieur, après vous !

— Monsieur, je n'en ferai rien !

— Monsieur, je vous en prie !

— Ah ! monsieur, vous me confusionnez.

— Mais, monsieur, cependant...

— Je sais trop ce qu'on doit à un homme comme vous... veuillez entrer.

— Non pas... entrez le premier.

— Souffrez que je vous suive.

Etc., etc., etc.

Il est inutile de constater que cette discussion originale avait attiré devant la porte tous les habitants du café. Le caractère de M. Denis était connu ; on était curieux de savoir comment M. Jean se tirerait du conflit étrange où il venait de s'engager. M. Jean s'était butté, il ne voulait pas en démordre ; et la scène, qui avait commencé comme celle de *don Juan* et de *M. Dimanche*, menaçait de se terminer comme celle des deux *Yankees*.

— Ainsi, vous persistez à vouloir me céder le pas ! demanda froidement, cette fois, le bourgeois Jean.

— Je ne fais que vous rendre un hommage qui vous est dû, répondit courtoisement M. Denis.

— C'est bien ; nous allons voir qui sera le plus têtu de nous deux, reprit M. Jean.—Joseph ! dit-il en élevant la voix.

A cet appel, le garçon de café accourut.

— Tu vas aller chez moi, et tu diras à Madeleine de m'apporter mon souper. J'espère que vous passerez le premier maintenant, ajouta-t-il en regardant M. Denis d'un air ironique.

Celui-ci venait de tirer sa tabatière de sa poche ; il aspira lentement sa prise ; puis comme Joseph se disposait à remplir la commission de M. Jean, il l'arrêta d'un geste :

— Par la même occasion, dit-il, tu passeras à mon logis de la *Graille*, et tu diras à Toinon de m'apporter mon bonnet de coton. Puisque M. Jean soupe ; moi je couche.

— Quel homme ! quel homme ! s'écria M. Jean qui resta un moment interdit.

Puis, prenant bravement son parti, il s'inclina profondément devant son contradicteur, et il s'avoua vaincu en entrant le premier dans le café.

M. Denis suivit d'un pied léger, salua avec une grâce parfaite à droite et à gauche, et dit en suivant :

— Monsieur Jean avait oublié que *moussù Danis a jamaï cala.*

Convenez que ce dénouement est plus gai que celui promis par les deux Américains, assis en face l'un de l'autre, comme deux chiens en faïence.

MARIUS SICORI.

On dit qu'on donna cent écus à un poëte pour faire l'épitaphé d'un bourgeois qui n'avait aucun mérite, et qu'il fit la suivante :

Ci-gît un grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui possèda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas d'avantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Un monsieur entre deux âges ramène, à grands efforts, sur le devant de son crâne, les quelques poils épars tout autour.

Au-dessous on lit :

LE DROIT DE RÉUNION.

Il y a longtemps que messieurs les rameneurs s'en occupent.

Cham (*Charivari*).

Un monsieur et une dame assistaient l'autre jour à un encan.

Le monsieur tenait beaucoup à avoir certain article.

La dame n'y tenait pas moins

L'article est mis à l'enchère.

Le monsieur enchérit, la dame en fait autant. Après une lutte des plus animées, l'article est adjugé à la dame.

— Tiens dit le mari, c'est toi qui enchérissais ?

— Mais sans doute, mon ami, et j'avais bien assez peur que tu ne vinsses à l'avoir.

MÉDÉRIC LANCTOT (*Ind. Canadienne.*)

EN COUR.

LE JUGE, *au prévenu, riche bourgeois.*—Il demeure acquis à l'accusation que vous vous êtes approprié la portion d'héritage échéant à votre frère.

LE PRÉVENU.—Mais, monsieur le juge, mon frère était en Californie.

LE JUGE.—Qu'est-ce que cela fait ?

LE PRÉVENU.—Ma fi ! j'avais bien le droit, ce me semble, de le considérer comme un parent *éloigné.*

CHEZ L'ABONNÉ.

(Il est 8 heures du matin. On entend un violent coup de sonnette. Réveil général.)

MADAME ***.—Quel est ce vacarne ? Est-ce un pompier qui casse la sonnette ?

L'ABONNÉ.—Ce n'est rien ; c'est le journal.

MADAME.—Ton journal devrait être moins prompt à nous réveiller le matin et plus lent à nous endormir le soir. Je suis certaine que, malgré tout ce bruit qu'il fait en entrant, il ne nous apporte pas de nouvelles. Qu'est-ce qui est mort hier ?

L'ABONNÉ.—Personne.

MADAME.—Ce n'est pas possible. Il doit y avoir quelqu'un de mort; dans cette saison-ci, on meurt plus que ne veut bien le dire ton journal. Y a-t-il au moins un mariage ?

L'ABONNÉ.—Oui ; M. X. a épousé Mlle. V.

MADAME.—Je ne connais pas ces gens là. Les connais-tu, toi ? Je suis certaine que le Rédacteur lui-même ne les connais pas. C'est inutile de publier les mariages des gens qu'eux seuls connaissent.

L'ABONNÉ.—Tiens! Il paraît qu'un ouvrier s'est cassé la jambe dans la rue Notre-Dame, hier, à trois heures, en tombant de sa voiture.

MADAME.—C'est faux. Je me suis promenée dans la rue Notre-Dame de deux heures et demi à quatre heures, et je n'ai vu personne se casser les jambes. C'est un accident inventé, on n'en raconte jamais d'autres dans ton journal. A part cela, il n'y a rien, je suppose.

L'ABONNÉ.—Oui, oui. Il y a un article sur le Grand Tronc, puis un roman intitulé *Rosalie.*

MADAME.—Je ne puis pas lire un roman dont l'héroïne s'appelle Rosalie. C'est un nom que je déteste, et puis, tu sais que la petite L. s'appelle Rosalie, cela me suffit. Ensuite.

L'ABONNÉ.—Il y a des nouvelles d'Europe...

MADAME.—Connu. Eh, bien! tu conviendras, que payer $4 par année pour lire un journal, qui, de ton aveu même ne publie que des articles sur le Grand-Tronc et des nouvelles d'Europe, c'est se faire voler. Il faut que tu le renvoies.

L'ABONNÉ.—Tu es injuste. Je connais le Rédacteur, c'est un bon garçon, qui fait tout son possible pour raconter un grand nombre d'accidents, de mariages, de nouvelles. S'il savait qu'on trouve qu'il ne publie pas assez de *Faits Divers*, il serait homme à immoler un de ses lecteurs pour donner des émotions aux autres.

***

Certain bibliomane, ignorant personnage,
Se piquant d'être connaisseur,
Demandait à Pankoucke un magnifique ouvrage,
En lui laissant le choix du livre et de l'auteur.

" Parbleu, s'écria le libraire ;
Que ne m'en parliez-vous plus tôt !
J'avais ce matin votre affaire,
C'était le plus bel exemplaire
Du *Télémaque* de Didot !
— De Didot ? Télémaque ? — Eh ! oui, chacun
l'admire.
— Je le connais, il a du bon ;
Mais, tenez, vous avez beau dire,
J'aimerai toujours mieux celui de Fénélon."

H. Le Gai (P).

William R..., marchand, est bon époux, bon père, bon ami ; mais il ne veut pas avouer qu'il est Irlandais, bien qu'il ait vu le jour à Cork.

— Enfin, lui dit un ami qui s'amusait à le taquiner, tu ne peux pas nier que tu sois Irlandais, puisque tu es né en Irlande !

— La belle raison, répondit le bourgeois ; à ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je serais donc un cheval !

M. B... est affligé d'une telle surdité que lorsqu'il entre dans une cuisine, tous les pots sont jaloux.

M. B... était assis, à la campagne, sous un bosquet et lisait tranquillement les *bonnes fortunes canadiennes*, quand un chasseur lui tire un coup de fusil à bout portant.

— Midi ! dit M. B..., allons déjeuner !

Un bourgeois d'une cinquantaine d'années, se disant ci-devant boucher, vient réclamer à la station de police, place Jacques-Cartier à Montréal, son parent et ami F. B. (qui s'était noyé, et qu'il croyait être celui qu'on venait de retirer de l'eau) disparu depuis plusieurs jours.

— Avait il, lui demanda le sergent de police, quelque signe particulier ?

— Oui, monsieur. C'est bien facile a reconnaître il bégayait.

Voici, selon un journal français, l'échelle graduée à laquelle on doit mesurer l'esprit de toutes les professions :

" Les gens de lettres sont tous des imbeciles (merci !), mais ils sont bien plus spirituels que les peintres,—qui eux-mêmes, le sont beaucoup plus que les sculpteurs,—lesquels ont bien plus d'esprit que les musiciens,—qui en ont infiniment plus que les architectes,—qui l'emportent de beaucoup sur les chanteurs,—qui sont des aigles auprès des danseurs.

" Et tous sont des génies, comparativement aux bourgeois."

Lecteurs, saluez !

Le Soleil.

Un personnage, dont nous tairons le nom, adressait en 1862 au Rédacteur-en-chef de l'*Ordre*, un jeune homme *chargé* de la lettre suivante :

Cher monsieur,

" Je vous recommande particulièrement M. Amédée, jeune écrivain de talent. Il a été attaché à la rédaction d'un journal de campagne, et je vous engage vivement à lui confier vos *Faits Divers.*

" Il tourne très gentiment les *infanticides*, il s'est fait remarquer dans la rédaction de *trésors trouvés—dans les pots de fleurs*, et il n'a pas de rival pour les *imprudences de fumeurs.*

" On lui doit, en outre, de jolis alinéas sur les vieilles femmes écrasées et sur les chûtes de couvreurs.

" Il possède parfaitement le répertoire des *soins les plus empressés qui n'ont pu rappeler à la vie.* Il sait ajouter *qu'on n'a plus relevé qu'un cadavre* et qu'on ignore les causes de cet acte de désespoir, et, en cas d'incendie,

il n'oublie jamais *que les pompiers ont déployé beaucoup de zèle et d'activité.*

" En un mot, c'est un jeune homme parfait, capable d'imprimer les accidents ou les nouvelles, qui ont servi de distraction aux Hébreux pendant leur captivité à Babylone.

" Essayez et vous verrez !

Tout à vous,

" X.."

Un monsieur possède une verrue sur le nez. Cette verrue le fait loucher, et ses amis l'exhortent sans cesse à se la laisser enlever par les nouveaux procedés chirurgicaux, qui extirpent les loupes sans douleur.

Au fond notre bourgeois est très-peureux ; il invente mille raisons pour éloigner l'opération. Enfin, à bout de faux fuyants ; il a trouvé une réponse à ses *bourreaux* intimes. Quand on le presse pour faire enlever sa verrue, il répond sentimentalement, avec des larmes dans la voix :

— M'en séparer, jamais !

— Et pourquoi ?

— Elle me vient de ma mère !

La scène se passe au marché St. Laurent à Montréal, devant la cave d'une grosse Canadienne faisant le trafic de fruits et de légumes.

Un vieux bourgeois, Monsieur L..., marchande des bananes.

— Voyons dit la dame, pourquoi donc que vous les rebutez, ces bananes ?

— Elles ne sont pas assez *avancées.*

— Alors celle-ci, mettant ses poings sur ses hanches :

— Pas assez avancées ? De quoi ? de quoi ? Faut-il pas qu'elles t'appellent *papa !*

MONSIEUR PRUDHOMME est moins un type qu'un miroir. Vous qui riez avec tant de confiance de la gravité inepte de l'élève de Brardet de Saint-Omer, prenez garde ! Le caricaturiste, le peintre de mœurs, le comédien pourrait bien n'avoir fourni que le cadre du tableau ; et ce visage solennellement idiot que vous regardez avec complaisance sans le reconnaître, c'est peut-être le nôtre !

B. JOUVIN (F).



CAFÉS ET RESTAURANTS.

A TABLE.

C'était au banquet en l'honneur du câble transatlantique à Brest, en juillet 1869.

A table, un Américain n'est séparé d'un actionnaire, que par un journaliste Français. Au milieu du repas, le Rédacteur du *Siècle* se trouve indisposé et se retire. Depuis une demie-heure l'Américain n'avait pas échangé un mot avec ses voisins, qui causaient pardessus lui, des chances de succès de l'affaire.

— Aoh ! dit le *Yankee* à l'actionnaire, votre ami il était parti ?

— Oui.

— Complètement ?

— Complètement.

— Aoh ! très-bien ; ôtons le couvert, nous aurons de la place !

Très pratique et très Américain.

Henri Mürger et Henri Monnier dinaient chez Nadar. Ils admiraient beaucoup le nègre de l'établissement, à qui l'on avait pour cette solennité, fait arborer une superbe cravate blanche.

— Quelle idée, demanda Mürger à Nadar,—de mettre une cravate blanche à ce nègre !

— Mais, dit Henri Monnier, c'est très nécessaire... c'est pour voir où la tête commence.

F.

DANS UNE PENSION.

— Je dis, monsieur le propriétaire, que voilà une sale serviette à donner à un homme pour se débarbouiller.

Le maître de la maison répond avec un regard effaré. “ Soixante ou soixante-dix de mes pensionnaires se sont lavés ce matin avec cette serviette, et vous êtes le premier qui s'en plaigne ? ”

— L'an passé un voyageur étant descendu à l'hotel de ... demanda qu'on lui servit des œufs frais à la coque. Ce qui fut fait immédiatement. Mais, à sa grande surprise, un œuf, contenait un poulet. Il appelle le garçon et allait crier.

— Qu'y a-t-il, monsieur? fit celui-ci.

— Peu de chose, un poulet dans cet œuf.

— Chut !... monsieur, pas si haut, continua le garçon, honnête loustic.

— Comment, pas si haut ?

— Non, l'on vous ferait payer le poulet.

A TABLE D'HOTE.

Entre deux voleurs :

— Prends-tu du café ?

— J'aime mieux la cuillère.

(La scène se passe à Q....., dans la boutique d'un patissier, en 1868.)

Entre un Anglais, qui lorgnant les gâteaux de diverses natures étalés sur les gradins du comptoir et sur les tablettes de la *montre*, dit :

— Vô n'avez rien à manger !

LE PATISSIER, surpris pour un quart, vexé pour une moitié, et railleur pour l'autre quart,—J'ai... ce que vous voyez.

— Vô avez que cela seulement !...

— Mais j'aime à croire que vous ne mangerez pas tout.

— Aoh ! ce n'être ni long, ni *difficult.*

LE PATISSIER.—Ah ! je parie bien que non.

LE MONSIEUR.—Moi parier dix *pence.*

LE PATISSIER.—Ce serait curieux, par exemple je parie que non.

— LE MONSIEUR. — Oh yes ! moi parier dix *pence* que moi manger tous vos gâteaux en buvant une *bottle* de Bôdeau. En avez vous du bon ?

LE PATISSIER.—J'ai du Château Lafitte *première qualité.* (Appelant sa femme) Louise, viens donc voir.

UNE VOIX CLAIRE.—Que veux-tu, mon ami?

LE PATISSIER.—Viens donc ! (La patissière entre et salue.)—C'est monsieur, un lord anglais, qui prétend manger toute la boutique.

LE MONSIEUR.—Oh ! pas le comptoir et *médème.* (Regardant la pâtissière.) Quoiqu'elle soit jolie à croquer. (La pâtissière rougit, le comptoir reste impassible.)

LE PATISSIER, toussant.—Hem ! hem ! et bien, qu'attendez-vous ?

— Le bôdeau.

— Le voici.

Le monsieur choisit les gâteaux les plus délicats, en mange une quinzaine, vide la bouteille de Bordeaux et s'arrête.

LE PATISSIER, triomphant.—Eh bien !

LE MONSIEUR.—Oh ce être trop bourratif, et moi avoir yeux plus grands que ventre à moâ ; j'ai pedeu (tirant sa bourse, et donnant vingt sous au boutiquier), je aime mieux donner 10 *pence.*

Et il s'en va.—Cet anglais n'était autre que le peintre G... il avait bu et mangé pour 14 fr.

— Monsieur, voici votre note, dit la maîtresse d'hôtel.

Le voyageur la parcourt, et fait un geste de surprise.

— Y aurait-il une erreur ? demanda la dame.

— Mais, sans doute. Je lis à l'article déjeuner, une *omelete* avec un seul *T*.... C'est deux qu'il en faut.

Rien n'est plus facile à rectifier...

Et la maîtresse d'hôtel écrit en surcharge :

Une omelette, avec deux thés.

Garçon donnez-nous la carte du jour !—Voilà, monsieur ?.... Ces messieurs désirent-ils un filet madère ?

— Non,

— Un gigot braisé ?

— Nous allons voir.

— Des pieds à la poulette ?

— Eh non ! garçon, donnez-nous un peu de répit !

Le garçon s'éloigne et revient quelques instants après.

— Messieurs, il n'en reste plus.

— Maladroit ! s'écrie un monsieur sur l'habit duquel un garçon avait renversé du bouillon.

— Monsieur, notre bouillon ne tache pas.

— Garçon, remportez ces cheveux,
J'en demanderai si j'en veux.

Voici une variante—Et la meilleure peut-être—fraîche éclose :

— Remportez ces cheveux, garçon ! ils ne sont pas assez cuits.

L'addition fait tous les jours de nouveaux progrès dans les cafés du boulevard !

Exemple :

UN MONSIEUR, *qui vient de déjeuner.*—Qu'est-ce que je dois ?

LE GARÇON.—5 de pain et 4 de radis 9, 15 de café 24, et 4 de cigares 28 ;—pas de beurre ?

LE MONSIEUR.—Non, pas de beurre.

LE GARÇON.—Pas de beurre !—31 !

A. MURCIER.

VIF.—Dans un restaurant :

Garçon !

— Monsieur.

— Vous appelez cela une côtelette de veau ? Savez-vous que vous faites là une grosse insulte aux veaux du pays.

— Monsieur, répond le garçon troublé, je vous jure que je n'avais pas l'intention de vous insulter !

LE PUNCH DE QUARANTE FRANCS.

De jeunes officiers Français se trouvant dans une petite ville d'Allemagne, l'un d'eux proposa à ses camarades d'aller prendre du punch dans une auberge dont, disait-il, il connaissait le maître. " Vous allez voir un singulier corps ; je lui dirai les plus grosses sottises, sans qu'il se fâche." On le suit.

" Du punch ! dit-il en entrant.

— Ia, mein Herr.

— Eh bien ! mon cher Heimann, es-tu toujours aussi bête qu'autrefois !

— Ia mein Herr.

— Ta femme se porte bien comme à l'ordinaire, n'est-ce pas ?

— Ia mein Herr.

— Tous ces enfants-là sont à toi, n'est-ce pas ?

— Ia mein Herr.

— Grosse bête.

— Ia mein Herr."

Et tous ces jeunes officiers de pouffer de rire, à toutes ces interpellations.

Quand il fut question de payer, notre plaisant tire de sa poche, une pièce de quarante francs.

" Tiens, rends-moi trente-cinq francs.

Et cependant l'hôte avait enfermé la pièce dans son comptoir, et ne rendait rien.

" Mais, butor, tu ne comprends donc pas qu'il y a cinq francs de punch, et que tu dois me rendre trente-cinq francs ?

— Non Monsieur, il n'y a rien à rendre, dit l'hôte d'un ton grave et sérieux : cinq francs de punch, et trente-cinq francs pour les impertinences que vous débitez depuis un quart d'heure, cela fait le compte tout juste.

— Vous avez raison, monsieur Heirmann, dit l'officier un peu honteux : la leçon est bonne ; elle n'est pas payée trop cher."

H. LeGai, (*P*).

C'était au *Métropolitain*, entre deux viveurs...

LE PREMIER, *lisant un journal étranger*.—Tiens ! tiens ! Grève de Seraing...

LE SECOND.—Comment ! une grève de Serins, à présent ! Eh bien ! qu'allons nous devenir, nous autres ?

Dans un restaurant à vingt-cinq sous, un homme de lettres surprit l'autre jour le petit dialogue suivant entre un consommateur et un des garçons de service.

— Garçon un cure-dent ?

— Monsieur, on n'en donne plus.

— Pourquoi cela ?

— On les emporte.

— Tu ne sais pas la nouvelle ?

— Non. Quoi donc ?... La patronne a filé ?

— Du tout ; mais le patron a été filouté. Le caissier vient de lever le pied !

— Et qu'est-ce qu'il a emporté ?

— D'abord quarante mille francs au patron...

— Ah le gaillard !

— Et puis ton parapluie, à toi.

— Ah ! la canaille !

— Garçon ?

— Monsieur !

— C'est tout ce que vous donnez de cerneaux pour deux ?

— Oui monsieur.

— Mais alors que donnez-vous donc pour un ?

— L'assaisonnement seul.

Un membre du Sénat Canadien, M. C*** alla diner dans un affreux restaurant à prix fixe du faubourg St. Laurent, à Montréal. En homme prudent il choisit parmi les mille plats offerts, une perdrix aux choux, faisant cette judicieuse réflexion, que si la perdrix n'était pas tout-à-fait de la perdrix, les choux ne pourraient jamais être autre chose que des choux.

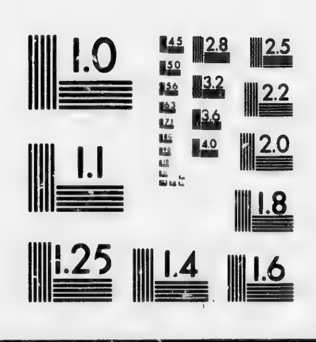
On lui sert un plat copieux ; à la quatrième bouchée, il trouve une résistance sous sa dent et appelle le maître de l'établissement pour lui montrer le morceau qu'il vient de retirer de sa bouche et qui n'est autre qu'une grosse boulette de papier.

Le patron veut faire des observations.

— Parbleu ! dit M. C***, qui déployait ce papier sur son assiette, voyez plutôt vous-même, c'est une carte à jouer : on voit encore des traces. Tenez... là... c'est le sept de pique.



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



— Eh bien ! monsieur, répond l'empoisonneur, ne voulez-vous pas que pour trente-deux sous je vous donne le Roi d'atout ?....

C'était en Belgique, quelques temps après 1848, l'algarade de Risquons-Tout.

Un artiste français dînait à table d'hôte, à Bruxelles, avec des officiers belges.

Ceux-ci retroussaient leurs moustaches, se raillaient de la France et ne parlaient de rien moins que de passer la frontière pour venir nous donner une leçon.

— Passer la frontière, vous ?... dit alors notre comédien sans perdre une bouchée ; eh bien ! et la douane ?...

Almanach du Figaro (1869).

Entendu dans un café.

— Et quoi ! nous avons donc changé de ministère ?

— Il paraît. Croyez-vous qu'il puisse durer !

— Hum ! C'est ce que nous appelons un ministère d'été...stable.

Dans un restaurant, on lit le journal à haute voix :

"M. X.... a déposé au ministère son projet relatif à la suppression des pucerons et des chenilles. Le projet *mûrit* dans les bureaux."

— Pauvre homme ! soupire quelqu'un.

— Pourquoi cela ? puisque son projet mûrit.

— Moi aussi, j'ai un projet au ministère : il a mûri longtemps—si longtemps qu'il s'est pourri. J'en ai même retrouvé les pepins.

TOUJOURS A TABLE.

— Que faut-il servir maintenant, monsieur le marquis ?

— Servez les poissons.

— Ils ne sont pas prêts...

— Comment cela se fait-il ?

— Dame ! vous savez, se sont des harengs que je comptais mettre à la sauce moutarde...et c'est la première fois que je les prépare moi-même.

— Les avez-vous mis à dessaler ?

— Depuis ce matin, dans un grand seau d'eau, et ils ne remuent pas encore !



CHASSEURS.

CONSEILS D'UN LIÈVRE A SON FILS.

Sous ce titre, nous publions l'humoristique boutade qui suit :

"Quand tu verras un jeune et beau monsieur équipé de neuf, avec fusil reluisant, guêtres et souliers sortant de chez les bons faiseurs, bien émancipé et carnier vierge, ne te fais pas de bile. Si tu es en train de déjeuner, ne perds pas une gueulée de serpolet, si tu es en causerie intime avec une jeunesse, continue ta conversation. Seulement, quand le chien sera à trois pas de toi, détale, mais pas trop vite de manière à ce qu'il te suive de près. Laisse-toi souffler au poil, comme on dit. Le jeune chasseur tirera, et comme il ajustera trop bas, selon la bonne habitude des débutants, il te manquera et tuera son chien. Double profit pour toi.

"Tu peux rire de l'aventure, mais aie l'œil au guet, car derrière le jeune canicide il peut arriver un vieux roublard avec lequel tu ne riras pas longtemps.

"Celui là mon fils, méfie-t'en comme de la peste. Voici son portrait.

Il a quelque chose comme la cinquantaine. Son vieux claquot est rouillé, ses souliers sortent de l'échoppe du cordonnier du village, ses guêtres ont cinq ans, son chien en a dix; quant à son carnier, il lui vient de son père qui en a hérité de son grand-père, braconnier durant la guerre de l'Indépendance.

"Ce carnier-là, mon fils, à été le tombeau de ta mère et de cent cinquante de tes aïeules, sans compter les aïeux.

"Quand tu vois poindre à l'horizon la vieille casquette de ce vieux brigand, ou le museau de son vieux chien, décampe comme si tu avais à la queue la casserolle, dans laquelle on te mettra, un jour ou l'autre, en civet.

"Le vieux chasseur s'en va cahin caha, humant de

temps en temps sa prise de tabac comme un greffier de la cour d'assises. Son affreux barbet se promène le nez à terre, la queue basse, les oreilles pendantes, reniflant de ci, de là, battant en zig-zag, revenant dix fois sur ses pas, et ne laissant pas sur pied une malheureuse alouette sans la dénicher.

Décampe, mon fils, ou tu es mort.

LE PÈRE.—Je vous avais promis un lièvre pour dîner, mais ma cuisinière l'a manqué.

UN ENFANT TERRIBLE.—C'est pas la cuisinière, c'est toi qui l'as manqué ; tu sais bien, j'étais avec toi.

CHAM.

Comment le baron Munchhausen chassa un renard hors de sa peau.

Un jour, je rencontrai, dans une des forêts les plus considérables de la Russie, un admirable renard noir. En vérité, c'eut été un péché de trouer d'une balle ou d'une décharge de plomb cette magnifique fourrure. Je résolus donc de le prendre d'une autre façon. Messire renard se trouvait près du tronc d'un gros arbre. Je retirai d'abord la balle de mon fusil, où j'enfonçai un gros clou. Je fis feu, et la queue du renard resta attachée à l'arbre. Alors je m'avançai vers lui, tirai mon couteau de chasse, et après lui en avoir donné au front, une entaille en forme de croix, je me mis à le fouetter impitoyablement de toutes mes forces. J'y allai de si beau jeu et d'une main si ferme, que (chose merveilleuse et plaisante à voir !) il se dégagea entièrement de sa peau et me laissa la plus belle fourrure que j'aie jamais vue de ma vie.

Comment le baron de Munchhauseen planta un cerisier dans la tête d'un cerf.

Vous avez sans doute, messieurs, entendu parler de St. Hubert, le patron des chasseurs et des archers. Vous savez qu'un cerf se présenta devant lui, dans la forêt des Arden-

nes, portant la sainte croix entre les cornes. Je n'ai pas manqué de rendre, tous les ans, hommage à ce grand Saint, en bonne compagnie. Mille fois je l'ai vu réprésenté avec son cerf dans les églises, de même que sur les étoiles de ses chevaliers. De sorte que, sur mon honneur et dans ma conscience de brave chasseur, j'aurais de la peine à vous nier qu'il y avait autrefois de ces cerfs portant une croix sur la tête, ou qu'il y en ait peut-être encore aujourd'hui. Mais, au lieu de discuter ce point d'histoire naturelle, permettez-moi de vous raconter un fait que j'ai vu de mes propres yeux. Un jour, après avoir épuisé tout mon plomb, je donnai de la manière la plus inattendue, sur le plus beau cerf du monde. Il s'arrêta devant moi, me regardant insolemment et avec un air moqueur dans le blanc des yeux, comme s'il eût vu que ma poire à balle était épuisée. Pendant qu'il me toisait, je chargeai aussitôt mon fusil où je laissai couler une poignée de noyaux de cerises que j'avais, aussi vite que je pus, dégarnis de leur chair. Et à l'instant même je lui envoyai cette décharge droit au beau milieu du front, entre les deux cornes. Il chancela un moment, étourdi qu'il était de ce coup ; mais il se redressa bientôt et s'échappa à travers les halliers avec toute la vitesse de la peur. Un an ou deux après cette rencontre, je me trouvai à la chasse dans la même forêt, quand tout à coup je vis apparaître devant moi, le croiriez-vous ? un superbe cerf portant sur la tête un cerisier admirable ! Je me rappelai soudain ma première aventure, et regardant l'animal comme une propriété depuis longtemps mienne à tous titres, je l'étendis sur l'herbe, d'un coup parfaitement ajusté au milieu de la tête. Ainsi je trouvai à la fois le dîner et le dessert ; car le cerisier était chargé des meilleurs fruits que j'eusse mangés de ma vie. Ne pourrait-on pas supposer, après cela, que quelque pieux chasseur, abbé ou évêque, ait de la même manière planté dans le front du cerf de Saint Hubert le germe de sa croix ? Mais c'est là une discussion que j'abandonne aux savants, qui veulent approfondir la cause de ce miracle.

— Le fait suivant s'est passé dernièrement, nous dit-on, aux environs d'une ville du Nord.

Un chasseur, qui, fusil sur l'épaule, avait erré pendant toute la journée, sans trouver une seule pièce de gibier, arriva devant une mare où se baignaient de magnifiques canards. Apercevant un paysan sur le bord de cette mare, notre chasseur qui ne voulait pas rentrer chez lui le carnier vide, lui dit :

— Voulez-vous me laisser tirer un coup de fusil sur ces canards, je vous donnerai 5 francs.

— Je veux bien, monsieur.

Aussitôt le chasseur arme son fusil et ajuste la paisible troupe. Le coup part, et quatre malheureux volatiles sont foudroyés

— Bien tiré, dit le paysan, et il reçoit 5 francs.

— Encore un coup de fusil pour le même prix, s'écria le chasseur encouragé par ce succès ?

— Je veux bien, monsieur.

Le paysan reçoit une nouvelle pièce de 5 francs, et un second coup, aussi heureux que le premier, frappe encore quatre canards.

Aussitôt le chasseur jette sur le paysan, un regard triomphant ; mais voyant celui-ci sourire, il lui dit avec étonnement : ça ne vous fait donc rien de me voir tuer tant de canards ?

— Quequ'ça me fait, m'sieur, c'est pas à moi."

CHASSE MIRACULEUSE.

Il existe dans le département de l'Aude, à vingt-quatre kilomètres au sud de Narbonne, un petit chef-lieu de canton, célèbre dans l'histoire, par la victoire que Charles Martel remporta sur les Sarrasins en 782. Cette petite localité a pour nom Sijeau, elle fait un commerce assez considérable de miel et de vins. Les habitants sont très belliqueux ; il aidèrent considérablement Charles Martel à

repousser les Sarrasins; ils ont conservé leur humeur guerrière; mais comme, de nos jours, il n'y a plus d'invasion de Sarrasins, ils tournent leurs dispositions martiales contre le gibier qui peuple les étangs et les marais voisins. La sarcelle et surtout le canard sont en proie aux attaques de ces Nemrods.

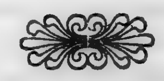
Il y a quelque temps, un émule de Saint Hubert, armé de pied en cap, s'était blotti dans des nénuphars, attendant sa proie. Une bande de canards, a cols verts, vient s'abattre dans les marais, où était blotti notre intrépide chasseur.

A cette vue, il charge précipitamment son fusil et met les volatiles en joue. Une détonation terrible se fait entendre, notre homme est renversé, il se relève, et s'aperçoit qu'il avait dans sa précipitation, laissé la baguette dans le canon de son fusil. Comme c'était un habile tireur, qui manquait rarement son coup, il se décida à entrer dans le marais pour y prendre son gibier et sa baguette. Il se met en devoir d'ôter ses immenses bottes, et le voilà dans l'eau jusqu'aux genoux.

Tout à coup, il pense se trouver mal de joie: grâce à la baguette restée dans le fusil, il a pu tuer d'un seul coup sept canards, que ce projectile d'un nouveau genre avait traversé à la file et qui étaient tous embrochés.

— *Glorieux d'une charge si belle*, notre illustre tireur revient au rivage pour prendre ses bottes: impossible de les chausser, quelque effort qu'il fasse. Il regarde alors quelle en peut être la cause: ô prodige! les bottes étaient pleines d'anguilles jusqu'au haut des tiges.

(*Almanach Lunatique.*)



CRÉANCIERS ET DÉBITEURS.

MM. BUDJET, Père et Fils.

Scène et Tableaux de la Politique Canadienne.

(*La scène se passe à Québec et à Ottawa, en Février* 1869.)

— Papa! disait à M. Budget son jeune fils, enfant terrible s'il en fut.

— Quoi donc? mon enfant.

— Papa, sais-tu que tu n'es pas agréable du tout?

— Comment?

— Et que tu dois déplaire à bien des gens?

— Qu'est-ce à dire, petit polisson?

— Dam! papa, je te répète là ce que j'entends dire à tout le monde.

— En vérité?

— Oui, parceque tu es trop gros.

— J'en étais sûr! toujours la même rangaîne.

— Dam! papa sais-tu bien qu'ils n'ont pas tort et que tu es énorme. Qu'as-tu donc?... qui t'a gonflé ainsi?

— Hélas!

— Tu ne veux pas qu'on le sache, mais moi je le sais.

— Et d'où le savez-vous! monsieur le drôle?

— Parbleu! ce n'est pas bien malin, on n'entend que cela partout. Il paraît que si tu es si gros, c'est parce que tu as mangé trop d'argent, et que tu ne t'es pas arrêté quand il le fallait.

— Je voudrais bien t'y voir, toi!

— Oh moi, il n'y a pas de danger. Ce sera bien différent.

— Tu te le figures et je te le souhaite, mon fils, car, entre nous soit dit, ma grosseur me gêne horriblement. J'ai toutes les peines du monde à faire un *mouvement de fonds*, je suis resserré, étouffé...... Mais......

— Mais quoi, papa ?

— Mais tu ne pourras pas, malgré mes conseils, échapper à la tentation.

— Ah ! ouitche !

— Il n'y a pas de ouitche ! monsieur. Du reste, nous n'allons pas tarder à savoir à quoi nous en tenir, car votre couvert va bientôt être mis et vous allez me remplacer, à la table de l'année nouvelle.

— Eh bien ! papa, je te parie que je ne......

M. Budget fils n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une porte s'était ouverte, et le Temps, remplissant les fonctious d'huissier, avec sa faulx en guise de hallebarde, s'était écrié d'une voix sonore :

— Monsieur Budjet est servi !

Le banquet était somptueux.

Les lustres étincelaient.

M. Budjet fils prit place devant la table, en pensant tout bas :

— Il est bon, papa,—m'en fait-il une histoire, avec ses radotages !—Je suis certain que je ne deviendrai jamais aussi gros que lui. Mais attention ! ne nous laissons pas aller à notre appétit sans raisonner.

On avait apporté le premier service, —dit de *la Guerre*.

— Quand à celui-là, pensa M. Budget fils, je puis bien l'avaler tout entier. Si je n'ai plus faim après, je m'abstiendrai.

Et il avala le premier service.

— Ah ! cela ne me fait pas mal. Mais je me sens plus affamé que jamais. Eh bien !

On apporte le second service,—dit *service de la Marine et des Pêcheries.*

Il y avait des plats énormes.

M. Budget fils les dévora tous successivement en se disant :

— Je ne puis pourtant pas me laisser mourir d'inanition. Ce serait tomber dans l'extrême opposé. Mais c'est étonnant, ce que j'ai pris n'a fait que me creuser.... Holà !

On apporta le troisième service,—dit de l'*Instruction publique.*

En deux coups de dents il fut tortillé.

— Allons ! exclama M. Budget fils impatienté.... Qu'est-ce à dire ? On me fait attendre.... quand je meurs de faim... car positivement j'ai un appetit !... un appétit !...

On apporte le quatrième service,—dit de *la Justice.*

Le cinquième,—dit de *l'Agriculture et du Commerce.*

Le sixième,—dit des *Travaux publics.*

Bref, on apporte successivement tous les services, et tous furent engloutis tour à tour par l'estomac du dîneur.

Quand il se leva de table, M. Budget père alla à sa rencontre, et se tordant de rire :

— Ah ah ah ah !

— Quoi donc ?

— Ah ! ah ! j'en étais sûr.... Te voilà tout à l'heure aussi gros que moi.

— Allons donc !

M. Budget père mena son fils devant une glace.

— Grand Dieu ! exclama M. Budget fils en voyant son embonpoint. Mais je ne m'en suis pas aperçu !

— On ne s'en aperçoit jamais, mon cher.... Dans la famille des Budgets nous sommes tous gros. C'est une infirmité heréditaire.... plus les pays sont pauvres, plus nous mangeons ; et à mesure que nous mangeons, notre appétit augmente.

Tu veux te défaire d'un homme,
Et jusqu'ici tes vœux ont été superflus :
Hasarde une petite somme,
Prête-lui donc trois louis, tu ne le verras plus.

GOMBAUD.

L'avocat C...... qui avait prêté une petite somme à l'un de ses camarades, le rencontre chez Feek, le prend à l'écart et lui dit :

"Au nom de Dieu, Charles, rends-moi donc mes dix dollars, tu sais bien que j'en ai besoin. Cela suffit, mon ami, reprit Charles; *de manière ou d'autre* tu seras payé sous dix jours. Tâche, je t'en prie, répliqua C......, que ce soit d'une *manière* qui ressemble à mes deux cinq piastres."

QUITTANCE GÉNÉRALE.

Sexte, mil debes, etc. (*Liv* 11. *Ep.* 3. *Mart.*)

George que tous les jours maint créancier talonne,
Dit qu'il ne doit à personne.
Il est vrai, George, tu dis bien ;
Quiconque est hors d'état de payer, ne doit rien.

DUCERCEAU.

En Angleterre, le métier de pleureur aux enterrements a ses épines.

Un entrepreneur de pompes funèbres avait aperçu, à sa grande horreur, un de ses hommes partir d'un éclat de rire au moment d'un enterrement.

On l'entendit s écrier d'indignation :

— Malheureux ! je n'ai cessé d'augmenter tes gages, ces deux dernières années, à la condition que tu prendrais une mine lugubre, et chose abominable !—plus j'élève tes gages, et plus tu parais être heureux !

—Prêtez-moi donc cent francs.

— Cent francs !......Eh bien, vous n'êtes pas gêné !

— Si je n'étais pas gêné, je ne vous les demanderais pas

A. MURCIER.

Je voudrais m'acquitter envers toi, disait un obligé à son ami.

— Méchant, répondit ce dernier, voilà déjà que tu commences à être ingrat.

M, Henry Markland appartient à la secte des Quakers. A la suite de pertes subies dans ses affaires—il trafique dans les lacets de bottines—le quaker s'est vu dans l'impossibilité de faire honneur à sa signature, et le shérif a contre lui un mandat d'arrêt.

Un recors se rend au domicile de M. Markland. Il sonne, et la femme du quaker ouvre.

— M. Markland est-il chez lui ?

— Oui.

— Je désirerais lui parler.

Assieds-toi, ami, fit la quakeresse, mon mari viendra te voir dans un instant.

Le recors s'assieds. Au bout de quelque temps, la dame rentre dans l'antichambre.

— Vous m'aviez dit que je verrais bientôt votre mari, dit le recors, et il y a un quart d'heure que j'attends.

— Je ne t'ai rien dit de semblable, fit la quakeresse ; je t'ai déclaré qu'il viendrait te voir, lui, et c'est en effet ce qu'il a fait, grâce à cette lucarne du fond ; mais il n'a pas aimé ta mine, aussi s'est-il hâté de quitter la maison par l'escalier de service.

Blaise, voyant à l'agonie
Lucas, qui lui devait cent francs,
Lui dit, toute honte bannie :
" Cà, payez-moi vite il est temps.
— Laissez-moi mourir à mon aise,
Répondit faiblement Lucas ;
— Oh ! parbleu ! vous ne mourrez pas.
Que je ne sois payé, dit Blaise.

(*Million de Plaisanteries.*)

Un citoyen de la ville de B*** passait pour un gastronome et libéral amphitryon; il n'était bruit dans tout ce canton que de ses dîners succulents et copieux. Chacun en convoitait sa part. Certain paysan, propriétaire d'une vieille poule qu'il n'avait pu vendre, imagina d'en faire hommage au citoyen hospitalier. Il vint à la *villa* et offrit sa volaille. Le bon gastronome le remercia et le retint à dîner. Il y a apparence que le campagnard fut satisfait, car il ne manqua pas de revenir la semaine suivante.

— C'est moi, dit-il pour se faire reconnaître, qui vous ai apporté l'autre jour la poule au pot. Etait-elle bonne?

— Excellente, répondit le citoyen. Vous arrivez à point: nous allons nous mettre à table.

Huit jours après, un autre *quidam* se présente chez l'amphitryon:

— C'est moi, dit le nouveau venu, qui suis le voisin de celui qui vous a donné la poule.

— Très-bien! dit le citoyen, je suis enchanté de vous voir. Nous allons manger un morceau ensemble!

Le surlendemain, un troisième paysan frappe à la porte de la *villa*. Le citoyen lui demande le motif de sa visite.

— Je suis, répliqua l'autre, le voisin du voisin de celui qui vous a donné la poule.

— Charmé de vous voir! réplique le citoyen. Accepteriez-vous bien quelque chose?

Le *quidam* ne se fit pas tirer l'oreille; il se mit à table, où le citoyen lui fit servir une grande écuelle de soupe à *l'eau chaude*. On se figure la grimace du parasite attrapé.

— Mon ami, lui dit le citoyen, mon potage vous paraît fade et maigre. Ne vous en étonnez pas: c'est le *bouillon du bouillon* de la poule que le voisin de votre voisin m'apporta l'autre jour.

Le baron Descoutures ayant appris que ses créanciers avaient obtenu jugement contre lui et qu'ils avaient dessein de faire vendre ses meubles, les fit enlever dans une

nuit, sans que personne s'en aperçût. Un huissier vint le lendemain, et, ne trouvant personne, fit ouvrir la porte par un serrurier, en présence du commissaire ; mais ils furent très étonnés de ne voir que les quatre murailles, sur une desquelles étaient écrits ces quatre vers :

Créanciers, maudites canailles,
Commissaires, huissiers, recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez les murailles !

Un homme ruiné, après avoir mis tout en usage pour satisfaire ses créanciers, leur dit : "Messieurs, j'ai été fort en peine jusqu'ici pour vous satisfaire ; mais après y avoir travaillé très-inutilement, je prends mon parti, et je me détermine à vous laisser ce soin."

Le prix continuellement ascendant de toutes choses vient d'avoir un résultat auquel personne ne se serait attendu.

" L'autre jour, un particulier reçoit une note d'un fournisseur ; il la lit, l'examine, et trouve cette petite multiplication : 8 fois 8 font 88. Il a beau se rémémorer la table, il trouve toujours 64. Le fournisseur se présente pour toucher sa note, et le débiteur lui fait observer qu'il a commis une erreur. Le réclamant examine, calcule et prétend que tout est exact.

— C'est un peu fort ! s'écria M. R. Depuis quand 8 fois 8 font-ils 88, s'il vous plaît ?...

— Mais, monsieur, répond l'autre, tout étant augmenté, je ne vois qu'une chose, c'est que la table de multiplication a monté aussi !"

— Monsieur, disait le tailleur G... à un client récalcitrant, je ne vous ai jamais tracassé par ma note et vous me payez d'ingratitude...

— Pourvu que je vous paye ! dit l'autre.

Puis-je espérer qu'après deux ans
Enfin je toucherai la somme ?
—Attendez encor quelque temps,
Je vous paierai, foi d'honnête homme.
—Oh parbleu ! c'est trop m'éprouver ;
Dès demain, je vous le déclare...
—Mais je n'ai point d'argent.—Tararc,
Je vous en ferai bien trouver.
—Quoi ! vous ?—Oui, moi.—Destin propice !
Mon ami, mon cher créancier,
Rendez-moi vite ce service,
Vous serez payé le premier.

ENTRE "AGENTS DE CHANGE."

— Je suis commis a votre agent de change. L'opération que nous avons faite à votre ordre s'est terminée par une perte de 1,000 dollars. Je viens chercher la somme.

— C'est bien malheureux pour vous, car je me suis juré de ne jamais perdre un sou à ce jeu de la Bourse qui ruine tant de niais.

— Vous refusez de payer ?

— Positivement.

— Alors je ne sortirai pas d'ici sans avoir reçu quelque chose.

— Vous allez être satisfait, répond le débiteur qui s'incline et sort.

Il revient aussitôt avec une énorme trique à la main.

— Tenez-vous toujours à recevoir quelque chose? demanda-t-il au commis.

— De la violence! je crierai.

— Vous me ferez bien plaisir.

— Les voisins entendront mes cris.

— Ça m'obligera.

— Par mes hurlements j'ameuterai le quartier.

— Vous me rendrez service. On se dira: Ce pauvre X... a enfin trouvé un client; il travaille.

Puis il ajouta:

— Je suis dentiste!



DISTRAITS.

M. Victor est un très-galant homme, qui administre parfaitement bien la maison de commerce à la tête de laquelle il est, et qui serait même un homme fort aimable dans la société, sans un petit défaut très-contrariant dans de certaines circonstances; c'est que M. Victor ne sait pas écouter et qu'il est distrait.

Sa femme venait de lui donner un héritier, objet de ses vœux les plus chers. Tous les amis sont invités, et on va en grande cérémonie faire baptiser l'enfant. Il ne reste plus qu'à faire signer le père du nouveau-né. M. Victor prend triomphalement la plume que lui tend le curé, et il signe *Victor et Compagnie.* C'était une distraction qui fit beaucoup rire à ses dépens.

" Une fois La Fontaine rend visite à une femme et se " persuadant bientôt que c'est lui qui la reçoit, il s'établit " dans son fauteuil, et ne songe nullement à l'abandonner : " il trouve ensuite que cette dame fait ses visites longues, " il attend à tous moments qu'elle se lève et le laisse en " liberté : mais comme cela tire en longueur, qu'il a faim " et que la nuit est déjà avancée, il l'invite à souper ; elle " rit, et si haut qu'elle le réveille." *

A propos d'Académiciens, La Bruyère a tracé du *Distrait* un portrait généralement estimé ; mais voici qui passe de bien loin La Bruyère.

M. Ampère était distrait ; parlez-nous de ce distrait-là !

* On prétend que La Bruyère, en traçant le portrait du distrait, a rappelé plusieurs traits personnels à La Fontaine, et entr'autres celui ci-dessus.

Un soir, vers minuit, M. Ampère entre chez lui avec son parapluie sous le bras.

Que fait le malheureux Académicien, pris d'un accès de distraction?

Il change de place avec son parapluie,—c'est-à-dire,—figurez-vous bien ce tableau :

Il met son parapluie tout mouillé dans son lit, et le couche soigneusement;

Après quoi il va lui-même se mettre dans un coin, où il passe consciencieusement toute la nuit, aussi roide que s'il eût été un parapluie de naissance!

Un jour que Molière était pressé par l'heure du spectacle, il prit une brouette pour se rendre promptement à la comédie; mais cette voiture n'allait pas assez vite à son gré. Que fait-il? il en sort, et se met à la pousser par derrière. Il ne s'aperçut de son étourderie, que par les ris inextinguibles du brouetteur, et parce qu'il se vit tout crotté en arrivant.

Un employé du télégraphe a communiqué au *Figaro* la dépêche suivante :

Monsieur X...

Hôtel du Louvre,

Paris.

" Pauvre ami... ta femme est morte... Si la dépêche arrive assez tôt... pars ce soir même par le *train de plaisir* de huit heures."

A. Murcier.

Voici une aventure arrivée à M. F..., la distraction incarnée.

C'était lors du grand concert-promenade donné à la grande Salle du Marché Bonsecours, en l'honneur de

Sir G. E. Cartier, en 1868. M. le négociant F..., un des patrons de la soirée, se présente à la porte d'entrée. On lui demande son nom. Pas de réponse, si ce n'est un bourdonnement confus.

— Je ne puis pas vous laisser entrer, reprend l'officieux gardien.

— Mon nom ? bredouille le négociant en se grattant le front.

— Ah ! vous voilà F... ! crie une voix qui partait du bas de l'escalier.

— Sapristi ! fait notre distrait, quel service vous me rendez !

— M. Charles Joliet nous met en rapport avec un monsieur qui n'est point un modèle de tact.

M. C... avait reçu une invitation a dîner chez une famille Israélite. Fort distrait et se connaissant lui-même, il s'était promis de s'observer et d'éviter les mots ou les allusions qui auraient pu blesser ses hôtes.

Au potage on lui demande si son frère est de retour.

— Je l'attends comme le *Messie*, répond flegmatiquement M. C....

Au premier service apparaît un brochet :

Ah ! voilà une pièce magnifique, s'écrie M. C... ; mais est-il vrai que dans les cartilages de la tête d'un brochet on trouve tous les instruments de la passion de Jésus-Christ ?

M. C... vit au silence des convives qu'il venait de reprendre le cours de ses petites habitudes, et il se renferma dans un prudent silence.

La maîtresse de la maison eut pitié de lui :

— Avez-vous été à l'Opéra ces jours-ci ? dit-elle.

— Oui, madame, vendredi dernier.

— Et que donnait-on ?

— La *Ju*..., je veux dire l'*Israélite*, madame.

Mgr. Lartigue, évêque de Montréal, étant allé à la campagne chez un de ses amis, son postillon se laissa tomber du haut d'un grenier à foin sur le pavé. Tout le monde courait au secours du malheureux qui était tout fracassé. " Allez chercher un chirurgien ! criait-on—" Eh non, dit " naïvement l'évêque, dans le plus grand effroi, cet homme " se meurt ; vite un prêtre, amenez un prêtre.—Et vous, " monseigneur, ne l'êtes-vous pas ? répondit quelqu'un " qui était plus de sang froid."—Ah ! c'est vrai, je n'y " pensais pas," répliqua le prélat, à qui l'excès du trouble avait fait oublier qui il était.

La Bruyère n'a point rapporté de trait de distraction plus plaisant que celui que j'ai vu arriver à un lettré de village du Haut-Canada. J'étais avec lui auprès de son feu. Il tenait un livre de poësies d'une main, et de l'autre, une bonne tranche de jambon qui devait faire les frais de son déjeuner. Tout à coup l pose le livre sur son assiette et sort avec la pièce de jambon sous le bras en guise de livre. Comme je vis la méprise, je voulais voir ce que ferait mon distrait. Il s'en alla de la sorte en rêvant jusqu'à plus de trente pas dans la rue, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'un gros chien qui le talonnait, se jeta sur le prétendu livre et le croqua à belles dents.



DOMESTIQUES.

Un homme de qualité étant allé voir Fontenelle, le trouva de mauvaise humeur.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit-il.

Ce que j'ai répondit le philosophe ; j'ai... un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt !

(*Fontenelliana.*)

" Marie, votre maître est-il chez lui ?—Non, monsieur, il n'y est pas.

— Je ne vous crois pas.—Bien, je vais le faire descendre et il vous le dira lui-même, peut-être le croirez-vous."

Un grand menteur appelait toujours son domestique en témoignage de toutes les fables qu'il débitait, et, pour l'engager à confirmer tout ce qu'il disait, il lui fit présent d'une culotte. Figurez-vous, disait-il un jour en société, qu'un coup de vent m'a enlevé, moi, ma chaise, trois chevaux, un postillon, et, en deux minutes, nous a portés à trois lieues de là. Demandez à Saint-Jean, il y était.—Ah ! monsieur, c'est trop fort, dit le domestique en déboutonnant son haut-de-chausse, j'aime mieux vous rendre votre culotte.

Un pasteur de village, dans le canton de Vaud, avait un petit valet Suisse ; il le chargea un jour de préparer le dîner, et lui dit : Va, de ma part, chez le voisin David ; dis-lui de te donner tout ce qu'il vous faut à crédit.

Le domestique obéit, et le vénérable pasteur alla faire son sermon. Comme il était en chaire, et qu'il citait plu-

sieurs prophètes à l'appui de ce qu'il avançait, il s'écria d'une voix forte :

Et sur ce sujet, mes frères, que dit David ?..."

Le petit Suisse arriva en ce moment, et pensant que son maître s'adressait à lui, il répondit : Ma foi, monsieur, il m'a dit comme on dit queuq'fois : Point d'argent, point de Suisse.

Une dame renvoie sa cuisinière et lui donne son compte. L'argent compté, l'infortunée créature choisit un billet de un dollar et le jette au chien du logis.

— Que signifie cela ?

— Dame, répond la cuisinière, il ne les a pas volés, depuis six mois qu'il nettoie ma vaisselle !

Un domestique, fraîchement débarqué de l'Auvergne, entre au service d'un vieux fat qui s'est procuré chez les débitants de *Postiches* toutes les apparences d'un homme bien conservé.

L'heure du coucher sonne pour le maître.

Le domestique assiste à un démontage complet.

Son nouveau patron se démolit pièce à pièce.

Peu habitué à cette nature artificielle, le valet croit que cette opération va se continuer jusqu'au bout.

— Ah ! monsieur, s'écrie-t-il, laissez-en un peu pour mettre dans le lit.

Le Nord.

Le prince de Cl[illegible]ont-Tonnerre, traversant sa terre de Pontchartrain en voiture, rencontra sur un pont étroit M. de Pontchartrain. Le postillon de celui-ci ayant nommé son maître afin que l'autre s'arrêtât, le cocher de M. le Prince répond brusquement : " Je me moque de ton *pont*, de ton *char* et de ton *train* ; je mène le Tonnerre, il faut que je passe."

Madame la comtesse de G... avait à son service un Suisse extrêmement simple et naïf. Cette dame lui donna un jour l'ordre de dire qu'elle n'y était pas. Le Suisse s'acquitta fidèlement de sa commission, et dit à tous ceux qui se présentèrent que madame n'y était pas.

Le même soir, la comtesse demanda quelles personnes s'étaient présentées ? Le Suisse ayant nommé madame la baronne de B..., sœur de la comtesse, celle-ci s'écria vivement : Eh ! ne vous ai-je pas déjà dit que, malgré les ordres que je vous donne, j'y suis toujours pour elle ? Le Suisse promit bien à sa maîtresse de se le rappeler dorenavant.

Le lendemain, la comtesse étant sortie, la baronne revint, et demanda si sa sœur était chez elle ? Sur la réponse affirmative du Suisse, elle monte, et ne la trouvant point, elle interroge plusieurs domestiques, qui tous lui répondent que madame vient de sortir. La Baronne redescend, et fait au portier des reproches sur ce qu'il lui avait faite prendre la peine de monter inutilement. Le Suisse répondit, croyant bien s'excuser :—*Tam, matame m'y avre dit qu'il y être touchours pour vous.*

(*Anecd. Suisses.*)

"Charles O......, un vieux garçon, est le meilleur homme du monde, mais...il a la manie des *vers*. Ses amis et connaissances le fuient comme la peste : il a toujours quelque chose de nouveau à leur lire. Bref il en est réduit à sa domestique, à qui il donne vingt sous par séance. Dernièrement, Pipelet, n'y tenant plus, a demandé de l'augmentation.

Tout renchérit."

"Albert !—Monsieur ?—Ayez bien soin de m'éveiller demain matin à quatre heures, je pars a cinq.—Monsieur aura la bonté de me sonner, n'est-ce pas ?

Deux cochers, conduisant leurs *bourgeois*, s'accrochent, mais sans accident, et les injures de pleuvoir.

Après un *chapelet* à la *Vadé* débité par nos deux braves, l'un des deux apostrophe ainsi son collègue :

— T'as beau ouvrir la bouche, t'as pas avalé la *Colonne*.

— Et ben, répond l'autre, et toi, non plus t'as pas.... *craché* l'*Obélixe*.

O profondeur de l'antithèse !

Ayant à faire un long voyage,
A son valet tout frais debarqué du village,
Maître Robert dit : " Il faudra demain
M'éveiller de fort grand matin."
Dès la pointe du jour le valet ne fait faute :
A la chambre du maître, en quatre pas il saute ;
Mais, l'entendant qui ronflait rudement,
A pas de loup il redescend,
Longtemps après, maître Robert s'éveille ;
Il se rappelle que la veille
Il a recommandé... cependant il est tard.
Il sonne son valet : " T'ai-je pas dit, pendard,
De venir m'éveiller aujourd'hui dès l'aurore."
—J'y suis venu, monsieur, mais vous dormiez encore ?

A. Murcier.

— Walter Scott se promenait un jour dans les environs de son habitation d'Abbotsford, donnant le bras à son fidèle serviteur, Tom Purdie, quand celui-ci dit à brûle pourpoint :

— Vous avez écrit, ces derniers temps, de bien jolis romans, sir Walter, je vous en fais mon compliment ; ils me sont d'une grande utilité.

— J'en suis bien heureux, mon pauvre Purdie, répond le grand écrivain.

— Ah! voyez-vous, sir Walter, quand j'ai travaillé toute la journée et que le soir je rentre fatigué dans ma chambre, je prends vos livres, je les lis et.... ils m'endorment!

L'histoire ne dit pas quelle fut la réponse de Walter Scott.

— Baptiste, je vais me rendre à la Madeleine, vous allez vous habiller pour m'accompagner. Vous m'entendez: dans la rue vous marcherez derrière et me suivrez.

— Bien, madame.

Arrivée sur la place de la Concorde la dame se retourne; plus de domestique. Elle revient sur ses pas, et l'aperçoit causant tranquillement avec un de ses amis.

— Mais, Bâptiste, dit-elle, je vous ai dit de me suivre.

— Oh! madame est trop bonne: je connais le chemin.

A. MURCIER.

C'était en février 1868, par les froids et les verglas qui ont signalé les commencements de cette année.

M. X. rentrait chez lui dans son *phaéton*, qu'il conduisait lui-même. Le cheval glissait et n'avançait pas, c'était pitié de le voir; le pauvre animal patinait, bien qu'avec moins d'agrément, que ces messieurs et ces dames sur notre fleuve Saint Laurent.

Descendis et prends le cheval par la bride, commanda M. X. à son cocher.

Celui-ci obéit, descend, prend la bête par la bride, et cherche à avancer, mais voilà qu'il glisse des deux pieds sur le pavé humide et s'étend à plat ventre.

Deux fois il recommence, et deux fois il retombe.

Alors, tout contusionné, se retournant vers son maître: Si monsieur était assez bon pour me soutenir aussi!

L'ECHO SINGULIER.

Ces jours passés, chez madame Arabelle,
Damis vantait un écho merveilleux :
"Bah ! lui répond certain marquis joyeux,
Un tel écho n'est qu'une bagatelle.
—Mais savez-vous, marquis, pour en parler,
Qu'il redit tout, neuf ou dix fois ?—Tarare !
C'est dans mon parc, c'est là qu'il faut aller
Lorsque l'on veut entendre un écho rare...
—Plus rare ?—Oh ! oui.—Parbleu ! nous l'entendrons,
Car dès demain sans faute nous irons.
—A demain, soit ! j'y compte ; point d'excuse."
—Le marquis sort méditant quelque ruse,
Rentre à l'hôtel, et demande Sancho,
Son vieux laquais.—Tu passes pour habile :
S'il le fallait, ferais-tu bien l'écho ?
—Oui-dà, monsieur, car rien n'est plus facile,
Dites-moi *ho !* je vais répéter *ho !*
—Ecoute donc l'ordre que je te donne :
Demain matin nous irons au château ;
Dans un bosquet, près de la pièce d'eau,
Va te cacher sans rien dire à personne ;
Là, par degrés, affaiblissant ta voix,
Comme un écho répète au moins vingt fois
Ce que viendra te crier l'un ou l'autre.
—Suffit, monsieur, vous serez satisfait :
J'entends cela mieux que ma *patenôtre*."
—Le lendemain, placé dans un bosquet,
L'oreille en l'air, Sancho faisait le guet ;
Voici venir toute la coterie.
Chacun disait : C'est une raillerie
Qu'un tel écho.—Vous l'entendrez.—Chansons !
—Quand nous serons près de cette clairière,
J'aurai bientôt dissipé vos soupçons ;

Nous y voici, madame, commençons ;
Interrogez mon écho la première,
Mais songez bien qu'il faut enfler vos sons,
Et les enfler d'une bonne manière.
—A vous, marquis : pour cette épreuve-là
Les grosses voix sont toujours les meilleures."
Lors le marquis de crier : *Es-tu là?*
L'écho répond : *J'y suis depuis deux heures.*

PONS (DE VERDUN).

COMMENT ON ARROSE LE VEAU.

Une bonne ménagère de Sainte-Rose, qui avait à faire honneur à une bienvenue, était allée chercher le classique rôti de veau, et bientot cette pièce, largement cuirassée de beurre, était placée dans le four de la cuisine chauffé à point.

— Marguerite, dit la ménagère à sa domestique, je vais sortir un quart-d'heure, vous aurez soin d'arroser le veau assez souvent.

— Oui, madame.

Quelques minutes plus tard, Marguerite prend un seau, le remplit d'eau au ruisseau voisin, se dirige vers l'étable dans laquelle se prélassait un magnifique veau en litière, et lui distribue de la tête à la queue une douche complète.

Pareil manège se répéta cinq ou six fois.

Le jeune quadrupède, qui ne connaissait pas les bienfaits de l'*hydrothérapie* ou qui avait conscience de n'avoir pas besoin de ce traitement, s'en plaignit en cris plaintifs comme la dame du logis rentrait.

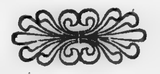
Mais, ô douloureuse perplexité ! si son tympan est tristement affecté du côté de la *vacherie*, son nerf *olfactif* ne l'est pas moins du côté de la cuisine, d'où s'exhale une forte odeur de roussi.

Enfin, le plus gros morceau l'emporte ; elle court à l'étable, et voyant tout trempé, son pauvre veau, elle le détache péniblement et l'amène sur une litière sèche, au soleil ; puis se dirige à la hâte vers le four.

O désolation ! le jus de bouillon a beau couler à flots sur le rôti, il glisse dessus comme la pluie sur la carapace d'une tortue : le rôti était biscuit....

— Mais Marguerite, qu'avez-vous donc fait? imbécile !....

— Mais, madame, ne m'aviez-vous pas dit *d'arroser le veau ?*



ENFANTS.

L'avenir d'un enfant est toujours l'onvrage de la mère.
Napoléon 1er.

L'enfant, comme une branche flexible, devient pour ses parents, suivant l'éducation qu'il en reçoit, une couronne ou une verge.

"— Allons, mon garçon, puisque vous avez eu le premier prix en arithmétique, dites-moi combien y a-t-il de haricots blancs dans dix noirs?"

" Dix, monsieur, si vous les dépouillez de leur peau."

M. Burke, un des membres les plus distingués de la chambre des communes d'Angleterre, avait comme on le sait fondé à Londres, une école pour les petits Français expatriés, et il passait là des journées entières, à admirer l'esprit et la vivacité de ces enfants.

Un jour, ayant mené le fils d'un lord à cette école, les pauvres orphelins proposèrent à ce jeune homme de jouer avec eux. Le lord ne le voulut pas: "*Je n'aime pas les Français, moi,*" répondit-il avec humeur. Un petit garçon, n'en pouvant tirer que cette réponse, lui dit: "Cela n'est pas possible; vous avez un trop bon cœur pour nous haïr: Votre Seigneurie ne prendrait-elle point sa crainte pour sa haine?"

CHATEAUBRIAND (*De l'Angleterre et des Anglais*).

Une petite fille parcourait un jour avec sa mère les allées d'un cimetière et lisait, l'une après l'autre, les inscriptions, toutes plus ou moins louangeuses, pour les trépassés—" Maman," dit-elle, " où donc enterre-t-on les gens qui ne sont pas parfaits ?"

— Bébé a disparu : on le cherche, on le trouve enfin au fond du jardin : il a couvert de sable ses pieds et le bas de ses petites jambes, et il reste là debout, serieux, et immobile.

— Que fais-tu donc, Bébé?

— Je me plante pour grandir. F.

— *Dodo* sort de l'église avec sa mère, et lui montrant le *Suisse :*

— Maman, pourquoi donc que le bon Dieu n'a qu'un soldat ?

Un petit garçon caressait un perroquet ; un monsieur dit à l'enfant :

— Prends garde qu'il ne te morde !

— Mais il ne vous mord pas, vous.

— C'est qu'il me connait.

— Eh bien ! dites-lui que je m'appelle Paul.

A. Murcier.

Avant de se mettre au lit, Bébé—une petite insurgée de quatre ans—fait fidèlement sa petite prière. Un jour :

— Va, dit-elle, à sa mère, en pleurant, je suis bien malheureuse : tous les soirs, je prie le bon Dieu de me rendre sage ; mais le bon Dieu ne veut pas... ce n'est pas ma faute.

—On ne s'arrête pas en disant sa prière ;
Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière ;
Recommence avec moi ce *Pater* et dis bien :
Donnez-nous...
Donnez-nous...
—Le pain quotidien.
Le pain...
— Eh bien ! encor ! pourquoi donc cette pause ?
Et pourquoi marmotter tout bas
De ces mots que je n'entends pas ?
— Chère maman, voici la chose :
Je priais le bon Dieu, car le pain c'est bien sec,
De nous donner toujours un peu de beurre avec.

L. Ratisbonne. (*La Comédie enfantine.*)

Papa, disait un enfant, qu'est-ce que c'est que ça, des blagues ?

— Des blagues ? fit le père.... eh bien, c'est quand ta mère me dit qu'elle m'aime, et qu'elle laisse mes chemises sans boutons.

Toto fréquente un externat. Chaque samedi il en rapporte un bulletin. Toujours ce bulletin est le même et consiste en un mot :—*Bien.*

Samedi dernier pourtant, *Toto* n'a rapporté qu'un *assez-bien.*

Sa mère le gronde doucement.

—Qu'est-ce que ça veut dire *Toto* ?

— Vois-tu maman, ça se comprend ; ils m'ont mis *assez*, pour changer.

Mademoiselle Lili, âgée de cinq ans, aime beaucoup se mettre à la fenêtre, pour regarder ce qui se passe dans la rue Notre-Dame : les militaires, musique en tête, et les beaux enterrements, ont surtout le don de lui plaire :

— Maman, dit-elle un jour à sa mère, je voudrais bien être morte.

— Quelle idée! pourquoi donc, ma fille?

— Pour voir par la fenêtre, passer mon enterrement...

Un jour, au sortir d'une école,
J'aperçois un enfant qui crie et se désole,
Je m'approche de lui :—Mon ami, qu'avez-vous?
—Oh! j'ai l'âme bien chagrinée
Me dit-il,—j'ai perdu la pièce de dix sous
Que ma mère m'avait donnée.
—Cessez,—mon bon ami,—de vous désespérer,
C'est un petit malheur facile à réparer :
Tenez, voici pour vous une semblable pièce.—
L'enfant sourit d'abord, puis reprend sa tristesse.
—Eh bien! qu'avez-vous donc? Encore du chagrin
—Eh mais, Monsieur, dit-il, voici pourquoi je pleure :
Si je n'avais pas tout à l'heure
Perdu dix sous, j'en aurais vingt.

ARNAL.

Un petit garçon de cinq ans, entre dans une église avec sa mère.

L'un et l'autre se mettent en prière.

— Maman, dit le petit garçon, j'ai fini ma prière.

— Eh bien! mon fils, recommence-la.

L'enfant obéit.

Même question après la prière redite, et même réponse.

Le petit bonhomme redit une troisième fois sa prière. Puis:

— Maman, j'ai encore fini.

— Recommence encore.

— C'est que cela va bien l'ennuyer, le bon Dieu, que je lui dise toujours la même chose. Si je lui récitais ma fable?

Un enfant mangeait du poulet, et posait les os sur la nappe.

— Petit malpropre, lui dit son père, veux-tu ne pas mettre les os sur la table.

— Où veux-tu que je les mette ?

— Quand on est bien élevé, on les pose au coin de son assiette.

— Comment, au coin de son assiette ? Elle n'a pas de coin, mon assiette, puisqu'elle est ronde.

Un mot de Bébé—qui, pour la première fois, met le nez dans un verre de champagne, pétillant :

— Oh ! comme il pleut là-dedans !

— Entre deux petites filles, l'une âgée de trois ans, et l'autre de cinq :

LA CADETTE.—Comme c'est beau, le ciel !

L'AINÉE.—Oui, très-beau ! et encore nous n'en voyons que l'envers !

Entre un père et sa fillette :

— Qu'as-tu donc fait de ta poupée ?

— Je l'ai serrée, je la garde pour mes enfants, quand je serai grande.

— Et si tu n'en as pas ?

— Ah ! bien, alors, elle sera pour mes petits enfants.

Quelques amis causaient de la guerre, et, à ce propos, ils énuméraient les moyens de destruction récemment inventés ou perfectionnés. Les termes techniques, balles côniques, vaisseaux blindés, canons rayés, bombes Paixhans, etc., revenaient à chaque instant dans leur conversation.

Tout près d'eux jouaient, ou plutôt écoutaient,—même en jouant, les enfants écoutent,—deux petits garçons de sept ou huit ans.

—Qu'est-ce que c'est que les vaisseaux cuirassés et à éperons? demanda le plus jeune à son frère.

— Tiens! répondit l'aîné d'un air capable, c'est ceux qui vont à cheval, donc!

— Ah! et qu'est-ce que c'est que les canons rayés?

— T'es bête: c'est ceux qui n'y sont plus!

Un Lectureur racontait dernièrement, dans une conférence, un trait d'esprit de Daniel Webster, alors qu'il n'avait encore que sept ans. L'illustre auteur du Dictionnaire était à l'école, et venait de renverser son oncrier. Pour ce fait, son maître condamna le maladroit à recevoir six coups de règle sur la main.

L'enfant résigné essuya de son mieux la main remplie d'encre, et la tendant, en pleurant, à son bourreau...

— Quelle vilaine patte malpropre, dit ce dernier. Si vous me montrez, monsieur Daniel, une main aussi sale que celle-ci, dans toute la classe, je vous fais grâce.

— La voici, dit aussitôt Webster, en présentant son autre main, laquelle était encore plus noire que la première.

— Une petite fille de six ans était sur les genoux de son père, qui l'embrassait. Tout-à-coup le bébé devient rêveur, et dit avec une moue charmante :

" Tu m'aimes bien papa?

— Mais oui, cher ange!

— Pas tant que je t'aime.

— Et pourquoi cela, fillette?

— Dame! toi tu as–comptant sur ses petits doigts roses–tu as un, deux, trois enfants, et moi je n'ai qu'un seul papa!

Union Nationale (1er Octobre 1867.)

Charley a fait ses dents, et va à l'école depuis le mois de janvier. Un ami de la maison lui demande s'il sait déjà lire.

— Mais oui, Bébé sait lire.

— Eh ! bien, voyons, lis-moi le journal.

Bébé essaye ; efforts infructueux, il s'embrouille.

— Tu vois bien que tu ne sais pas lire ?

— Oh ! si ! mais ce n'est pas le journal d'aujourd'hui !

Bébé est bien joli, bien intelligent, bien spirituel, bien aimable,–mais il est aussi bien insupportable, par moments.

C'est dans un de ces moments que sa mère exaspérée, jeta au ciel cette plainte de toutes les mères :

— Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous donné un enfant pareil ?...

— Ah ! ben, répondit Bébé, si tu voyais Robert, il est encore bien plus *pareil* que moi.

— C'est au *Sunday-school.* La maîtresse s'adressant à un petit ange blond, de quatre à cinq ans, aux yeux bleus et aux cheveux frisés :

— Savez-vous, Ellen, ce que firent les Israélites lorsqu'ils sortirent de la mer Rouge ?

La fillette reste un instant ensevelie dans ses pensées, puis un éclair de satisfaction illumine son visage, et elle s'écrie d'un air de triomphe :

— Ils mirent sécher leurs vêtements, Madame.

La mère à son petit garçon :

— Tiens, Charles, voici une pomme, partage-la chrétiennement ?

Comment partage-t-on chrétiennement ?

— On donne la plus grande part à l'autre personne, mon enfant.

Charles, tendant la pomme à sa petite sœur :

— Tiens, partage-toi !

AU MARCHÉ BONSECOURS.

— Bébé a économisé deux sous. Bébé a une idée fixe, une envie, presqu'une passion, de se faire peser.

Hier il se présente. Hélas! le coût du pesage est de quatre sous. Bébé reste un moment consterné; puis, revenant au peseur :

— Monsieur, dit-il, prenez toujours mes deux sous... Vous ne me direz que la moitié de mon poids.

A L'ÉCOLE.

Le précepteur de français interpelle un élève qui, dans un moment de colère, a renversé tout le contenu d'un encrier sur la table.

— Pourquoi, monsieur, avez-vous jeté l'encre?

Silence de l'élève.

— Encore une fois, pourquoi avez-vous jeté l'*encre*?

— Monsieur, interrompt un autre élève, il rêvait peut-être qu'il était près des côtes.

Passons aux

ENFANTS TERRIBLES.

— Vous avez donc une musique dans le ventre? demandait hier à son précepteur, un gamin qui n'est pas si naïf qu'il affecte de l'être.

— Non, mon ami, répondit le précepteur. Pourquoi cette question?

— C'est qu'maman disait l'autre jour com'ça que vous aviez les dents comme des touches de piano!

Madame B... se préparait à noyer six petits chats qui venaient de voir le jour. Mademoiselle Berthe, âgée de neuf ans; pleurait à chaudes larmes.

— O les pauvres petits ! Maman, je t'en supplie, ne les fais pas noyer !

La mère expliqua qu'il fallait être raisonnable, que la pauvre chatte ne pouvait nourrir six ou sept petits affamés.

— Il fait si froid ! reprit Berthe, en sanglottant.

— C'est l'affaire d'une minute....

— Eh bien, mère, s'il faut absolument les noyer, au moins accorde-moi une chose ?...

— La quelle ?

— Faisons chauffer l'eau !

On dit à Mlle Lili que son papa vient d'être nommé *Maire*... (d'une ville.)

— Maire ! répète l'enfant avec des larmes dans la voix. Eh bien ! et maman ?

— Un mot de Bébé Américain.

— Que fais-tu là Jane ?

— Je peins en rouge ma poupée, papa.

— Et avec quoi la peins-tu en rouge ?

— Avec du whiskey, papa,

— Du whiskey ! Quelle idée ! comment veux-tu que du whiskey puisse colorier ta poupée ?

— Certainement, papa. J'ai entendu dire à maman que c'est le whiskey qui a rendu ton nez si rouge......

Democrat. (*Louisville*, *Ky.*)

LA PETITE FILLE.—Maman, M. Jones est-il très-riche ?

LA MÈRE.—Je ne sais pas ce qu'il est, ma chère, pourquoi cette question ?

LA PETITE FILLE.—Parce que je vois un morceau d'or, dans presque toutes ses dents.

— Un enfant prodigue incorrigible, après une nouvelle escapade, rentre au foyer paternel, sans bagage, et les habits en lambeaux.

— Tu ne changeras donc jamais, lui dit son père en fureur.

Et son fils jetant sur sa toilette un regard piteux :

— *Changer?*—Je n'ai plus de quoi!

Un petit garçon est surpris par sa mère, dans une armoire garnie de pots de confiture ; pris sur le fait, il répond :

— J'ai si mal aux dents que je ne sais plus où me fourrer, pour engourdir ma douleur.

Une maman grondait un petit garçon de trois ans, parcequ'il mangeait des morceaux de glace.

“ Non, m'man, répliqua le fin merle, je ne les mange pas, j'en suce seulement le jus.”

Un petit garçon, de Portland, (Maine,) s'était oublié au point de dire à son père : tu es fou!... Comme sa mère le grondait de cette coupable impertinence, et lui commandait de s'en excuser en disant qu'il était bien fâché, le petit sot courût à son père et s'écria : “ Papa je suis bien fâché que tu sois fou!

Un répétiteur prépare la leçon de mathématiques d'un tout jeune élève.

— Un exemple d'addition. Votre papa est parti pour la chasse; dans une première expédition il a couru deux lièvres ; dans une deuxième, trois ; dans une troisième, cinq ; combien a-t-il tué de lièvres ?

— Zéro lièvres répondit l'enfant sans broncher, car un proverbe dit, on ne court pas deux lièvres à la fois, encore bien moins trois et cinq.

Madame X... annonçait devant sa petite fille qu'elle allait prendre le demi-deuil, pour la mort de sa belle-sœur.

— Maman, fait le Bébé, pourquoi seulement le demi-deuil ? Ma tante n'est donc qu'à demi-morte ?

— C'était au jour de l'an.

On feuilletait, en famille, l'almanach de Gavarni.

Chacun riait des naïvetés des enfants terribles, quand une petite fille (l'enfant de la maison bien entendu), qui avait lu avec beaucoup d'attention les légendes, s'écrie tout-à-coup :

— Tu es bien heureuse, maman, que je ne sois pas une enfant terrible !

(*Mosaïque.*)

Cinq petites filles jouent à *la dame en visite*, dans un salon d'Ottawa; elles causent ménage, naturellement; la plus jeune dit :

— Moi, je voudrais être Princesse.

La petite Lili :

— Moi, Ambassadrice.

Mlle Emma :

— Je voudrais un mari blond : maman dit que le caractère est de la couleur des cheveux.

— Moi, dit Laura, je voudrais un mari Amiral :—c'est si joli l'uniforme de marin.

— Et toi ? demandèrent-elles à la petite Lucy.

Mlle Lucy, âgée de dix ans, répond froidement :

— Moi, je desire *être veuve.*

Une petite fille, qui criait en piétinant, est fouettée par sa mère. Sous cette main qui la corrige, l'enfant continue ses cris et la correction redouble. Pendant quelques secondes, les deux parties persistent dans cette opération ;

mais au moment où la mère va cesser par lassitude, sa fille s'arrête tout-à-coup :

— Ah ! je savais bien que je te ferais taire !

— Je ne me tais pas, dit la bambine sans larmes, *je me repose.*

(*Mosaïque.*)

Le *premier mensonge* est ordinairement timide chez le garçon, audacieux chez la petite fille.

— Paul, savais-tu ta leçon ?

Paul qui n'avait rien étudié, répond :

— J'en savais la moitié, papa !

Marie a encore la bouche barbouillée, quand sa mère dit :

— C'est toi qui as mangé les confitures ?

Mais la petite fille répond impudemment :

— Non, maman : c'est Paul !

MERE ET FILLE.

— Maman, quand papa sera mort...

— Veux-tu te taire, dit la mère ; est-ce qu'on dit de ces choses-là ?

— Ah ! pardon. Eh bien !... quand tu seras veuve...

Un fat demandait à un jeune enfant : " Combien faut-il de dindons pour remplir ce poulailler ?

L'enfant le regardant avec intention dit : Monsieur, il n'en faudrait que deux s'ils étaient tous aussi gros que vous !

A TABLE.

Au milieu d'un dîner d'apparat, la maîtresse de la maison laisse échapper un cri de douleur, et porte rapidement la main à sa joue.

— Qu'avez-vous lui demande-t-on de toutes parts.

— J'ai mordu un petit os.... précisément sur une dent malade.

Titi se lève, et s'approchant de sa mère :

— Pauvre maman chérie, dit-il, pourquoi ne pas manger avec tes dents toutes neuves, dis ? Veux-tu que j'aille te les chercher ?

Bébé apprend la géographie avec sa grande sœur, qui lui fait réciter les capitales des Etats de l'Amérique. Bébé a répondu sans se tromper une seul fois.

— Et *papa...* capitale ? demande en riant le père qui assiste à la leçon.

— *Papa* ? Capitale : *Maman.*

Le petit Jones rentre un soir sous le toît paternel, couvert de boue, mais des pieds à la tête. Il s'est amusé dans le ruisseau avec d'autres gamins de son âge.

— Drôle ! s'écrie Mrs. Jones, avant de lui administrer une correction méritée, comment avez-vous pu vous mettre dans un pareil état ?

Mais, maman, répond l'enfant, tu m'as dit que nous avions été fait avec la poussière de la terre : j'ai tellement couru que la poussière est sortie.

Les enfants ont parfois des réflexions d'une naïveté cruelles. Surpris par une indisposition subite, un vieillard se met au lit, en disant aux membres de sa famille rassemblés à la hâte autour de lui :

— Je meurs, agenouillez-vous et priez !

Par un mouvement spontané, tout le monde se met à genoux.

Quelques minutes s'écoulent.

Tout-à-coup la petite fille du moribond, une enfant de trois ans :

— Bon papa, tu ne meurs donc pas ? Je me lève alors, je suis fatiguée.

Madame C... mena hier sa petite fille, faire une visite dans le faubourg Saint-Germain. L'enfant (elle a quatre ans), en fait de promenade, ne connait encore que le Jardin des Plantes, et, chaque fois qu'elle passe la Seine, se figure qu'on la mène voir la ménagerie.

En traversant le pont des Arts, l'enfant était tout-heureuse ; devant l'*Institut*, elle s'arrêta, et tendant son petit doigt :

— Maman, est-ce qu'il y a des bêtes là-dedans ?

(*Alm. du Figaro.*)

"Maman ! envoie chercher un médecin," disait un petit garçon de trois ans.

"Pourquoi, mon chéri ?—C'est qu'il y a au salon un Monsieur qui dit à Mlle. Jane qu'il veut, qu'il veut... qu'il veut.... mourir !

La mère :—Sois tranquille va, mon enfant, il ne mourra pas.

M. Brown vient de voir ces jours-ci sa petite famille s'augmenter d'un nouveau membre.

Cet heureux père amène son fils aîné, master Joe, âgé de cinq ans, un petit diable à quatre, pour lui faire contempler le nouveau-né, qui dort son premier sommeil du matin, sa petite bouche entr'ouverte.

Toute la famille regardait le fils aîné afin de savoir quelle serait sa première impression. Master Joe contemple un instant le nourrisson ; puis ses yeux s'allument, et il s'écrie avec colère, en montrant ses deux poings, comme quelqu'un qui se prépare au combat :

— Je voudrais bien savoir qui a cassé les dents au bébé !

— Petit chérubin, dit un vieux monsieur en visite, j'ai apporté du bonbon pour vous, je vous le donnerai quand je m'en irai.

— Eh bien ! monsieur, donne-le-moi puis va-t'en.

A. Murcier.

— Qui est-ce donc qui l'a inventé la poudre, m'sieu ?... que papa dit toujours que ce n'est pas vous ?

(*Mosaïque.*)

A TABLE.

(*On apporte un poulet.*)

— Mère, est-ce que c'est le *crevé* de ce matin, que t'as dit que ça serait toujours assez bon pour lui ?

Id.

— LE MAITRE :—Quel mot forment les lettres c-h-e-v-e-u ?

L'ENFANT niais :—j'sais pas.

LE MAITRE :—Qu'est-ce que vous avez sur la tête ?

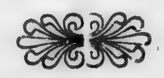
L'ENFANT. J'sais pas. Queuqu'chose qui mord.

— Ah çà, monsieur, dèpuis si longtemps que vous dites que vous allez vous en aller, pourquoi donc que vous ne vous en àllez pas ?

Un bambin de quatre ans joue avec sa grand'mère au jeu de patience.

— Je ne vois plus clair,—dit la grand'mère, n'arrivant point à placer les cartons découpés, —je suis vieille et j'irai bientôt au cimetière.

— Oh ! ne t'inquiète pas, bonne maman, répond le gamin, je te porterai de belles couronnes dorées.



FEMMES.

Si je dis du mal des femmes en général, elles se révolteront : si je fais une application, toutes applaudiront.

BOUGEART.

Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres.

GOETHE.

DANS UN SALON.

Vous savez, chère, la nouvelle ? Clara se marie avec A... !

— Elle ? Pas possible...

— Mais si, je vous assure.

— Allons donc ! elle a trop d'esprit pour se marier avec un homme assez sot pour l'épouser !

Une bourgeoise de Bâle, Dorothée Werker, fut mariée onze fois, et allait tenter la douzième, lorsqu'elle mourut de la peste en 1564.

Un ecclésiastique, nommé Paul Cherler, lui fit une épitaphe latine de onze vers, en la mémoire de ses onze maris ; elle fut traduite ainsi :

Sous ce marbre encor brut, la matrone qui dort,
Vit un astre fatal présider à son sort ;
Au veuvage sans doute, en naissant condamnée,
Elle allume onze fois le flambeau d'hyménée ;
Flambeau que chaque fois vient éteindre la mort.
Quand pour moi le moment viendra de prendre femme
Dieu puissant gardez-moi d'une semblable dame,

Capable de détruire un régiment entier.
Pour chacun des maris qu'à la fosse elle livre,
Je lui devais un vers, et voici le dernier:
Femme si souvent veuve est indigne de vivre.

(*Anecd. Suisses.*)

MOT DE BELLE-MÈRE.

— Ce qui me console de la mort de mon petit-fils, c'est le chagrin que cela va faire à monsieur mon gendre.

X... est marié et père de famille. Par malheur, sa femme vit en très-mauvaise intelligence avec sa belle-mère

— Cette inimitié me contrarie bien, disait-il à un ami. Je n'ai plus qu'un espoir, c'est l'inauguration du canal de Suez.

— Comment cela ?

— Je me suis laissé dire qu'il devait réunir deux *mers.* (*mères.*)

On prétend que dans le commencement de son mariage, Murat battait sa femme assez souvent. Celle-ci, peu accoutumée à cet *aimable traitement* en parla à Napoléon, qui en fit de vifs reproches à son beau-frère.

Celui-ci, lui demanda de quoi il se mêlait ; que cela était son affaire, et il termina en lui disant : " Au surplus, ne sais-tu pas que les femmes sont comme les côtelettes ! Plus on les bat et plus elles sont tendres."

GÉNÉRAL COMTE BERTRAND (*Anecd. Impériales.*)

Petit dialogue, saisi au vol dans un faubourg de Québec —un faubourg où l'on s'ennuie :

LA MÈRE, *lisant* :—Le terrible incendie d'hier a dévoré toute la partie Ouest du faubourg St. Roch et......

LA JEUNE FILLE, *vivement.*—Mère est-ce qu'on ne donnera pas un bal au profit des victimes ?

LA MÈRE.—Probablement.

LA JEUNE FILLE.—Ah ! quel bonheur, alors !

— N'est-ce pas votre amie madame D*** qui danse là-bas ? demandait-on à madame M***.

— Oui, c'est elle.

— Sa robe est bien mal faite !

— Horriblement !... mais, si elle était bien faite, elle ne lui irait pas.

A. MURCIER (*Mosaïque.*)

PROVERBE GALLOIS.

Si une femme était aussi agile des pieds que de la langue, elle attraperait assez d'éclairs pour allumer son feu le matin !

" Il y a, dit un écrivain anglais, trois choses auxquelles une bonne femme doit ressembler, et auxquelles elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler au *limaçon* qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme cet animal, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu, elle doit ressembler à un *écho*, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'*écho* chercher à avoir toujours le dernier.

Troisièmement, enfin, elle doit être, comme l'*horloge de la ville*, d'une exactitude et d'une régularité parfaites ; mais elle ne doit pas, comme l'*horloge*, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville."

— A Rouen, un petit garçon était conduit, sous la prévention de vagabondage, devant le Juge de la Cour de Police.

Une femme du peuple se présente. C'est la mère, elle réclame l'enfant.

M. le juge, qui a surpris le jeune inculpé en flagrant délit de mensonge, en fait l'observation à sa mère.

— Votre fils ne dit jamais la vérité.

— Hélas! monsieur le juge, que voulez-vous que j'y fasse! Je l'ai rossé cent fois, mais ça ne le corrige en rien. Il passe sa vie à mentir; c'est son état *Normand*.

La jeune Comtesse de... entre un jour dans un appartement, parée avec toute la coquetterie dont elle est capable. Madame de..., parce qu'elle est laide et sage, croit pouvoir lui donner une leçon et lui dit:

"Comme vous voilà mise, Comtesse! vous avez l'air d'une fille!—Madame, lui répond la Comtesse, ne l'a pas l'air qui veut."

H. Le Gai (*P*).

Il existe un lieu secret entre toutes les femmes. Elles se haïssent, mais elles se protègent.

Diderot.

De tous les êtres vivants, les chats, les femmes et les mouches, sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette.

Charles Nodier.

L'autre jour, à la police correctionnelle, de Toronto, le juge demande à une femme coiffée d'un mouchoir, la profession qu'elle exerce.

— Je fais des travaux au crochet, dit-elle.

C'était une chiffonnière!

"Tu considères mon portrait,"
Disait à son *époux une certaine folle*
De qui le sot caquet sans cesse le désole;
"Eh bien! n'as-tu pas lieu d'en être satisfait?
"Qu'y manque-t-il que la parole?"
—"Ah! lui répondit-il, tu n'en juges bien mal;
Car pour le repos de ma vie
"Je voudrais que *l'original*
"Put ressembler à la *copie*!"

Madame est souffrante, un docteur est appelé, et après quelques phrases échangées:

— Je n'ai pas encore vu votre langue, madame, dit le médecin.

La malade montra sa langue, tandis que le mari s'écrie:

— Ah! docteur, c'est-là l'essentiel, la partie dominante chez la femme.

UNE VIEILLE FEMME.—Il paraît qu'on va ouvrir de nouveaux cimetières dans la banlieue.

UN AIMABLE FARCEUR.—Et même on fera 600 francs de rente viagère au premier qui les étrennera.

LA VIEILLE FEMME.—Vous verrez que ça tombera encore à quelqu'un qui n'en aura pas besoin!

Moniteur.

— Une femme dont le mari venait de tomber d'apoplexie, courut vite chercher un médecin et lui dit que son mari était en *sicope*?—"Comment, *dit le médecin*, en "sicope? C'est en syncope apparemment que vous "voulez dire?"

— "Ah! Monsieur, répondit-elle, une *cope* de plus ou "de moins, qu'est-ce que cela fait dans l'état où est mon "pauvre mari?"

Une dame, sourde comme une enclûme, entre dans un magasin de nouveautés, et marchande du drap.

— Combien ce drap ?

— Sept francs, madame, répond le commis.

— Seize francs, répond la dame, vous n'y pensez pas ; je vous en donne huit francs.

— Sept francs, madame, crie l'honnête commis.

— Ah ! sept francs ; eh bien, je vous en offre quatre...

Dans une pantomime à la scène première,
Seule, une femme paraissait ;
Et comme sans parler elle allait, agissait,
Blaise, qui la voyait du milieu du parterre,
En fut troublé. "Jarni ! dit-il à son voisin,

Ce grand fantôme blanc, n'est-ce pas un lutin ?
—Un lutin ! mon ami, reviens de ta méprise,
C'est une femme ; examine-là bien ;
Considère son air, sa mise, son maintien,
Et parle bas ; de ta sottise,
Si l'on t'entendait, on rirait.

—Tant pis pour les rieurs, dit Blaise, sur mon âme,
Tenez, mon bon monsieur, si c'était une femme,
Je suis sûr qu'elle parlerait.

H. Le Gai.

Mme. R. L... est une femme dont la méchanceté transforme la vie de son mari en un long martyre. Comme toutes ses pareilles, elle se pose en victime et formule contre le malheureux les accusations les plus mensongères.

L'autre jour, elle le fait appeler devant le commissaire de police, et s'adressant à ce fonctionnaire :

— Monsieur, il y a deux jours, mon mari a tenté de m'empoisonner !

— Monsieur le commissaire, s'écrie le pauvre homme : je demande l'autopsie immédiate.

ECHO DU CABINET (*Tome IV*).

M. LE JUGE (à une vieille femme) :—Votre profession ?

LE TÉMOIN :—Garde du corps. (Mouvement de surprise dans l'auditoire.)

M. LE JUGE :—Qu'est-ce que vous dites ?

LE TÉMOIN.—Garde du corps.... Je veille les personnes décédées.

Des femmes qui, par leur toilette,
Epuiseront votre cassette,
On en trouvera
Tant qu'il vous plaira ;
Mais femme sans humeur coquette,
A qui son ménage plaira,
On vous en souhaite.

BLONDEAU.

Une jeune Anglaise affligée d'un nez purpurin sur un visage pâle, s'asseyait l'autre soir, dans le salon de madame F... On la disait mal mariée à un descendant de Silène ou de Falstaff.

— Pauvre femme ! se mit à dire sa meilleure amie, en faisant remarquer charitablement son air triste ; est elle assez malheureuse ? C'est son mari qui boit, et c'est elle qui a le nez rouge !

J. H. DE VILLEMESSANT (*La Presse*).

Une dame un peu bavarde—une rare exception, croyez-nous—offrit à son mari de parier $20 qu'elle ne dirait pas un mot pendant une semaine.

— C'est fait, dit le mari, qui dépose de suite l'argent dont la femme s'empare.

— Je vais le mettre en sureté, dit-elle, jusqu'à la décision de la gageure.

— J'ai déjà gagné, s'écrie le mari. Rendez-moi mon argent. Vous venez de parler.

— Pas du tout, reprend sa rusée moitié, vous vous êtes trompé sur l'époque du pari. Je l'entends de la semaine qui devra suivre mon enterrement.

MÈRE ET FILS.

— Joli cas d'aveuglement maternel:

Un ouvrier maçon, homme de mauvaises mœurs, à une mère qui l'adore.

— Ce cher enfant, disait-elle avec orgueil à une voisine, vous n'avez pas idée de la distinction de sa clientèle. Il travaille surtout pour les magistrats... Je viens encore de lire dans les journaux que le président des assises lui a donné cinq ans de travaux forcés.

— Une jeune femme, récemment mariée à un homme qui n'a pas inventé la poudre, criait assez haut, il n'y a pas longtemps, à la fin d'une soirée: "Mais où donc est ma bête? Avez-vous vu ma bête?"

Elle voulait parler de son boa.

"— Alfred, ta femme te demande!" eut le courage d'aller dire au mari, un ami par trop mauvais plaisant.

Une honnête bouchère, qui avait donné le jour à *onze* garçons, eut le malheur d'en perdre un. Elle se rend à la mairie pour déclarer le décès et savoir ce que lui coûtera l'enterrement. L'employé lui montre le tarif; elle se récrie, oublie son chagrin, marchande, met tout en œuvre pour obtenir un rabais; l'employé restait inflexible.

Tout-à-coup une idée lumineuse traverse l'esprit de la bonne femme.

Voyons, monsieur, dit-elle à son interlocuteur, il ne faut pas être trop dur avec moi, je suis une *bonne pratique*, moi, vous savez, *j'en ai encore dix, des enfants !*

—Question posée par *Paris caprice :*
Une femme doit-elle être battue ?
Réponse d'un abonné alsacien :
" Tous les *coups* sont dans la nature "

Un joli jeune homme, qui se mariera la semaine prochaine, disait l'autre soir, dans le salon de son futur beau-père, et en présence de sa fiancée :

— Je veux que notre union soit célébrée à onze heures précises.

— Je veux qu'on nous fasse de la bonne musique.

— Je veux que le repas de noces ait lieu dans le salon des Frères-Provençaux.

— Je veux partir le lendemain pour Fontainebleau.

— Ton futur veut bien des choses, dit la mère, lorsque le joli jeune homme eut levé la séance.

— Laissez-le dire, répondit la jeune fille avec un fin sourire ; il déclare ses dernières volontés.

L'Ouvrier.

TRISTE CHANGEMENT.

— O médaille ! ô revers ! Cela avait commencé par un mariage d'amour, et cela finissait par une demande en séparation, introduite devant le tribunal par l'épouse désabusée.

La plaignante exposait ses griefs.

— Pourtant, objectait le juge, votre mari vous a aimée.

— Pour ça oui, monsieur le juge: Mais, les temps sont changés: Autrefois, quand il me voyait, c'était son cœur qui battait.... maintenant c'est sa canne.

Madame de Staël était à Londres, où le soleil se montre rarement, un de ses amis vient prendre congé d'elle, et lui demander si elle avait quelque commission à lui donner. "Aucune autre, reprit-elle, que de faire mes compliments au soleil quand vous le reverrez."

— Madame D...., qui habite une ville de la province, a une petite fille de six ans, énorme, difforme, monstrueuse de grosseur; une boule de chair, un bloc de graisse, un véritable phénomène—50 kilogrammes.

Dernièrement, c'était la fête du pays.

Madame D.... alla avec sa fille, visiter une barraque où une femme montrait un phoque savant:

— Gagnez-vous beaucoup d'argent? demanda *l'heureuse* mère à la montreuse de phénomène.

— Ah! madame, répondit celle-ci, en regardant l'enfant avec admiration. Si j'avais votre fille....!

TOUT EST CHER.

— Une jeune dame, mariée depuis quelques jours a peine, était allée voir une de ses amies et lui faisait le plus pompeux éloge des qualités de son mari, éloge qu'elle résuma par ces mots:

— C'est la perle des maris; il vaut sont pesant d'or.

— Son pesant d'or, observa son amie, c'est beaucoup dire: il ne faut rien exagérer. Jésus valait bien autant que ton mari, je pense; cependant Judas ne put le vendre que trente deniers d'argent.

— C'est vrai, ma chère; mais tu n'ignores pas combien tout a augmenté de prix depuis le temps dont tu parles.

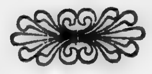
EPITAPHES.

ÉPOUSE CHÉRIE.
ATTENDS-MOI... LONGTEMPS.

Id.

Ci-gît, le corps d'une belle,
Que la mort d'un mari réduisit au trépas ;
C'est la seule mode nouvelle.
Que les femmes ne suivront pas.

A quoi s'occupait Isabeau
Avant d'habiter ce tombeau ?
En trois mots, en voici l'histoire :
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger et boire,
Et le troisième à babiller.



FINANCIERS.

Epitaphe d'un rentier et d'un intendant.

Ci-gît, qui vivait de ses rentes :
Et, comme il est pour tous des places différentes,
Ci-gît, un peu plus bas que lui.
Qui vivait des rentes d'autrui.

BENSERADE.

Ci-gît un financier de science profonde,
Qui pendant soixante ans pilla le bien d'autrui.
Il pleure maintenant, s'il voit, de l'autre monde,
Que tu lis sans payer ces vers qu'on fit pour lui.

H. LEGAI (P).

DANS UN MAGASIN.

L'EMPLOYÉ.—Monsieur, je viens d'avoir la douleur de perdre mon... J'ai un triste devoir à remplir demain, et il ne me sera pas possible de venir au magasin.

LE PATRON, (*distrait*).—Diantre ! diantre ! Nous avons beaucoup de besogne en ce moment, ne pourriez-vous pas remettre cela à un autre jour ?

C'était à la suite d'un dîner où près de vingt financiers Américains se trouvaient réunis.

Le maître de la maison, un financier de trente-cinq ans, allume un cigare et présente la boîte à ses invités :

— Mesdames, dit-il à la plus belle motié de ses convives, si la fumée de tabac vous incommode, vous pouvez sortir !

On parlait d'un directeur d'une maison commerciale dont l'économie est passée en proverbe.

— Je l'ai trouvé quelque fois fort *obligeant*, disait un des causeurs.

— Moi, reprit un autre, je lui avais emprunté un mouchoir, et il m'a réclamé une paire de draps.

Un prétendu amateur, qui avait commandé un *Saint Jérôme dans la grotte*, vient chez l'artiste examiner son tableau.

— Parfait ! s'écria-t-il ; seulement le Saint Jérôme n'est pas assez dans la grotte.

L'artiste promet d'avancer son rocher, et ce travail est déjà exécuté quand le client se représente le lendemain,

— C'est mieux ; mais il n'est pas encore assez dans la grotte. Tenez, je reviendrai demain avec un ami qui aime les arts.

Le lendemain, le financier arrive avec l'ami des arts ! mais pendant la nuit, l'artiste avait effacé le Saint Jérôme et la toile ne représente plus qu'un rocher avec l'entrée de la grotte.

Les deux visiteurs restent en contemplation sans souffler mot, puis ils s'en vont. Dans l'escalier, l'ami dit à l'amateur :

— Vous m'aviez parlé d'un Saint Jérôme, et je ne l'ai pas vu...

— Oh ! soyez tranquille, il est dans la grotte, je vous en réponds, je l'ai vu hier.

GAVARNI.

PETITE NÉMÉSIS.

Comment Panurge demande conseil à Pantagruel pour savoir s'il doit acheter à la Bourse ou point.

PANURGE.

Maître ! vous êtes ma ressource,
Un conseil desintéressé.
Vous n'ignorez pas que la Bourse
A, ces jours-ci, beaucoup baissé.
—Si j'achetais un peu de Rente ?....

PANTAGRUEL.

Achetez-donc, tel est mon vœu.

PANURGE.

Mais la Rente est bien chancelante !

PANTAGRUEL.

Point donc n'achetez, de par Dieu !

PANURGE.

Alors mon capital s'épuise.
Si je prenais quelque action
Dans quelque nouvelle entreprise......

PANTAGRUEL.

De par le ciel ! achetez donc !

PANURGE.

Vaut-il mieux garder au contraire
Mes *banknotes* sur papier bleu
Que les risquer dans quelque affaire ?....

PANTAGRUEL.

Point donc n'achetez, de par Dieu !

PANURGE.

D'autre part, mon journal affirme.
Que l'Empereur sort tout de bon.
Il va bien—il n'est point infirme.

PANTAGRUEL.

De par le diable ! achetez-donc !

PANURGE.

Mais il est constant que nous sommes
Tous mortels,—la vie est un jeu,
Et les rois n'en sont pas moins hommes

PANTAGRUEL.

Point donc n'achetez, de par Dieu !

PANURGE.

Les Autrichiens ont bonne mine,
L'Italien me semble rond,
Vous en prendriez, j'imagine ?

PANTAGRUEL.

De par le diable ! achetez donc !

PANURGE.

Mais si je perds mon escarcelle,
Je n'aurai plus, sans feu ni lieu,
Qu'à brûler ma pauvre cervelle.

PANTAGRUEL.

Point donc n'achetez, de par Dieu !

PANURGE.

La situation me laisse
Dans le plus cruel embarras.
Un jour la hausse, un jour la baisse.

PANTAGRUEL.

Achetez donc !—N'achetez pas !

— Un négociant venait de perdre sa femme.

Le convoi était fixé pour midi.

A huit heures du matin, selon ses habitudes, notre homme se lève.

— Huit heures !.... j'ai encore le temps de jeter un coup d'œil sur mes livres.

Et le voilà plongé dans son *grand Journal*, dans son *brouillard*, dans son *compte-courant*....

A midi, un commis vient le trouver dans le feu du calcul.

— Patron, les invités vous attendent.

— Eh ! qu'ils commencent sans moi ; vous savez ma devise : *les affaires avant le plaisir*.

Fox avait emprunté à différents juifs des sommes considérables, et il comptait sur la succession d'un de ses oncles pour acquitter ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils. Lorsque Fox en fut instruit, il dit : "C'est le Messie que cet enfant, il vient au monde pour la ruine des Juifs."

H. Le Gai.

ENTRE FINANCIERS.

Signes-tu mieux ? vois, disait le porteur;
T'inscrire en faux serait vaine défense.
M'inscrire en faux ? reprit le débiteur,
Tant ne suis sot : tiens, voila ta quittance.

Rousseau (*Epigrammes*).

Un financier dit un jour à un de ses amis qui était venu le voir :

— Si j'avais quelque chose de bón, je vous prierais de dîner avec moi. La cuisinière qui l'entendît, s'écria :— Monsieur, vous avez une *tête de bœuf*.

Il est dans Paris un financier célèbre par son bonheur à la Bourse et sa distraction proverbiale.

Comme *Horace* de Mürger, ce banquier inscrit chaque matin sur son calepin l'emploi de la journée ; puis i va faire ses courses.

L'autre matin, nous avons jeté un regard indiscret sur ce fameux carnet qui lui sert de mémoire. Voici ce que nous y avons lu :

" Aller chez mon agent de change.

" Passer chez mon tailleur.

" Acheter des bonbons pour Cora.

" Voir mon cousin Charles qui vient de perdre sa femme.

" *Avoir l'air ému.*"

L'Opinion Nationale.

— Un gouverneur de province, au bourreau
Qui demandait dix écus d'honoraire
Pour un pendu, disait : Mons du cordeau,
Cette œuvre-là, dix écus ! c'est surfaire,
En vérité, c'est se moquer de nous !
—Non, monseigneur, c'est la taxe ordinaire,
Répondit il ; je ne pourrais le faire
A plus bas prix... quand ce serait pour vous.

Un financier s'adressait à un acteur de notre connaissance :

— Comment faut-il s'y prendre pour avoir des billets de bal, à l'Institut des Artisans à une piastre et cinquante ?

— C'est bien simple : vous empruntez soixante-quinze sous à un ami.

M. R... adore les artistes et saisit toutes les occasions de leur être agréable. C'est lui qui disait jeudi dernier à un peintre :

— J'ai du monde à dîner aujourd'hui. Venez donc demain déjeuner avec moi, nous mangerons les restes.

"Un financier que j'appelle Goussaud,
Epais s'il en fut onc, tout bouffi d'opulence,
Pour avoir son portrait s'en va trouver Rigaud.
"Monsieur, je voudrais bien, dit l'homme de finance,
Me faire tirer : çà, combien me prendrez-vous ?
—Vingt louis.—Vingt louis ! c'est trop cher, entre nous
Je voudrais pour ce prix avoir les *sept merveilles*.
—Mais, monsieur...—En voulez-vous six ?
—Eh ! fi donc, monsieur, pour ce prix
Je n'aurais pas de quoi vous tirer les oreilles."



GASCONS.*

Les Gascons sont tellement menteurs, qu'on ne peut pas même croire le contraire de ce qu'ils disent.

Un Gascon disait: "Je regarde un homme d'esprit qui me raille, et un brave qui veut m'attaquer, comme deux témoins oculaires de ma gloire. C'est pour moi *pierre à fusil*, qui fait prendre feu à ma poudre. Gare le coup, je tire droit."

(*Trésor des Gasc.*)

Au milieu d'une défaite,
Vers Sienne, en pays Toscan,
Le capitaine Tempête
Se cacha dans un étang ;
Là, ruminant sa vengeance,
Et sous les roseaux blotti,
Il attendait en silence
Que le vainqueur fut parti.
Sur le soir un vieillard passe :
Notre brave l'appela,
Lui demandant à voix basse :
Les ennemis sont-ils là ?
Non, répondit le bonhomme,
Ils sont retournés à Rome,
Et vous pouvez triompher.
Par la mort! reprit Tempête,
Ils ont bien fait, car ma tête
Commençait à s'échauffer.

Id.

---

* Sous ce titre, nous donnons les traits de hablerie des gascons de tous les pays.

Un *gascon* tenant la main dans une académie de jeu, et ayant laissé tomber un double louis, voulut sur-le-champ le ramasser : "Que craignez-vous, lui dit-on ? il n'y a ici que d'honnêtes gens.—Jé lé crois bien, dit-il ; mais dé ces honnêtes gens-là, on en pend un par sémaine, quand la justice fait son dévoir."

Deux Mérédionaux devisaient entre-eux de leur pays.

— Est-ce qu'il y a quelque poisson dans votre rivière ? demanda l'un d'eux.

— Effroyablement ! Figurez-vous qu'il suffit de jeter sa ligne et de la retirer. Quand on a fait ce commerce pendant une demi-heure, on se trouve avec trente livres de poisson.

— Voilà une belle affaire ! La rivière de chez-nous, c'est bien autre chose. Figurez-vous que dans la Garonne, il n'y a pas une goutte d'eau : c'est tout poisson !

**

Un Prussien et un Bordelais causaient hier des armes nouvelles.

— Notre fusil à aiguille vaut mieux que votre Chassepot, répétait avec tenacité le sujet du Roi-Bismark.—On le charge le matin et il tire toute la journée !

— Mon cher, fit le Gascon impatienté, on voit bien que vous ne connaissez pas le Chassepot... On n'a qu'à le charger le dimanche, et il tire toute la semaine...

**

Sandis ! dé ma noblesse oserait-on douter ?
Dé mes titres, Damon, qué n'êtés-vous lé juge ?
Mais, hélas ! je né puis vous les réprésenter :
Ils furent submergés dans les eaux du déluge.

SUR UNE PLACE DE TOULOUSE.

UN PASSANT.—Monsieur de grâce, faites reculer votre cheval.

LE GASCON.—Monsieur, mon cheval est du pays, il ne recule pas.

A. MURCIER.

Un jeune Gascon arrivait à Paris pour la première fois. C'était dans la belle saison, et il voulut aller aux Tuileries tout en arrivant. Dès qu'il vit la galerie du Louvre, *Cadédis*, s'écria-t-il, cela me plaît. Quand je vois *le devant de cette maison*, je crois voir *le derrière des écuries du château de mon père.*

(*T. des Gasc.*)

— Que tiens-tu là, Vercrac?—Un lièvre. Eh! mais
Chasses-tu?—Oui.—Peut-être de ta bourse?
— Dé ma bourse? ah! mon cher, pas si niais;
Hier matin jé lé pris à la course.
Ecouté donc cé qu'on n'ouït jamais:
Ils passaient deux; jé lé vois, jé m'élance,
Et crac, voilà lé premier ramassé.
Sur lé sécond mé voilà relancé,
Mais avec tant et tant de violence,
Qué m'arrêter fut hors de ma puissance:
Jé lé manqué pour l'avoir dévancé.

PONS (de Verdun).

C'était en octobre 1869. Un habitant du bord de la Garonne est surpris par un de ses amis dans un petit restaurant à 90 centimes.

— Que faites-vous donc ici, mon cher?

— Hé mon bon, commé vous lé voyez, jé mé résigné a suivré le précepté dé l'écriture.

— Comment, quel précepte?
— Côment, mon cerre, vous né lé connaissez pas, écoutèze, mon bon, écoutèze.

Vendredi *cher* né mangeras
Ni lé samedi mêmément.

Un nouvelliste de Gascogne, se piquait d'avoir les nouvelles les plus sûres, et toutes étaient de fraiche date. Un nouvelliste parisien lui disputait un jour un fait qu'il détaillait, et il lui dit qu'il avait eu des nouvelles postérieures qui détruisaient ce qu'on avait dit d'abord. De quelle date sont vos nouvelles, lui dit le gascon? Du 31, répond le parisien. Ho! bien, répondit le gascon, les miennes sont du 32.

(*Fleur des Gasc.*)

ENTRE GASCONS.

Un borgne de Toulouse trouvant dans les rues au point du jour, un bossu du même lieu, lui dit: Vous voilà chargé de bon matin. Il faut qu'il soit bien matin en effet, répondit le bossu au borgne; car je ne vois d'ouvert chez vous qu'une fenêtre.

Id.

Un nouvel échappé des bords de la Garonne
Au jeu faisait certain trafic,
Qui découvert par certaine personne,
Lui valut un soufflet public.
" Céci s'adresse à moi, jé m'imagine,
Dit le Gascon reprenant son enjeu,
Et regardant la porte à la sourdine,
Vous né plaisantez pas!—Non, fripon! non, morbleu!
—Sandis! vous faites bien, monsieur!
Jé n'aimé pas que l'on badine."

LEMANCEL.

GASCONNADES TUDESQUES.

Dialogue entendu l'autre soir, à l'*Atlantic Garden*, entre deux Allemands fraîchement arrivés du pays des contes fantastiques:

— La correspondance qu'entretient la maison de mon père, à Berlin, est si considérable, que quarante-neuf garçons de bureau sont continuellement occupés à pomper l'eau qui doit humecter les éponges servant à copier les lettres.

— Et le grand livre de mon oncle, à Francfort—dit l'autre—est si large, que le comptable est obligé de prendre une voiture pour se rendre du *Doit* à l'*Avoir*.

Un Gascon se trouvant à Paris, rue Notre-Dame, à côté d'un bourgeois auquel il vantait la finesse de sa vue: "Sandis, lui dit-il, je vois d'ici une souris qui court au haut de cette tour."

—"Je ne la vois, pas répondit le bourgeois, mais je l'entends trotter."

J'ai un bon père, disait à Paris un narbonnais, qui ne me laisse manquer de rien ici. La vérité est qu'il est riche. Combien vous donne-t-il, lui demanda-t-on? Vingt sous par jour, répondit-il, deux habits par an, et trente sous par mois pour mes menus plaisirs. Combien de fois la semaine, lui dit en riant un parisien, allez-vous à la comédie et à l'opéra?—*Je suis reçu gratis*, répondit le narbonnais, *à tous les concerts publics.* Et vous autres parisiens, vous me donnez assez la comédie, sans qu'il m'en coûte rien.

(*F. des Gasc.*)

Allons, monsieur, l'épée à la main, dit un parisien dans le milieu d'une rue, à un Gascon qui venait de l'offenser.

Comment, allons, reprit celui-ci? A qui croyez-vous parler? Commandez à vos valets.

(*F. des Gasc.*)

Cadédis, je devrais être dans l'opulence,
Et, commé vous voyez, je né possède rien,
La raison, la voici: Quand Dieu par sa puissance.
Tira tout du néant, il y laissa mon bien.

Id.

Un Marseillais arrivant au milieu d'un groupe de camarades, leur annonce que les navires n'entrent plus dans le port!—"Pourquoi que les navires n'entrent plus dans le port?—Pourquoi que les navires n'entrent plus dans le port, c'est qu'il y a une sardine énorme qui en bouche l'entrée!"—Les camarades quittent immédiatement le nouvelliste, s'en vont voir la sardine énorme qui empêche les navires d'entrer dans le port.—Le Marseillais resté seul, réfléchit et se tapant le front, s'écrie: "Si c'était vrai ce que je viens de dire... je vais aller voir ça!..."

De noblesse à noblesse, on fait la différence,
Disait quelqu'un; sans me vanter
Dans ma maison, je puis compter
Jusqu'à douze bâtons de maréchaux de France.
C'est bien honnête.—Eh! qu'est-cela?
Depuis cent ans et par delà,
Ce n'est qu'avec ces bâtons-là
Que l'on se chauffe en ma famille.

(*F. des Gasc.*)

Deux Gascons partirent un jour de Bordeaux avec la résolution de voir du pays ensemble, et de faire fortune par tous les moyens. Ils furent à Paris où, s'étant mis à exercer le métier de filou, ils ne tardèrent pas à se faire mettre la main sur le collet, et comme leur mine semblait dire qu'ils n'en étaient point à leur apprentissage, on les dépouille pour voir s'ils n'étaient point *officiers de Sa Majesté*, c'est-à-dire marqués aux armes du Roi ; on en trouva un qui les avait sur l'épaule. Il fut condamné à être pendu en place de Grêve, et l'autre à être fouetté au pied de la potence. L'arrêt ayant été exécuté, celui qui avait évité la mort fut mis en liberté ; et quelques temps après il s'en retourna en son pays, où il fut visité de tous ses parents et amis, auxquels il racontait les merveilles de son voyage. Comme chacun lui demandait ce qu'était devenu son compagnon : "Il a fait une belle fortune, dit-il, et n'a pas fait mentir le proverbe qui dit que nul n'est prophète dans son pays !

— Comment, lui demanda-t-on, quelle fortune a-t-il fait?—Il s'est marié, dit-il, fort richement en pays étranger." Et comme on lui demandait qui il avait épousé : "Une fille de haut lieu, répondit-il, et j'ai bien dansé à ses noces." Etait-il Gascon et demi ?

Journal de la Gironde.

Certain Gascon parlait de son courage,
Lorsqu'à l'instant recevant un outrage,
On le voit fuir—Eh ! monsieur le marquis ;
Votre courage ?—Il est aux pieds, sandis.

(*T. des Gasc.*)

On allait exécuter un homme qui avait été convaincu de fausse monnaie.

On demanda à un Gascon ce qu'il avait fait : Hélas ! répondit-il, on le va pendre pour avoir peint le roi et loué

Dieu. Nos pièces de monnaie avaient le portrait du roi d'un côté, et de l'autre ces paroles: *Sit nomen Domini benedictum.*

Courrier Français.

Un Gascon dinait un jour à Narbonne, chez une personne de sa connaissance. Lorsqu'on en fut au dessert, on servit un grand fromage de Roquefort.

Où l'entamerai-je? demanda le Gascon.

— Où vous voudrez, reprit le maître de la maison.

Là-dessus, le Gascon appelant un des domestiques qui servaient à table; "*Portez*, dit-il, *ce fromage chez moi, je l'entamerai à la maison.*"

Journal de la Gironde.

Il fait un tonnerre affreux, disait une parisienne à un gentilhomme de Fezanzac, et vous n'êtes ni ému, ni ébranlé. Madame, lui répondit-il, un rocher s'ébranle-t-il, parcequ'il tonne? Je suis de l'Armagnac, et dans notre pays les courages sont plus hauts que les montagnes: nous faisons dans les périls, un rocher de notre cœur.

On jeta, à coup de pieds, du haut d'un escalier en bas, un Gascon insolent.

— Bon! dit-il en se relevant, je me soucie de cela comme de rien, aussi bien je voulais descendre.

A. MURCIER (*Mosaïque*).

ENTRE GASCONS CANADIENS.

Un hableur disait à table, en parlant de la maison de commerce dont-il était représentant, " Notre maison elle fait par année plus de cent millions d'affaires;—jugez de son importance; pour les correspondances seulement, elle dépense pour dix-mille francs de plume."

Chacun de se récrier ; mais un tout jeune homme,—un Canadien, prenant la parole :

" Messieurs, cela ne m'étonne pas; chez mon patron, j'ai réalisé une économie de vingt mille francs par an, rien que sur l'encre."

Nouveaux éclats da rire.

— Mais par quel procédé ? " demanda un convive.

" Rien de plus simple, réplique le jeune Canadien : j'ai fait supprimer dans notre correspondance les points sur les *i*."

Dans quelle partie du Canada, sont ces maisons? s'il vous plaît.

Un Marseillais racontait une dispute qu'il avait eue avec un de ses compatriotes.

— Je rencontre B*** au Palais Royal, et nous nous mettons à parler politique : la discussion s'anime, et l'on ne tarde pas à se dire des choses désagréables ; enfin, je deviens trop vif : B*** se recule, et *v'lan* je reçois une giffle. *Troun de l'air !* je ne perds pas de temps, et v'lan j'en reçois une autre.

(*Mosaïque.*)

Seule en sentinelle avancée,
Un gascon veillait pour le camp.
La peur le gagne ; sur le champ
De l'instrument fatal la détente est pressée ;
Le salpêtre s'échappe, et la garde est sur pié...
" Aux armes !..." On accourt ; mais on ne voit personne,
Que Nérac qui revient. " Monsieur de la Garonne,
Que se passe-t-il donc ?—Il est estropié !...
— Jé né suis pas blessé, par bonheur ; mais lé poste,
Il était égorgé si jé n'avais dit rien.
Un major vient à moi : dé peur qu'il ne m'accoste,

Jé lé tire ; il est mort : alors vous pensez bien
Que sa suite s'en va plus vite que la poudre ;
Et j'allais..." A ce mot chacun vole empressé
Pour voir quel ennemi Nérac a terrassé.
On cherche vainement ; on ne sait que résoudre.
" L'homme à qui vous avez su donner le trépas
Sur le sol ne se trouve pas...
— Pardieu ! jé lé crois bien ; jé lé réduit en poudre."

CAPELLE.



GAVROCHES.

Devant l'Hôtel Ottawa, à Montréal, un jeune gavroche se plante devant un Anglais long, maigre, efflanqué, comme Albion a seul le brevet de les produire.

— *Oh! là! là!* s'écrie le gavroche en se servant de ses mains comme d'une lorgnette, *rien que ça de taille! je repasserai voir le reste demain!*

Un homme d'Urbin grondait son fils, qui, se mettant fort peu en peine de ses discours, considérait, pendant ce temps, des fourmis qui entraient dans un trou. " A quoi réfléchis-tu, misérable, pendant que je te parle?—Ah! mon père, s'il en était entré encore une, il y en aurait eu justement cinquante!"

(*M. de Plaisanteries*).

Un passant est suivi sur le quarré Viger par un gamin déguenillé qui répète à son oreille:

— Un sou, monsieur! donnez-moi un sou, je n'ai pas dîné.

— Moi non plus, je n'ai pas dîné, murmure le passant sur manière de monologue plutôt que de réponse.

— Ah! ben, alors, dit le gavroche, mettez deux sous.... nous dînerons ensemble.

Un gavroche publie l'annonce suivante: ON DEMANDE un homme robuste et d'une forte poigne pour tenir la langue d'une femme (s'adresser à son mari).

Journal de Sorel.

Un restaurateur goguenard de la rue Montmartre flânait sur le bas de sa porte, et avisant le sergent de ville du quartier qui arpentait le trottoir, il lui fit un signe d'intelligence.

Se voyant compris, il alla saisir par l'oreille un petit savoyard qui mangeait son pain à la fumée de ses fourneaux.

— Ah! mon drôle, tu n'es pas gêné; tu te sers de la fumée de mes ragoûts pour déjeuner. Tu me dois deux sous...

— Deux *chous!* vous les attendrez longtemps.

Le sergent de ville qui a tout entendu, et qui rit dans sa moustache, condamne le fils de la Savoie à payer les deux sous.

Le petit ramoneur sort alors une pièce de dix centimes de son gousset, la place dans la main du fricoteur, et la retirant aussitôt, il lui dit :

— J'ai eu la fumée de vos ragoûts, vous avez *toucha* mon argent, nous *chômes* quittes, *fouchtra!*

Un gamin de dix ans rentre au logis paternel, l'œil poché mais l'air triomphant.

— Petit malheureux! dit la mère, tu t'es donc battu ?

— Oui, même que je lui ai fichu une *fricotée* à ce grand-là.

— Qu'est-ce qu'il t'avait fait ? demanda le père.

— C'est un disciple de M. Chiniquy. Il se moquait de Jésus-Christ.

Deux jeunes voyous de douze à quatorze ans promènent leurs rêveries sur le quai Jacques-Cartier. Chemin faisant, l'un demande à l'autre :

— Dis-donc, *Toto*, t'as encor ton sou ?

— Oui... Sais-tu ce que je vais faire ? Avec mon sou je m'achète une pipe.

— Bon!

— Avec le tien, je m'achète du tabac, et je fume...
— Ah !... Eh bien ? et moi, quoique je ferai ?...
— Tu cracheras.

En police correctionnelle :
— Prévenu, vous aviez des moyens d'existence, qu'en avez-vous fait ?
— C'te bétise ! J'ai existé avec !

Deux jeunes vagabonds passent devant la nouvelle Morgue de Paris. (On sait que c'est là que l'on apporte les corps des noyés, pour que les parents viennent les reconnaître.)
— Entrons, dit le plus âgé.
— Non, je n'ose dit l'autre.
— Que t'es bête ! c'est très gai là-dedans.... Et d'un luxe comme meubles !.. Tout est en noyer ! (*noyés.*)

Un gavroche prodigue soumet à l'auteur de ses jours la liste de ses dettes sur laquelle figure sept chemisiers. (marchand de chemises).
— Peut-on user autant de chemises ! s'écrie le père étonné.
— Ce ne sont pas des chemises que j'ai usé papa, répond hardiment le fils, se sont des chemisiers !

Événement.

ENTRE GAVROCHES.

Tu pues, p'tit George.
Non, John j'pues pas, si j'puais j'me *sentirais.*

Siraudin a tort de rire des infirmités humaines, peut-il savoir ce qui l'attend ?

Mais le Parisien est impitoyable.

Un gamin ne s'est-il pas avisé d'aller s'assoir à côté d'un aveugle, au beau milieu du Pont-Royal, et, tandis que le pauvre diable tournait la manivelle, le petit drôle tendait la main et empochait la recette !

F.

Dans un *omnibus* de chemin de fer, allant de la barrière Saint Joseph, à Hochelaga, monte un gars qui répand incontinent autour de lui, une odeur d'ail a déconcerter même le cocher de la voiture.

— Sapristi ! dit son voisin au jeune Gavroche campagnard, que tu pues l'ail, mon garçon !

— Oh ! ça ne me fait rien, répondit imperturbablement celui-ci, j'y suis habitué.

Un misérable, soupçonné de plusieurs incendies, est enfin arrêté par la police.

On le fouille, et on trouve sur lui un paquet d'allumettes compromettantes.

— Que vouliez-vous faire de cette boîte d'allumettes ?

— Je voulais me brûler la cervelle.

Définition de la carotte par un gavroche mélancolique.

— La carotte est le seul légume qu'on ait jamais songé à cultiver dans le jardin d'autrui.

Deux charbonniers en tenue de travail, c'est-à-dire plus noirs que le fond d'un encrier, font commerce de coups de poings.

Un gamin passe...

— Certes ! on ne pourra pas dire que ceux-là s'battent *à l'arme blanche*.

**

Deux gamins sur le Quarré Victoria :

— ...C'est inutile, je suis très-connu dans mon quartier.

— Oui, mais sous quels auspices ? (hospices.)

— Oh ! pour les hospices ; je m'en bats l'œil !

Sur le bas de sa porte, devant son établissement, un gros restaurateur, ventre proéminent, face vermeille, serviette sous le bras, causait avec un client.

Force éclats de voix et force gestes.

— Que voulez-vous ? nous sommes écrasés ! Nous avons tant de frais !

— Toi ! dit un effronté Gavroche qui passait, nez retroussé et mains dans ses poches ; toi ! c'est pas vrai, t'as *rien de frais !*

EN COUR.

L'ACCUSÉ.—Oui, j'ai bousculé monsieur, parcequ'il me regardait de travers et qu'il persistait à me regarder de la sorte.

LE JUGE, au plaignant.—Est-ce vrai ?

LE PLAIGNANT.—Oui, mon juge, mais je ne pouvais pas faire autrement.

LE JUGE.—On peut toujours, quand on veut, ne pas regarder les gens d'une manière offensante.

LE PLAIGNANT.—Pas toujours, mon juge.

LE JUGE.—Allons donc.

LE PLAIGNANT.—Mon juge, je louche.

Deux gamins, en jouant sur la rue Dorchester, à Montréal, obstruent le trottoir. Passe un monsieur grand, maigré, efflanqué... un Anglais,—qui fait le vide à coup de bottes. Un des gamins, blessé au... vif, se redresse.

— Hé ! va donc, s'écrie-t-il, *grand marécageux!*

Le grand marécageux poursuit tranquillement son chemin.

— Pourquoi marécageux ? demanda l'autre gamin.

— Pourquoi, bêta ? parcequ'il a des roseaux. (*il adhère aux os.*)

UN ÉCHO DU PALAIS DE JUSTICE.

— Est-il laid ce juge qui t'a condamné à dix piastres !

— Mais non je ne le trouve pas mal... il a les yeux fendus en *amandes.* (amendes.)

Pourquoi viens-tu si tard, dit certain magister de village, à l'un de ses écoliers qui arrivait après le temps prescrit ? " Comme il y a du verglas, reprit le jeune garçon, je fesais un pas en avant et deux en arrière.—Voilà pourquoi je n'ai pas pu me rendre plutôt."

" Alors comment es-tu venu à l'école, répliqua le pédagogue ? "

L'écolier un instant interdit, se remit vite et répondit :

—" Quand j'ai vu cela, j'ai tourné le dos à l'école, où je suis arrivé à reculons."

Un Atlas et un Hercule de faubourg se disputaient au coin d'une rue.

Le dictionnaire d'injures épuisé, les adversaires, excités par les passants, allaient en venir aux mains. L'un d'eux, montrant à l'autre son poing formidable, lui dit :

— Vois-tu ça? ça tue les bœufs.

— Et toi vois-tu çà? dit l'autre, faisant le même mouvement offensif, ça tue les bouchers.

LE GAVROCHE EN COUR.

— A New-York, un nègre comparaissait devant le juge Dodge, au Jefferson Market.

— Qu'est-ce qui vous amène en prison demanda le juge?

Massa, ce sont deux *policemen*.

J'entends; mais, est-ce que ce n'est pas pour ivrognerie?

— Oui, massa, ils étaient ivres tous les deux!

L'USAGE DU PAYS.

Un gavroche qui aimait autant le vin que la paresse, arriva dans un village où il fut reçu comme garçon de charrue. Au moment de faire son travail, il demande son déjeuner on le lui donne; lorsqu'il l'eut pris, il dit à sa maitresse : pardine, quand j'suis une fois au travail, je ne saurais m'en retirer : donnez-moi de suite mon dîner, et alors je travaillerai jusqu'au soir sans relâche. La maîtresse en fut bien-aise, car c'est toujours perdre du temps, que de se déranger pour venir dîner et s'en retourner après. Lorsqu'il eut dîné, il dit encore à sa maîtresse : pendant que je suis en train; il ne vous en coûtera pas plus de me donner mon souper à cette heure que ce soir... quelques verres de vin feront l'affaire. On lui donna à souper, ensuite il alla se coucher, et on pense bien qu'ayant pris trois repas de suite, il avait fallu boire à

proportion. On le cherche de tous côtés pour aller à la charrue : on le trouve enfin.

— Comment, coquin ; est-ce ainsi qu'on doit agir ?— Ma foi, notre maîtresse, en notre pays, quand on a soupé on se couche, et j'ai pensé qu'ici c'était de même, ainsi trouvez bon que je dorme.

H. LeGai (*P*).

Deux gavroches passent devant chez M. W. Dow & Cie., à Montréal.

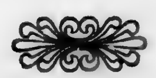
L'un d'eux montrant à son camarade, les régiments de tonneaux étalés dans la cour :

— Crois-tu qu'il y en a là-dedans, des chansons et des coups de poings. *

---

* Pierre Dupont était plus éloquent. Il se croisait les bras devant ces amas de futailles et disait simplement :

Les beaux meubles !



GENS DE LETTRES.

La vanité d'auteur serait la plus détestable de toutes, si elle n'en était pas la plus bête.

CHATEAUBRIAND.

Quand je pense je trempe ma plume dans l'encre ; quand ma plume attend après mes pensées, elle a le bec dans l'eau.

Tel tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même : je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles. Je lui crie inutilement : Prenez une scie, *Dioscore*, sciez ou bien tournez, ou faites une jante de roue, vous aurez votre salaire ; il n'a point fait d'apprentissage de tous ces métiers : copiez donc, transcrivez, soyez au plus correcteur d'imprimerie ; n'écrivez point ; il veut écrire et faire imprimer ; et parce qu'on n'envoie pas à l'imprimeur un cahier blanc, il le barbouille de ce qu'il lui plaît ; il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie ; et comme ce discours n'est ni contre la Religion ni contre l'État, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que lui gâter le goût, et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé.

LA BRUYÈRE.

Ponce a trente ans, il en a quarante ; il passe sa vie à écrire. Ce n'est pas pour porter une idée, pour prouver une chose, pour instruire ou pour consoler ses semblables ; Il écrit qu'Arlequin est aimé de Colombine, que Pierrot est jaloux, que Cassandre est contraire aux vœux des amants.

L. VEUILLOT (*Libres Penseurs*).

Chez son libraire
Marmontel, mécontent, jurait
De composer, dans sa colère,
Un ouvrage, qui resterait...
Chez son libraire.

L'ABBÉ ARNAULT.

Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

CHAMFORT.

D'un discoureur Dieu nous délivre,
Qui ne peut ni finir, ni rien dire de bon.
De prêcheur mal prêt, long sermon,
De méchant écrivain, gros livre.
Un rien est bientôt dit, à quoi bon les longueurs ?
Je priserais une fertile plume,
Si c'était au poids du volume
Qu'il fallait priser les auteurs.

LE. P. MOURGUES.

ACADÉMICIENS.

Il en est de l'honneur d'être de l'Académie-Française, comme de la croix de Saint-Louis, qu'on voit également au *souper de Marly*, et dans les auberges à vingt-deux sous.

CHAMFORT.

L'Académie n'a point fait grands, ceux qui honorent sa liste, mais les a reçus grands et les a rapetisés quelquefois.

Id.

On dit que M. d'Augevillier, directeur et ordonnateur-général des bâtiments du roi, ayant fait mettre un gazon en compartiments dans la cour du Louvre au-devant de la salle de l'Académie-Française, on afficha à la porte, le quatrain suivant :

Des favoris de la muse française
Pour l'avenir le sort est assuré :
Devant leur porte on a fait croître un pré,
Pour que chacun y puisse paître à l'aise.

ÉPIGRAMME SUR RATON.

"Demain le poëte Raton,
Devant nombreuse compagnie,
Doit partir avec le ballon,
Pour s'*élever* une fois dans sa vie."

SUR BAOUR-LORMIAN.

Eh quoi ! ces portes indociles
Ne s'ouvrent point devant mes pas ?
Ils sont là quarante imbéciles,
Et moi, Baour, je n'en suis pas !

FAYOLLE.

On connait les épigrammes de Piron contre l'Académie ; en voici une, beaucoup plus récente, qui ne vaut pas celles de Piron, mais qui a eu du moins, le mérite de provoquer une réponse assez piquante :

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fut sans esprit, être de l'Institut,

Peu de jours après on récitait partout la réplique suivante :

Vigée écrit qu'il est un sot :
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non : l'épitaphe est si précise
Que tout Paris l'a pris au mot."

A HUGO.

Au Luxembourg, grand prince des poëtes,
Tu t'asseois-donc, après bien des écueils !
Est ce pour mieux dormir qu'aujourd'hui tu complètes
Par ce fauteuil de Pair ta paire de fauteuils ?

Journal Pour rire, (11 *Mars*, 1848.)

Hier, Monsieur Legouvé lut à l'Académie :
Un jeune homme qui ne fait rien ;
"Ah ! confrère, songeait l'assemblée endormie,
Imitez-le vous ferez bien.

F.

ENTRE ACADÉMICIENS.

— Villemain disait de Cousin :

— Si jamais son cœur lui tombe dans le ventre, il n'aura pas d'indigestion.

Cousin disait de Villemain :

— Il fait de jolies phrases ; quel dommage qu'il n'ait rien à mettre dedans.

Journal Pour rire.

POËTES.

Contre un homme de lettres qui, le 31 mars 1814, arracha la croix dont-il avait été décoré par Napoléon.

Lacretelle arracha bien vite
Le ruban que l'on va quêter ;
Il a raison ; c'est la croix de mérite ;
Il n'est pas fait pour la porter.*

BERTRAND (*Anec. Imp.*)

CONTRE UN HOMME DE GROSSES LETTRES.

Toi qui te dis célèbre instituteur,
Dans mes écrits, tu trouves à redire,
Ne pourrais-tu donc pas, mon cher écrivailleur
Me critiquer que pour pouvoir médire.

ENTRE GENS DE LETTRES.

— Je l'ai vu !—Qui ?—Satan.—Vous raillez.—Non vraiment.
— Quand ?—Tout à l'heure.—Où ?—Près de ce bois sombre.
— Comment fait ?—Commè un âne.—Eh ! mon Dieu ! justement,
Vous avez-eu peur de votre ombre.

---

* Malgré tout, on sait que Lacretelle était le premier historien vivant alors, quoiqu'on semble ici lui refuser du mérite.

A URBAIN DOMERGUE.

Ce pauvre Urbain que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit de la *Syntaxe*
Aux grâces du *Rudiment*.

LEBRUN.

On fit le quatrain suivant sur M. de Rambuteau *, alors qu'il était préfet de la Seine et que M. de Jussieu était secrétaire général :

Rambuteau, visitant les pompes de la ville,
Disait : Tous ces tuyaux sont à renouveler,
Mais il nous faut des *cuirs*.—Parbleu, c'est très-facile,
Lui répondit Jussieu, vous n'avez qu'à parler.

Attribué à M. Roqueplan.

Paul de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poëte,
Pour être plus sûr de son fait.
Sire Paul, je crois en effet
Que cette voie est la plus sure ;
Mais vous eussiez encor mieux fait
De laisser agir la nature.

J. B. ROUSSEAU.

LE POETE A SA BELLE.

Chevaux qui dès demain
Emportez mes délices,
Puissiez-vous en chemin
Devenir écrevisses ! ! !

Petit Journal.

* M. de Rambuteau, est mort au commencement de mai 1869, dans un château auprès de Mâcon (Saône-et-Loire).

— Un aspirant au titre d'homme de lettres, adressa un jour à Chateaubriand, un ouvrage dont la dédicace commençait ainsi :

" A Monsieur de ChateaubriLLand, etc." Dans cette préface l'auteur des *Martyrs* était comparé à un *aigle*... Voici ce que Chateaubriand répondit :

" Vous êtes vraiment trop bon, Monsieur, de me donner DEUX AILES (LL.) quand il me reste à peine une *plume*." *

Eh ! mon cher Croustignac, je vous en félicite,
Vos poëmes, enfin, commencent à percer.
— Hélas ! mon pauvre ami, qu'ils percent donc bien vite,
Car, dans peu, mon habit pourrait les dévancer.

(*F. des Gasc.*)

Vers improvisés par Ancelot, l'académicien, au foyer du Théatre Français, quelques jours après la Révolution de 1848 :

On aurait dû choisir le chêne
Pour arbre de la Liberté ;
Avec le fruit qu'il eût porté
On aurait pu nourrir sans peine
Tous les cochons qui l'ont planté.

PAUL DE CASSAGNAC.

L'EMBONPOINT.

Un poëte, natif des bords de la Garonne,
Joufflu, vermeil, regorgeant de santé,
Se plaignait, chez une baronne,
Des vivres et de leur cherté.

* A cet époque, Chateaubriand n'avait publié aucun ouvrage depuis plusieurs années.

Mais, dit quelqu'un, ce teint tout de lis et de rose,
Ce ventre rebondi, contre vous tout dépose.
Il faut qu'un favori du dieu de l'Hélicon,
Pour être gros et gras, à bon marché s'héberge.
Messieurs, mon embonpoint, repartit le Gascon,
Je le dois encore à l'auberge.

A UN BEL ESPRIT, GRAND PARLEUR.

Monsieur l'auteur, que Dieu confonde
Vous êtes un maudit bavard.
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore :
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige mon oreille,
Passe encor, ce n'est pas merveille ;
Le don d'ennuyer est son lot :

Mais Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
J'aimerais cent fois mieux un sot.

J. B. Rousseau.

JOURNALISTES ET CRONIQUEURS.

Lorsque les Chroniqueurs peuvent mettre la main sur un secret de famille, fût-ce le plus douloureux, ils se hâtent de le livrer au public, souvent avec des détails de leur invention, qui doivent le rendre plus piquant, et qui le rendent plus cruel. C'est leur métier ; il font le bon

mot comme d'autre font le *mouchoir*, et quand l'affaire est belle, ils emploient sans scrupule les fausses clefs et l'effraction.

L. VEUILLOT (*Mélanges*, *2ème Série.*)

M. *De Piis*, fameux vaudevilliste, se déchainaît avec une rare impertinence contre ceux qui osaient critiquer ses pièces et ses vers. Feu Geoffroy, qui travaillait à *l'Année littéraire*, s'était permis de flageller, à bon droit ses productions. M. *De Piis*, connaissant le goût du public pour les calembourgs, affecta dans une facétie, de demander quel était ce *Geoffroi* qui osait l'attaquer, si c'était *Geoffroi l'Angevin* ou *Geoffroi l'Anier*, noms de deux rues de Paris. Le journaliste l'assomma par le quartrain suivant :

Oui, cher Piis, je suis *Geoffroi l'Anier*, sans doute,
Car à grands coups de fouet, je chasse devant moi
Tous les ânes braillants et têtus comme toi,
Que je rencontre sur ma route.

Un journaliste démocrate de New-York, ayant à rendre compte, dans sa feuille, d'un combat entre les *Fédéraux* et les *Sécessionnistes* en 1864, voulut appuyer fortement sur les avantages remportés par ces derniers. Il dictait en conséquence à son secrétaire tout ce qu'il croyait capable de faire briller la valeur de ses partisans.

" Et dans ce combat, disait-il, tenant son bulletin a la main, *treize mille* Fédéraux ont perdu la vie."

Le secrétaire l'interrompit : " Je crois que vous vous trompez ; sur le bulletin il n'y a que *six mille*.—Comment donc ! dit le bon rédacteur Américain ; oui, c'est vrai, il n'y a que *six mille* ; mais bon ! mettez toujours *treize mille : de ces gueux-là on n'en saurait trop tuer.*"

Nous garantissons la vérité du fait qu'on va lire :

Le Redacteur d'une feuille Irlandaise, se trouvant à faire tout le travail de son journal, et ne pouvant suffire à copier avec toutes l'attention requise les *tard*, *plus tard*, et *dernier* qui figurait dans ses colonnes ;—Ayant travaillé fort tard dans la nuit, il revint à quatre heures du matin sur son ouvrage et écrivit cette note plus que curieuse : "Nous avouons que vu le trop grand nombre de matières pressantes, nous sommes obligés de laisser plusieurs de nos colonnes *en blanc !*

Linguet attaqua plusieurs fois amèrement, dans son journal, le Maréchal duc de Duras, qui, outré de colère, fit écrire au journaliste (en 1779), qu'il eût à s'abstenir d'entretenir de lui le public, sinon qu'on lui ferait donner des coups de *bâton.* Linguet répondit malignement :

— Fort bien ; tout le monde alors pourra voir M. le Maréchal faire usage de son *Bâton* une fois dans sa vie.

Le Rédacteur d'un journal de Hamilton, P. O., prévenait dernièrement ses abonnés, qu'il avait changé le format de sa feuille, et qu'il leur offrirait à l'avenir plus de *matière*, sans pour cela augmenter la *finesse* de son caractère.



IRLANDAIS.

Un Irlandais, d'une taille gigantesque et d'une force athlétique, se trouvant au Théâtre Royal a côté d'un jeune homme très mince et très délicat, qui lui cherchait dispute. " Je vous conseille de vous taire, lui dit-il ; car, si vous ne finissez, je vous mets entre deux tartines de beurre, et je vous avale comme un anchois."

On demandait une fois à un Irlandais ce qu'il entendait par des œuvres posthumes : " Ce sont des œuvres, répondit l'Hibernien, qu'un homme écrit après sa mort."

" Général Tom, dit-on, a pris *perruque*,
Disait à Pat un de ses compagnons.
—Où donc ce fort est-il ? dans quels cantons !
Fit Pat.—Nigaud, dit l'autre, *sur la nuque*."

— Patrick : " Vous voyez, ma chère, un homme qui ne peut exister sans son cœur, et vous avez le mien, donc je ne peux exister saus vous."

— Angelina : Que vous êtes donc absurde, cher !"—*Punch*.

— Lady Cartaret, femme du lord-lieutenant d'Irlande, disait un jour au docteur Swift : " L'air de votre pays est fort bon." Swift se mettant aussitôt à genoux : " Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, n'allez pas le dire en Angleterre, car on mettrait un impôt dessus."*

* Quoique ce mot ne soit pas nouveau, il n'en est pas moins de circonstance.

— On demandait à un docteur Irlandais ce qu'il entendait par la métaphysique. "La métaphysique," répondit-il, "c'est quand celui qui écoute ne sait pas ce que dit celui qui parle, et que celui qui parle ne sait pas lui-même ce qu'il dit."

Lorsque le lieutenant O'Brien sauta en l'air à Spithead, avec le vaisseau de ligue *l'Edgar*, il se sauva sur l'affût d'un canon; et quand on l'apporta devant l'amiral, tout trempé et couvert de vase : "J'espère, lui dit-il, que vous voudrez bien me pardonner de paraître devant vous dans ce piteux accoutrement; mais je suis sorti du vaisseau avec une si grande précipitation, que je n'ai pas eu le temps de me changer."

Une servante alla un jour consulter le Docteur Sponord, pour des douleurs d'entrailles qu'elle éprouvait. Le Docteur lui donna une médecine et lui dit de revenir quelques jours après. Quand elle revint le Docteur lui demanda si elle avait pris la médecine.—"Sans doute," répondit-elle.—"Bien ! Et quelque chose vous a-t-il *passé*, quand vous l'avez eu prise ?"—"Oui, monsieur, un cheval avec une charrette, et un troupeau de moutons."—"Pas mal," fit le Docteur en se tordant de rire ; "ça a dû vous faire du bien !"

Un Irlandais regardait une église, en construction à Philadelphie, et remarquable par ses dentelures :

— On m'avait bien dit qu'elle n'était pas achevée, s'écria-t-il ; il y a en effet, encore bien des trous à boucher.

Pendant un violent orage qui ébranlait les maisons on vient éveiller un Irlandais profondément enseveli dans le sommeil.

— Qu'y a-t-il ?

— La maison tremble et menace ruine, lui répondit-on.

— Qu'est-ce que cela me fait, dit-il en se retournant tranquillement dans son lit ; Je ne suis que locataire, la maison n'est pas à moi. Tant pis pour le propriétaire.

Un jeune Irlandais occupé à garder les vaches, mangeait un morceau de fromage tant soit peu vieilli, quand il y aperçut des habitants vivants. "Etrange ! étrange !" s'écria-t-il ; est-ce que le fromage de ce pays-ci fait des petits ?"

Conversation entendue à la *Cour du Recorder.*

Le juge questionne une Irlandaise, arrêtée en état de vagabondage compliqué de boisson :

— Où est votre mari ?

La Prévenue.—Il est mort, Votre Honneur.

Le Magistrat.—Mort ? Comment est-il mort ?

— Subitement.

— Il a eu un accident ?

— Je ne sais pas trop si cela peut s'appeler un accident : il est tombé par une trappe.

— Il s'est cassé les reins ?

— Non, mais comme, à ce moment, il avait un nœud-coulant autour du cou, il a été suffoqué.

— Je le crois sans peine. Je ne vous en demande pas d'avantage.

Un Irlandais, entendant dire qu'un de ses amis s'était fait faire un cercueil en pierre, s'écria dans un élan d'admiration : "Fameuse idée ! Un cercueil de pierre ! ça lui durera toute sa vie."

On demandait à un Irlandais du Griffintown pourquoi il consentait à laisser sa vache loger dans le même appartement que sa famille.

— Pourquoi pas? demanda Pat avec naïveté, est-ce que l'endroit n'est pas assez bien pour une vache?

La scène se passe a Toronto, chez un médecin célibataire qui vient de prendre à son service une Irlandaise nouvellement débarquée. Il attend de l'eau chaude pour se raser: L'eau ne vient pas. Furieux il court à la cuisine.

— Eh bien! et mon eau?

— Attendez, monsieur

Et, l'Irlandaise, avec le plus grand sang-froid du monde, enlève la bouillotte de dessus le poêle, la vide, la remplit de nouveau et la remet sur le feu.

— Par Saint Patrick, Bridget, êtes-vous folle?

— Oh non! voyez-vous, monsieur, l'autre ne chauffait pas assez vite.

Monologue Irlandais: "Quel dommage de dépenser son pauvre argent à acheter de la viande, qui est moitié os, tandis qu'on pourrait si bien l'employer à acheter du rhum, où il n'y en a pas!"

Le Constable Stephens passait dans la rue Oxford, le jour de la Saint Patrice lorsqu'il entend un grand tapage au-dessus de sa tête; il lève les yeux et voit un homme en chemise qui se pend à une fenêtre du second étage.

C'était Banger lui-même en proie au gin et à la tristesse.

— Malheureux, s'écrie l'homme de police, qu'allez-vous faire ?

— Vous le voyez bien, je me pends, répond Banger en continuant sa besogne.

L'homme de police monte les escaliers quatre à quatre ; lorsqu'il entre dans la chambre, John assujetti, une main armée, un nœud de corde autour du cou. Heureusement que l'ivresse relentissait ses mouvements. Il est aussitôt entrainé dans la chambre, où il jure et tempête contre le Constable.

Il a fallu deux hommes de police pour se rendre maître de ce forcené. Devant le magistrat, Banger est resté muet ; seulement, à la fin de l'interrogatoire lorsqu'on lui a demandé pourquoi il avait choisi la fenêtre pour se pendre, il a répondu naïvement :

— C'était pour prendre l'air, Votre Honneur ?

EN OMNIBUS.

— Une brave Irlandaise de la campagne fait des signes énergiques au conducteur.

Celui-ci tire le cordon ; le véhicule s'arrête.

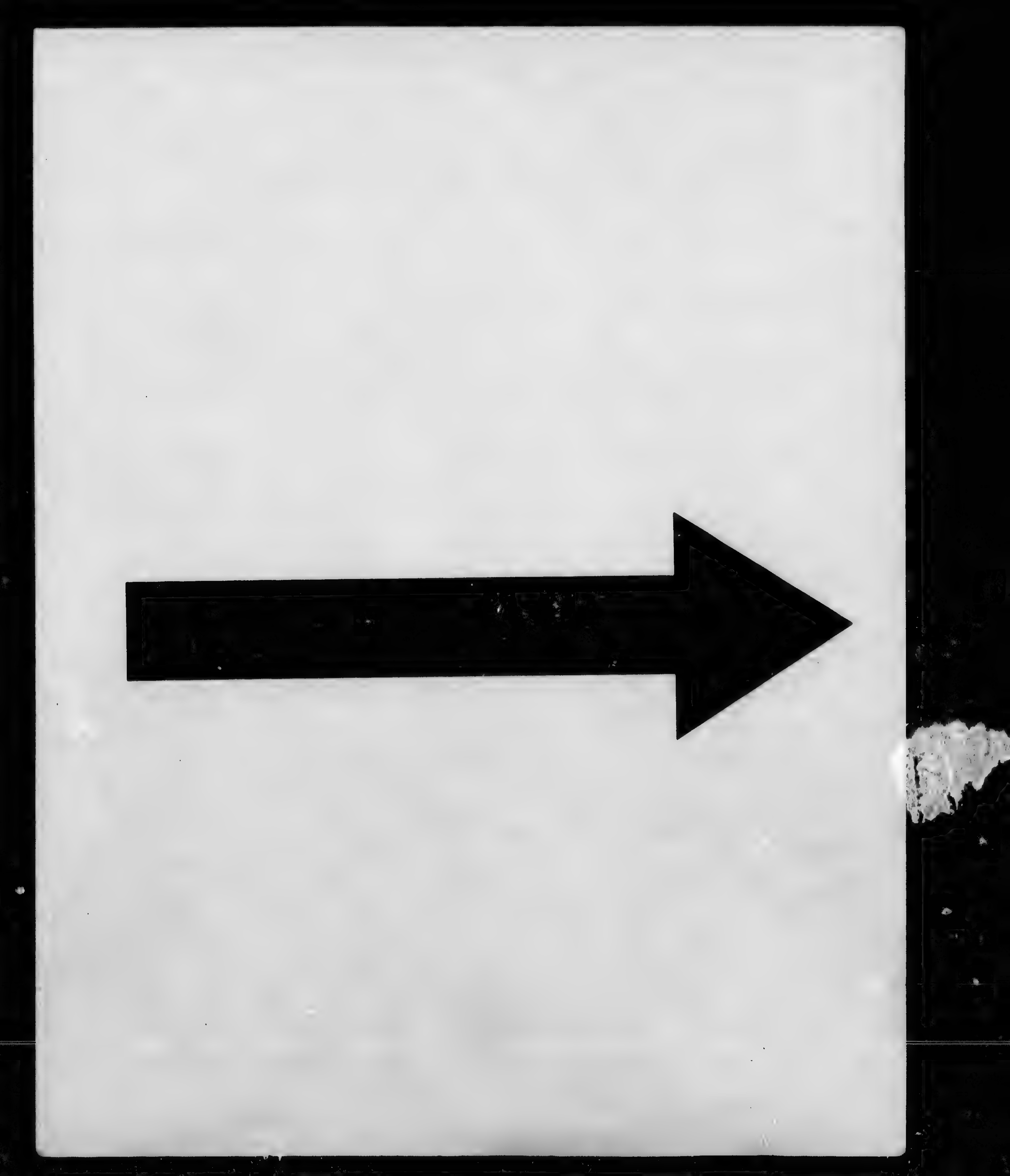
— Eh bien, madame, vous ne descendez pas ?

— Non, je vais à Hochelaga.

— Cependant vous m'avez fait signe....

— Oui, je vous montrais ce monsieur qui s'en va là-bas ; c'est notre propriétaire.

— Un pauvre Paddy qui s'était épris pour la lune d'une belle amitié, se promenant un soir la tête basse, arrive auprès d'un puits dans lequel il regarde. Il voit au fond l'image de la lune et s'imagine que l'astre est tombé dans le puits.



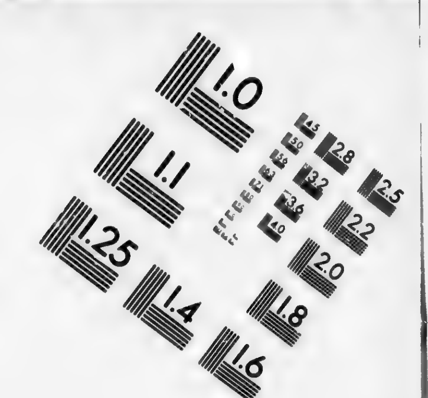
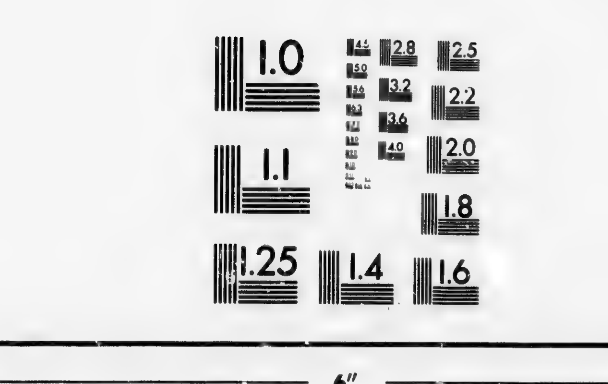
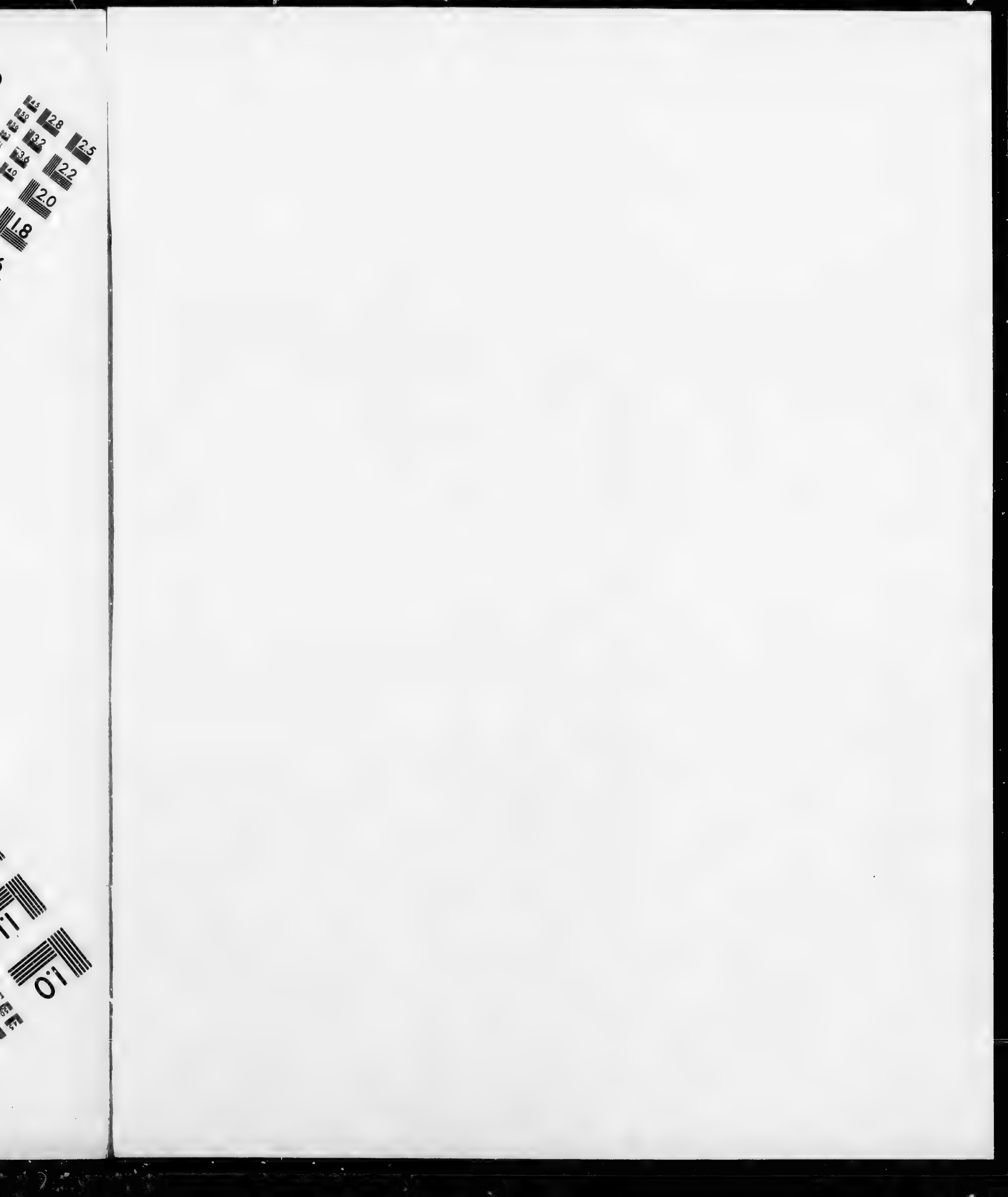


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Vite, il court à la maison, sans regarder en l'air, et en rapporte un croc avec une corde qu'il fait descendre jusque dans l'eau pour retirer la planète. Le croc s'engage dans un trou de la maçonnerie, ce qui produit une résistance, et notre pauvre Jean-Bête, qui s'imagine que la lune est accrochée, tire, tire...... et tire tant que la corde se casse et qu'il tombe à la renverse, les quatre fers en l'air. Ayant alors la face vers le ciel, il y aperçoit la lune.

" Diable, s'écrie notre homme, l'échine me fait mal ; mais c'est égal, j'ai remis cette pauvre lune à sa place."

Un honnête Irlandais, se trouvant dans une société où l'on reprochait aux anciens Seigneurs de prendre le dixième de ce que possèdait le pauvre peuple, s'écria : " Ah ! les coquins, ils en prendraient bien le vingtième, s'ils osaient !"

— Un loustic avait une jambe de bois. Quelqu'un lui dit : "Comment se fait-il que vous ayez une jambe de bois ?" Il répondit :—" Mon père en avait une, mon grand-père aussi ; c'est dans le sang."

TROP INNOCENT.

— Le Juge du *Recorder* : Accusé, avez-vous déjà été condamné ?

Le Prévenu : Oui, mon juge ; j'ai été deux fois condamné.... par les médecins.

Le Juge : Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous déjà été poursuivi ?

— Le Prévenu : Oui.... par des gamins qui m'ont jeté des pierres.

Le Juge : Vous ne comprenez pas ? Je vous demande si vous avez été déjà arrêté.

Le Prévenu : Certainement j'ai été plusieurs fois arrêté.... par des embarras de voiture.

Le Juge : Vous avez été aussi arrêté trois fois comme voleur et condamné pour tel ?

Le Prévenu Pour *tel ? Guillaume Tell ?*.... vous voyez-bien, c'est pas mon nom, j'ai été innocemment condamné pour un autre.

Le tribunal, trouvant le coupable trop innocent, le condamne au *minimum.*



IVROGNES.

L'ivresse est une médaille dont le revers est le déshonneur.

Quand on abuse du liquide, on ne reste pas longtemps solide.

(*P. d'un Emballeur.*)

Un ivrogne préférera toujours le spiritueux au spirituel.

Id.

ÉBAHISSEMENT D'UN IVROGNE.

(*La scène se passe à Ottawa.*)

— Si, comme il le prétend, Belley est bon républicain, il n'est pas de ce qu'on appelait autrefois les honnêtes et modérés, car il a été condamné pour vente d'effets militaires et pour excitation à la débauche, voilà quant à l'honnêteté : de plus, il a été condamné trois fois pour assaut et batteries ; et le voici en police correctionnelle comme prévenu de rébellion et d'outrages envers les agents ; voilà quant à la modération.

C'est encore un acte de *modération* qui a été le point de départ du délit qui l'amène devant la justice ; il voulait rentrer chez lui, il se fouilla tant bien que mal, et ne trouvant pas sa clef il crève sa porte à coups de pieds, après quoi il met la main dans une poche qu'il avait oublié d'explorer (on ne peut pas penser à tout) et il retrouve sa clef.

UN SERGENT DE VILLE.—Le 25 octobre, je fut requis par la logeuse du prévenu, pour arrêter cet homme qui avait mis en morceaux, la porte de sa chambre....

LE PRÉVENU.—Si vous le trouvez drôle d'être dehors, quand on a envie de dormir, que le ventre vous en coupe !

M. le Juge.—Le besoin de dormir d'un homme ivre.

Le Prévenu.—Jugez ! c'est encore bien plus fort que quand on n'a pas bu. (Au témoin.) J'aurais bien voulu vous y voir, si vous aviez eu votre *jeune homme* et que vous n'eussiez pas pu rentrer vous coucher.

M le Juge.—Laissez déposer le témoin.

Le Prévenu.—Qu'il dépose, cet homme, qu'il dépose.

Le Témoin.—Je voulus l'arrêter, il opposa une vive résistance me traita de canaille, de coquin, ajoutant qu'il était bon royaliste, et qu'il voulait mourir en royaliste, et que si la monarchie revenait il aurait son tour.

Le Prévenu.—Il fallait bien que j'aie pris une ivresse aussi omnipotente pour commettre un quiproquo d'une aussi vaste superficie, vu que je suis connu de quiconque pour un *République* d'un fort calibre. La chose est arrivée que je rentre donc dans une ribotte, comme je vous dis, pour me coucher ; je cherche ma clef dans les poches de mon pantalon, de mon gilet, dans ma casquette, dans mon *dorsay*. (Rires.—Le prévenu est chiffonnier.)

M. le Juge.—Nous connaissons les faits ; expliquez-vous sur les outrages à l'agent.

Le Prévenu.—L'agent? Monsieur, je lui ai dit ces paroles remarquables : Je ne suis pas un malfaiteur, vous n'avez pas le droit de m'arrêter ; j'ai cassé ma porte, je la ferai réintégrer en chêne. Je lui ai refusé de marcher avec, mais je n'ai pas résisté, et je le prouve par les faits remarquables que voici : Monsieur a appelé des voisins, on m'a ficelé comme un véritable saucisson, de la tête aux pieds ; comment voudriez-vous que j'aurais résisté.

M. le Juge.—C'est parce que vous résistiez qu'on vous a attaché, et non parce que vous étiez attaché que vous ne résistiez pas.

Le Prévenu (avec la plus grande surprise).—Eh bien ! c'est la même chose.

Le tribunal a jugé que ce n'était pas la même chose, et il a condamné le prévenu à un mois de prison.

Où l'on me verse du bon vin,
Volontiers je fais longue pause :
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

PANNARD.

Un buveur de profession disait un jour : " On m'a toujours dit qu'un verre de vin soutenait l'homme ; en voilà plus de quarante que je bois, et je ne peux plus me tenir sur mes jambes."

Je suis un Narcisse nouveau
  Qui s'aime et qui s'admire ;
Mais dans le vin et non dans l'eau,
  Sans cesse je me mire :
En voyant le coloris
  Qu'il donne à mon visage,
De l'amour de moi-même épris,
  J'avale mon image.

C'est sur la rue St. Denis : il est une heure du matin. — Une forme humaine tient étroitement embrassé un des petits arbres qui bordent la rue. Le petit arbre tient bon ! mais sous l'ivrogne, et à gauche et à droite, il ploie. — Je t'en prie, dit l'homme à l'arbre qu'il serre toujours—*je t'en prie, laisse-moi m'en aller.*

Suivez un ivrogne, le soir si vous voulez rire.

Celui-ci marchait, titubant, parlant de son honneur et de sa vertu.

Il tire un foulard de sa poche, essaye de se moucher ; peine perdue —Une fois ! deux fois ! trois fois !

Son bras retombe inerte.

Il s'arrête alors, et s'adressant à son mouchoir :

— Voyons, dit-il, ça va finir ! ça va finir... ou je prends mes doigts !

C. MONSELET (F).

Un homme qui aimait beaucoup le vin, et qui s'enivrait souvent, étant tombé malade, on fit contre lui cette épigramme :

" Brulé d'une fièvre cruelle,
Aldus la chasse à contre cœur ;
D'où vient cela ? c'est qu'il a peur
Que sa soif ne parte avec elle."

A. BLISMOND (*Ivrogniana*).

Un homme plein de vin s'arrêtait à toutes les bornes, pour donner un libre cours à la liqueur. *Ferme ! Champagne*, disait-il ; *hardi mets Bourgogne à la porte.*

Un autre dans la même situation, disait : *ah traître ! tu changes de couleur.*

Id. *Ibid.*

Dans le *Sculpteur*, Duciseau le plus intrépide, des ivrognes, ayant une dispute avec un de ses camarades de cabaret, lui dit : tiens, *je te tourne le dos comme à une fontaine.*

— Contre un homme riche, qui s'était ruiné en festins :

Il mange tout, le gros glouton ;
Il boit tout ce qu'il a de rente :
Son pourpoint n'a plus qu'un bouton,
Et son nez en a plus de trente.

GOMBAUD.

Un ouvrier voyant un de ses collègues ivre, *rendre les miettes* au milieu d'un ruisseau, disait avec un air courroucé : Vilain ivrogne, va, de te soûler ainsi au milieu de la semaine. Eh ! bien, ajouta-t-il avec un ton de compassion, voilà pourtant comme je serai dimanche.

La scène a lieu dans une brasserie, entre deux buveurs de cannettes :

— Ah ! vingt-deux ! dit l'un d'eux ces choses-là n'arrivent qu'à moi ; j'ai oublié Dagobert.

— Dagobert ?

— Oui, ma pipe.

— Pourquoi que tu l'appelles Dagobert ?

— Parce qu'elle est mal culottée, donc.

Le Gaulois.

George L*** arrive un jour chez un sien parent, médecin pratiquant depuis un certain nombre d'années à St..... Or George avait la manie de prendre plusieurs doses de *Tords-Boyau*, par jour, ce qui le mettait rondelet, le soir. Cette fois, c'était un matin. Bonjour Docteur.—Tiens comment vas-tu George.—Pas trop bien.—En effet, tu m'as l'air fatigué ; écoute George, tu bois trop, je crois que tu te tueras. Voyons dis-moi, mon ami, quel effet à la boisson chez toi ?—Eh ! eh ! ça me soûle.

Un soldat ivre, tombé de cheval, avait beaucoup de peine à remonter. "Mon Dieu, disait-il, aidez-moi." Puis faisant un effort, il tombe de l'autre côté, se démet l'épaule, et dit en soupirant : " Ah ! mon Dieu ! vous m'avez trop aidé."

De rouge et de blanc j'ai pris
Une large dose ;
Je ne puis donc être gris,
Je dois être rose !

HYPOLYTE BRIOLET (*Charivari*).

— Un curé de campagne avait pour valet un jeune paysan ivrogne, qui faisait tous les jours dans la cave, plusieurs essais du vin qu'il devait apporter. Le curé qui s'en aperçut exigea de lui, que lorsqu'il tirerait le vin, il chanterait toujours quelque prière latine. Un jour donc que le paysan, en tirant son vin, et en chantant rêvait aux moyens d'attrapper le curé, il lui vint en idée d'entonner le commencement d'une prière, assez haut pour qu'on l'entendit : mais de feindre de l'achever tout bas ; il chanta donc : *Pater noster*, et a mesure qu'il baissait la voix, il levait le coude d'autant, et lorsqu'il eut bu à peut près autant de temps qu'il en fallait pour réciter le *Pater*, il reprit en chantant : *sed libera nos a malo*."

Une légende de Cham dans le *Charivari :*

Un ivrogne regardant Galilée, occupé à faire des calculs, et a tracer des figures géométriques sur un tableau noir :

— Est-il bête, ce Galilée ! Tous ces calculs pour voir que la terre tourne......... trois bouteilles de vin m'ont suffi à moi !

Deux bouchers et un cordonnier buvaient ensemble dans une cour. Comme il pleuvait, le cordonnier avait soin, toutes les fois qu'on lui versait à boire, d'élever son chapeau au-dessus de son verre, *de peur qu'il n'y tombât une goute d'eau.*

— *Qui a bu, boira!* a dit la sagesse des nations, ou si elle ne l'a pas dit, elle aurait dû le dire.

Exemple : à Saint ***, dans le comté de......, un jeune homme s'était pendu dans un état d'ivresse.

Sa mère survenue presque aussitôt coupa la corde, et le pendu remis sur ses pieds se mit à courir.... au cabaret, où il continua ses libations.

— Un ami de Bacchus atteint d'hydropisie,
S'écria sur le point de descendre au tombeau :
O ciel ! comment mon corps peut-il être plein d'eau,
Puisque je n'en bus de ma vie ?"

Un soir, par un temps d'orage, trottait, ou plutôt chancelait un ouvrier, qui venait de faire ses dévotions à Notre-Dame de la Treille.

— Tiens, c'est de l'eau qui tombe ! dit-il. Fais pas attention, mon vieux, marche toujours ! faut jamais reculer devant l'ennemi !...

La pluie se changeant en une véritable averse :

— Elle *s'a* procuré des troupes fraîches ! fit le pochard. Cent mille contre un... les lâches !

A Murcier (*Mosaïque*).

— Un paysan, après de copieuses libations de cidre, qui l'avait complètement enivré réussit enfin à rentrer chez lui. Sa femme, pour le dégriser, le jeta dans le coffre à l'avoine, et le laissa là...

Au milieu de la nuit, notre homme se réveille, avec une soif brûlante, et sans aucune conscience de ce qui s'était passé. Après de vains efforts pour sortir, il finit par s'imaginer qu'il est rendu dans l'autre monde et s'écrie :

— " Bonnes gens de l'autre monde, voulez-vous troquer du cidre contre de l'avoine ?

DANS LA RUE.

— Il est entre onze heures et minuit. Deux ivrognes traversent une rue.

Premier Ivrogne (*au bout d'un zig-zag*)—Non vois-tu... j'peux pas la garder, ma femme !

Deuxième Ivrogne.—Bah... Et pour... pourquoi ça ?

Premier Ivrogne (*après un écart*).—Faut la nourrir... vois-tu !

Deuxième Ivrogne.—Qué que ça te fait !... Puisque t'as les moyens!......

Premier Ivrogne (*tangage prononcé*). — Faut la promener, vois-tu !

Deuxième Ivrogne.—On ne la... promène pas toujours !

Premier Ivrogne (*fort roulis, d'un ton navré*).—Et puis, c'est pas tout ça... vois-tu !... Elle boit !......

UNE ÉDUCATION NÉGLIGÉE.

Une éducation négligée! telle est, suivant Angelot, la cause du délit qu'on lui reproche.

Il est prévenu, d'outrages et de résistance aux agents de la force publique.

Un Homme de Police.—Le prévenu était ivre et se battait, sur le Carré Viger, avec un de ses amis qui voulait absolument le reconduire chez lui ; il criait qu'il ne voulait pas rentrer. Je m'approche, et je l'engage à s'aller coucher; il me regarde, m'appelle agent de la tyrannie, et se met à chanter :

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé !

et termine en criant : Vive la Pologne !

— Voyons, lui dis-je, vous êtes ivre ; aller vous coucher.

— Me coucher ? répondit-il, je veux bien, je vais me coucher là.

A ces mots, il se jette à terre et s'allonge comme pour dormir ; je le relève et je me mets en devoir de le mener dormir au poste jusqu'à ce qu'il soit dégrisé ; alors il m'injurie, me bouscule, se jette de nouveau à terre,

m'attrape les jambes pour me renverser, et me déchire mon pantalon jusqu'aux genoux.

ANGELOT.—Je vous l'ai indemnisé de cent sous, dites-le, si vous êtes un homme.

L'HOMME DE POLICE.—C'est vrai.

ANGELOT.—Vous êtes un homme !

L'HOMME DE POLICE.—Je le relève de nouveau, et je veux l'entraîner, alors il oppose une vive résistance ; un rassemblement d'au moins cent cinquante personnes s'était formé, un de mes collègues, venant à passer, me prête main-forte ; malgré cela nous ne serions pas venu à bout du prévenu, sans un bourgeois qui l'a pris par les jambes et nous a aidés à l'emporter.

M. LE JUGE.—Eh bien, Angelot, qu'avez-vous à repondre ?

ANGELOT.—Rien ; une édudation négligée.

M. LE JUGE.—Que voulez-vous dire ?

ANGELOT.—Une éducation négligée !....si j'avais reçu une éducation plus distinguée, d'abord je ne me mettrais pas dans des états de boisson aussi surabondants, et je respecterais *secundo* les hommes de police qui sont crées pour le bon ordre et la sécurité des mœurs. Je regrette avec douleur l'excès de mes procédés à l'égard des hommes de police, dont j'ai indemnisé celui du pantalon de son accroc, au point de n'avoir gardé qu'un sou en mon pouvoir ; il peut le dire si c'est un homme.

(A l'Homme de Police) : Quand on m'a fouillé après les cent sous, me restait-il plus d'un sou ?

L'HOMME DE POLICE.—C'est exact.

ANGELOT.—Vous êtes un homme ! Messieurs, pardonnez à mon éducation négligée, que j'en ai assez pour mon état de fumiste, mais que j'en manque sociablement parlant ; j'aspire aux circonstances atténuantes, si c'est un effet de votre honorabilité.

Le tribunal l'a condamné à dix jours de prison.



LECONS (BONNES).

Un certain étourdi, qui se croyait plaisant,
Parce qu'aux sots il savait plaire,
Rencontrant un aveugle, et soudain l'arrêtant,
Aux oreilles lui va criant :
" Bonhomme, réponds-moi, qu'est-ce que la lumière ?"
L'aveugle, homme de sens, lui répond sans colère :
" C'est, je crois, ce qui fait qu'on va s'en hésiter,
Et que, voyant un sot, on cherche à l'éviter."

Un gentilhomme jouant au piquet avec La Bourdonnaie, était fort ennuyé de l'insistance que mettait, à se tenir auprès de lui et à regarder son jeu, un homme qu'il ne connaissait pas, et qui lui était à charge. Il ne savait trop comment s'en débarrasser...

— Enfin, il tire son mouchoir et en mouche son voisin, mais se ravisant tout-à-coup :

" Pardon, monsieur, lui dit-il, mais vous étiez si près de moi, que j'ai pris votre nez pour le mien."

Mgr. Affre, archevêque de Paris, était, comme on le sait, un prélat aussi distingué par l'élégante finesse de son esprit que par ses lumières, et l'étendue de ses connaissances théologiques. Avant qu'il fut arrivé au poste éminent qu'il a occupé avec tant de vertu, et qu'il a quitté en martyr, avec tant d'héroïsme, il se rencontra un jour dans une voiture publique, avec un commis-voyageur goguenard, et quelque peu voltairien, qui forma le projet d'amuser la compagnie à ses dépens. Pour commencer il lui adressa la question suivante :

" Quelle différence y a-t-il entre un âne et un évêque?

Le prêtre, surpris, regarde l'impertinent, et lui répond, après quelques moments de silence, qu'il n'en sait rien.

" C'est, reprend le *spirituel* questionneur, qu'un âne porte sa croix sur le dos, et que l'évêque la porte sur la poitrine ! "

Après cette plaisanterie de *bon goût*, le commis-voyageur se mit à rire aux éclats, mais il trouva peu d'écho. Un instant après, le prêtre lui dit : " Et vous, monsieur, savez-vous quelle différence il y a entre un âne et un commis-voyageur ?—Non.—Eh bien ! ni moi non plus." Cette fois tous les rieurs furent pour Mgr. Affre ; le voyageur seul ne rit pas ; il baissa la tête et descendit au premier relais.

**

Une dame quêtait. Elle présente la bourse à un richard, qui lui dit rudement :

— Je n'ai rien.

— Prenez, monsieur, dit la dame ; je quête pour les indigents.

A. MURCIER.

Ne pas confondre la théorie avec la pratique.

Exemple tiré d'un journal Américain :

Un savant et pédant professeur traverse une rivière dans un bateau. Il dit au passeur :

— Comprenez-vous la philosophie, mon ami ?

— Non. Je n'en ai jamais entendu parler.

— Alors les trois-quarts de votre existence sont perdus. Avez-vous des connaissances en astronomie ?

— Non.

— Ah ! oui, vraiment, les trois-quarts de votre existence sont perdus. Il allait continuer sur ce ton, lorsque la barque chavira : batelier et professeur furent lancés dans les flots.

Le passeur s'écria :
— Savez-vous nager ?
— Non.
— Alors toute votre existence est perdue.

Madame de Staël, digne fille de son père, ne devint l'ennemie de Napoléon que parce qu'il avait mortifié sa fierté. L'empereur passant près de Coppet, voulut y voir M. Necker. Sa fille s'y trouvait en ce moment. Elle assista à la conférence, prit part à la conversation, et, avec ce ton doctoral qui, plus d'une fois, lui fit oublier son beau talent, voulut donner au *souverain* de la France une leçon sur l'art de gouverner. Napoléon ne lui répondit qu'en lui demandant si elle avait des enfants.

Le maréchal de Schomberg, qui était allemand, avait un maître-d'hôtel qui, voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, dit à son maître : " Je crois que ces gens-là m'ont pris pour un allemand.—Ils avaient tort, répondit le maréchal avec beaucoup de flegme, ils devaient vous prendre pour un sot."

**

EN WAGON.

— Nous sommes sur le quai d'un débarcadère de chemin de fer. Une jeune dame élégante tient son enfant de quatre ans par la main, et cherche une place. Elle se plaint qu'on n'ait pas mis un wagon de dames.

— Madame, dit le sous-chef de la gare, c'est votre droit ; mais aujourd'hui, par un fâcheux hasard, il n'y en a pas. Nous avons plus de voyageurs que nous ne pensions, mais vous n'allez qu'à une demi-heure d'ici, il fait jour, ne m'obligez pas,... je vous en supplie, à retarder le départ du train en faisant ajouter un wagon.

La dame insistant de plus en plus, les ordres sont donnés; on perd dix minutes, un quart d'heure. Les voyageurs s'impatientent. La dame se promène de long en large avec son enfant. Enfin, un wagon supplémentaire est attaché.

— Pardon, madame, dit le chef de la gare, à la dame qui se préparait à y monter, mais votre enfant est un monsieur, il ne peut monter dans le wagon des dames.

L'agent d'un seigneur vain et orgueilleux, apprenant que celui-ci venait visiter les terres de son domaine, et devait se rendre chez lui, alla poliment à sa rencontre. Le seigneur l'ayant fait monter dans sa berline, le laissa sur le devant, quoiqu'il fut seul et qu'il y eut place à ses côtés. "C'est bien le toît du château que j'apperçois là-bas?" dit-il à l'agent.—"Oui, Monseigneur."—"Au lieu de suivre les longs détours de la chaussée, ne pourrions-nous pas couper au plus court par ce pâturage?"—"Je pense qu'oui."

La voiture entrée dans ce pâturage, qui était marécageux, s'embourba tellement qu'il ne fut plus possible de l'en tirer, et que le seigneur fut obligé de mettre pied à terre, et de gagner avec beaucoup de peine un terrain plus solide. "Il me semble, dit-il avec humeur, à son homme d'affaire, que vous devriez mieux connaître mes terres.—"Excusez, Monseigneur! c'est que ne suis pas accoutumé à les parcourir à rebours."

Un homme de la plus haute taille se promenait un soir a la foire de Saint-Ovide, tandis qu'on jouait, en dehors, des parades. Tout occupé des lazzis qui se faisaient à celles d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied apostropha très-incivilement le grand homme, ou plutôt

cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de ce courber, et de dire en élevant la voix : " Qu'est-ce qui est là-bas?" L'Ésope, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, et le posa sur le balcon de la parade, en disant froidement : "Tenez, serrez votre polichinelle, qui s'avise de faire ici du tapage."

**

Dans les farces qu'il faisait F... n'était pas toujours heureux. Il se présenta un jour à la barrière pour entrer à Paris, et dit au commis : " Je passe du vin sur moi, faites-moi donc payer.—Non, monsieur, répondit le commis, le vin en cruche ne paye pas."

Id.

Entendu chez un barbier trop loquace :
— Comment monsieur désire-t-il que je le rase ?
— Sans desserrer les dents.

Un marchand allant en exhibition, passe dans son voyage, par une ville du Canada. Dans ses habits, ce marchand n'avait cherché qu'a se mettre à son aise. Tant bien que mal, il était monté. Il s'était muni surtout contre le froid, et, pour s'en garantir aux jambes, il les avait entortillées de foin au lieu de bottes.

Passant par la ville en question, sur les dix heures du matin, les oisifs qui se trouvèrent sur la place publique, criaient après lui, le raillant de toutes manières sur ses bottes.

Ayant même été obligé sur la route, de traverser un ruisseau, l'un des acteurs, cordonnier de son métier, lui dit :

— Monsieur, levez les jambes, vos bottes prennent l'eau.

Tandis qu'un autre qui était savetier, lui criait :

— Mon Cadet, piquez, piquez de l'éperon.

— Oui, dit-il tout bas en colère, j'en piquerai dès demain, mais ce sera à vos dépens.

Ayant le soir même payé ce qu'il devait à son aubergiste, il fait venir un des deux cordonniers, et lui dit :

— Ce matin j'ai été pressé, et n'ayant pas trouvé mes bottes, je m'en suis fait avec du foin : on a ri, peu m'importe ; j'ai eu les jambes chaudes, c'était ce que je voulais. Mais je sens que je ne puis me passer de bottes, pourriez-vous m'en livrer une paire pour demain matin ?

— Oui, lui dit le cordonnier en riant ; le terme est court, mais à demain ; je les ferai cette nuit.

— N'y manquez pas ; demain à cinq heures du matin.

— A demain.

La mesure prise, il part.

Le voyageur va saus rien dire à l'auberge chez l'autre cordonnier, en commander une autre paire pour six heures précises du matin. Le marché fut conclu de part et d'autre.

Le lendemain, le premier apporta sa paire de bottes ; mais la droite, disait le voyageur, le gênait ; il fallait la remettre sur la forme et la rapporter à sept heures et demie : le cordonnier y consentit. A peine est-il sorti, que l'autre arrive, apporte sa paire de bottes ; mais la gauche ne pouvait passer.

—Il faut, disait notre homme, la rajuster et me la rapporter à huit heures et demie.

L'ouvrier y consent. A l'heure dite, tous deux apportèrent chacun leur botte ; mais le marchand était parti. On se moqua d'eux à leur tour, en leur disant :

— Oh ! les sots qui changent des bottes de cuir contre des bottes de foin.

Un fat qui ne pouvait parvenir à apprendre l'allemand, disait que ce n'était pas sans raison qu'un de nos plus célèbres auteurs avait dit que si les chevaux parlaient, l'allemand serait leur langage.

— Ah! *c'est donc pour cela* dit un Allemand qui était présent, *que les ânes ne peuvent l'apprendre.*

Un grand seigneur anglais, se trouvant à table à côté d'un pauvre Ministre de campagne et de M. Brougham— il n'était point encore lord—demanda à ce dernier avec un ton d'ironie qu'il prétendait être fine et incisive :

- Pourriez-vous me dire, monsieur Brougham, comment il se fait que, chaque fois que l'on sert une oie à la table, on la met toujours à côté d'un ecclésiastique ?

— Par ma foi! s'écria M. Brougham avec le plus grand flegme, je n'y avais jamais réfléchi; je trouve la remarque si curieuse que je ne pourrai jamais voir à l'avenir une oie sans penser à votre Seigneurie!

Dernièrement dans une école supérieure, que nous ne nommerons pas, les étudiants ayant remarqué qu'un des professeurs prolongeait beaucoup trop ses leçons, résolurent d'attirer son attention sur l'heure du dîner; et le plus hardi d'entre eux écrivit en cachette avec de la craie, sur la table du maître, ces mots :—"*dinner at one precisely.*" Le professeur, en prenant sa place, ne dit rien, mais, jetant un regard furtif sur son auditoire, il n'eut pas de peine à découvrir le coupable à son air triomphant; puis, le lendemain, fesant mine de voir pour la première fois l'impertinente inscription, il déclama la parodie suivante d'un des plus fameux passages de Shakespeare, s'adressant du regard à l'auteur de la mystification :

To be or not to be... in time for dinner
Is the great question with this hungry sinner,
An empty head must be by him preferred
To an empty stomach or a meal deferred.

Nous traduisons tant bien que mal pour ceux de nos lecteurs qui ne savent point l'anglais :

Etre ou bien n'être pas... à temps pour son dîner
C'est la question ! Cet enfant d'Épicure,
Avec son estomac n'ose pas badiner ;
Mais de son cerveau vide il n'a souci ni cure.

Les complices se tournèrent, comme d'ordinaire en pareil cas, contre leur chef compromis, et les rires de tout l'auditoire saluèrent la boutade poétique du maître.

(*Journal de l'Instruction Publique.*)

Mgr. de Mazenod, évêque de Marseille, causait avec un jeune homme. Dans un moment d'épanchement, il ouvre sa tabatière et l'offre à son interlocuteur.

— Merci, Monseigneur, dit le jeune homme ironiquement ; je n'ai pas ce défaut-là.

— Si c'était un défaut, vous l'auriez, riposta l'évêque.

C'était au dernier bal de la cour, à Berlin. Une des Reines de la fête, femme d'un diplomate étranger, était l'objet des attentions de M. de Bismark, sur lequel sa beauté a produit, chacun le sait, une vive impression.

Le galant Ministre, avec cette fatuité de conquérant qui le caractérise, avança la main sans façon pour cueillir une fleur du superbe bouquet que portait la dame.

Il reçut aussitôt un léger coup d'éventail sur les doigts.

— Pardon, Monsieur le comte, dit la dame, ce n'est pas un État de l'Allemagne ; ceci se demande.

— Un certain seigneur de la cour de Gaston-Phébus, comte de Foix, vicomte de Narbonne et souverain du Béarn, voulant rire d'un berger, vêtu en grosse bure et

député vers le comte de Foix dit au pasteur : "Ami, quand le soir vous voulez descendre de la montagne, comment sifflez-vous le troupeau pour le rassembler ? N'ayez point honte, allons, faites comme à la campagne."

Notre Ossalois s'excuse en prétextant le respect dû à l'illustre assemblée. Le seigneur insiste, l'Ossalois alors se met à siffler fort doucement.—"Mais vous sifflez avec plus de force?"—"Oui, quand le troupeau est dans quelque ravin ou qu'il se trouve fort loin ; mais nous sifflons tout doux, quand les bêtes, sont-là à côté de de nous."

(*Annales de Famille.*)

Un petit marchand de journaux vendait en novembre 1864, dans les rues de Washington, et, pour allumer la clientèle, criait à tue-tête : "Grande bataille dans l'Alabama!" Passe un colonel, qui achète le journal et le parcourt avidement.—"Mais tu m'as volé, dit-il à l'enfant, je ne vois pas de bataille ici.

— Non, assurément, répondit le gamin mettant prudemment une distance de quelques pas entre le guerrier et lui ; non, vous ne voyez pas de bataille ici, et vous n'en verrez pas d'avantage si vous continuez à *loafer* dans la capitale."



MAGISTRATS.

C'était aux assises, dans un comté du Nord :

Une cuisinière paraissait devant le jury, accusée d'empoisonnement sur la personne de sa maîtresse.

Après longue délibération, elle est acquittée.

— Ma fille, lui dit le juge, MM. les jurés vous aquittent, mais rappelez-vous bien ceci : si jamais ma cuisinière venait à me quitter, il est tout-à-fait inutile de vous présenter chez moi,—quels que soient d'ailleurs vos certificats.

F.

Voici comment un juge Américain connu dans tout l'Ouest par sa politesse exquise, qui contraste tant avec le sang-froid des *Yankees*, a récemment annoncé à un meurtrier, sa condamnation à mort.

Accusé, monsieur D... levez-vous, je vous prie ; c'est là une formalité prescrite par la loi, sans cela je me ferais un scrupule de vous déranger. Vous êtes inculpé d'un crime qualifié d'assassinat, je vois à mon grand regret, que le jury vous a déclaré coupable. J'ai malheureusement, tout en réservant mes sentiments personnels, à vous annoncer que vous devez être pendu par le cou, jusqu'à ce que vous soyez mort, mort, mort ! Maintenant, je vous prie, rasseyez-vous ; permettez-moi encore une question : à quelle heure vous serait-il le plus convenable d'être pendu ?

Le Président Bexon était bossu, et bossu très-prononcé : on amena à son audience un de ses pairs en difformité, accusé d'avoir maltraité à outrance un individu plus fort et mieux fait que lui. Or, cet accusé bossu avait pour défenseur l'avocat Mathon de la Varenne, qui lui-même était bossu.

Interpellé par le président de dire pourquoi il avait si rudement frappé le plaignant, l'accusé balbutie :

— Je n'oserai jamais vous le dire.

— Le tribunal vous ordonne de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité.

Nouvelle hésitation de l'accusé.

— Il m'a dit une grosse injure que je n'ai pas la force de répéter.

— Quel est donc cette injure ? Votre intérêt est de le dire.

— Eh bien, là ! il ma dit comme ça que j'étais *bossu !*

Aussitôt le président de répliquer :

— Mais, mon camarade, ce n'est pas là une injure ; demandez plutôt à votre défenseur.

(*Souvenirs de* BERRYER.)

—" Répondez, monsieur, disait un juge à un vieux Quaker ; savez-vous pourquoi nous siégeons ici ?"

—" Certes, si je le sais, répondit l'accusé ; trois d'entre-vous siègent pour une piastre par jour, et le gros qui est au milieu pour quatre mille piastres par an !"

Un juge ayant passé la nuit a boire, interrogea le matin un criminel, condamné à mort à un premier tribunal. Après lui avoir demandé son nom, son âge, etc., les vapeurs du vin l'assoupirent un peu ; et s'éveillant un moment après, " Comment te portes-tu," lui dit-il, croyant parler à un ami ? Le criminel le regardant fixement lui répondit : " Si je me portais aussi bien que vous je n'aurais pas soif." Cette réponse fit rire les autres juges qui lui sauvèrent la vie, en adoucissant le châtiment que les lois lui avaient réservé.

Un filou pincé, la main dans la poche de son voisin, se démenait pour trouver des raisons, des explications, des justifications impossibles.

— Pourquoi tant mentir, lui dit le juge avec bienveillance, n'avez-vous pas un avocat ?

Certain voleur fut surpris dans l'instant
Qu'il détroussait à la hate, un passant,
Lequel l'entraine ; et du juge, sur l'heure
Force lui fut de gagner la demeure.
Or, il advint, par un cas fort plaisant,
Que le prévôt, tout en l'interrogeant,
Remet en lui son compagnon de classe :
Figurez-vous son ébahissement !
Il croit rêver, il le regarde en face.
" Oui... c'est lui-même... hélas ! c'est mon vaurien !
Puisque c'est toi, mon cher Giroux, eh bien,
Je t'en conjure, apprends-moi des nouvelles
De nos amis, nos Catons, nos modèles ;
Bertrand, Dumont ;. ils valaient mieux que toi.
Que font surtout Richard, Gauthier, La Rue ?
Ils promettaient ; ils iront loin, je crois...
—Hélas, monsieur ! dit Giroux, l'âme émue,
Tous sont pendus... excepté vous et moi."

FRÉRON FILS.

En mai 1869, aux sessions trimestrielles du comté de Glamorgan, (Pays de Galles) une douzaine de braves Gallois sont tombés d'accord sur une declaration, qui mérite d'être conservée dans les annales judiciaires. Il s'agit d'un individu accusé et convaincu de vol. Le président du jury a formulé comme suit son verdict de culpabilité :

" Cette affaire nous a donné bien du tracas. Nous

avons fait tout ce que nous avons pu, pour tirer l'accusé d'affaire ; mais, réellement, les circonstances sont telles qu'il n'y a pas possibilité pour nous de le faire remettre en liberté."

Traduction littérale !

Les juges du présidial de F... venaient de condamner un voleur à cinquante ans de travaux forcés, dans le Pénitencier Provincial. A peine eurent-ils prononcé ce jugement, que, fesant reflexion sur la fatigue qu'essuyerait dans le chemin, ce criminel, qui était d'une complexion délicate, touchés de compassion, ils opinèrent, qu'il serait pendu, afin de lui épargner la peine et les fatigues du voyage.

— Un juge remettait une cause à huitaine. L'avocat insistait pour qu'elle fut entendue de suite.

— De quoi s'agit-il donc ? dit le magistrat.

— Monsieur, de six pièces de vin.

— Oh ! la Cour, en effet, peut aisément vider cela en un tour de main.

Union Nationale.

Feu le juge C... eut un jour à questionner un témoin qui bégayait beaucoup, en donnant son témoignage.

— Je crois, dit son Honneur, que vous êtes un grand coquin. Le témoin reprit :

— Pas si grand que vous, Votre Honneur, le-le-le pensez.

Un sourd fit un sourd ajourner,
Devant un sourd en un village,
Et puis s'en vint haut entonner
Qu'il avait volé son *fromage ;*
L'autre répond du *labourage.*
Le juge étant, sur ce, suspens,
Déclara bon le *mariage*
Et les renvoya sans dépens.

PÉLISSON.

M. Clayfair, le juge de l'île Saint-Maurice, avait un procès avec un de ses fermiers. Comme il n'y avait pas, dans tous les districts, d'autre tribunal, que celui où M. Clayfair rendait la justice, force fut au fermier de faire plaider sa cause devant lui.

Le juge écouta fort patiemment l'avocat de la partie adverse, puis, quand celui-ci eût fini, il se leva de son siège, déposa sa toque de magistrat devant lui, descendit au banc de la défense et se mit à plaider pendant une heure et demie.

Après quoi il remonta sur son siège, se couvrit, débita des *attendu* et des *considérant* pendant dix minutes, et enfin.... se condamna lui-même !

Dans une audience de police correctionnelle, un président interroge une partie civile.

— Vous vous plaignez d'avoir été battu par le prévenu que voilà ?

— Oui, monsieur le président ; il m'a donné des coups de pied dans le...

— Asseyez-vous sur ce mot. Le tribunal vous comprend.

A. MURCIER (*Mosaïque.*)

Un homme, ayant été cité comme témoin dans une affaire de cour d'assises, fut appelé à son tour pour déposer.

— Mon ami, lui dit le président, comment la querelle s'est-elle engagée ?

— Voici, dit le témoin, les expressions dont s'est servi le prévenu, mon juge : " Vous êtes un imbécile."

Le président s'apercevant que le public riait, dit au témoin :

— Adressez-vous aux jurés.

Id. *Ibid.*

Trois enfants s'empoisonnent dans un village de l'Ohio, en mangeant le bout d'allumettes chimiques.

Le *coroner* appelé pour la constatation du fait, dit sèchement :

— Si les allumettes avaient été de la maison Bryant et May, ces galopins ne seraient pas morts !

— Des traiteurs, d'un air mécontent,
Exposèrent amèrement,
Au juge de l'endroit qui tenait audience,
Que l'on n'apportait plus de dindons au marché.
Le juge, homme de conscience,
Dit : " Mes enfants, j'en suis fâché ;
Qu'y faire ? prenez patience."
Mais voyant, à ces mots, les esprits s'irriter :
" Allons, allons, messieurs, ajouta-t-il, silence !
J'aurai soin de m'y transporter."

Le juge Jeffries, de célèbre mémoire, indiquait un jour avec sa canne, un drôle à la figure patibulaire, qui se trouvait sur le banc des accusés.

— Il y a une fameuse canaille à l'extrémité de ma canne, dit-il.

L'accusé lui demanda sans sourciller :

— A quel bout, mylord ?

Dernièrement le shérif d'Aylesbury tenait les assises de cette ville.

Ayant projeté une partie de chasse pour la fin de ses opérations judiciaires, il avait amené avec lui ses chiens, et les avait fait entrer près du lieu des séances.

L'auditoire était turbulent, et le shérif fut plusieurs fois obligé de crier : " Silence !"

Or, *silence* était précisément le nom d'un des chiens.

Voulant répondre à l'appel de son maître, il franchit la porte entr'ouverte et se précipita dans la salle d'audience, suivi de toute la meute jappant, aboyant, hurlant.

On peut juger de l'effet produit par cette invasion. En vain voulut-on faire sortir ces hôtes inattendus ; il fallut que le shérif les conduisit lui-même au chenil, après quoi il revint prendre séance.

On rit encore à Aylesbury.

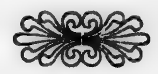
Prévenu de coups et blessures, un paysan est conduit devant un juge de paix de campagne.

Celui-ci procède par l'exorde *ex-abrupto :*

— Comment malheureux, tu sais que ton camarade n'a que ses deux bras pour vivre... et tu lui casses une jambe ! !

Un certain M***, avocat, homme d'esprit, disait : "On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration de la justice et la cuisine se préparent."

CHAMFORT.



MAIRES.

Certain intendant de province,
Qui menait avec lui l'équipage d'un prince.
En passant sur un pont, parut fort en courroux :
—Pourquoi, demanda-t-il au maire de la ville,
A ce pont étroit et fragile
N'avoir point, mis de garde-fous ?
Le maire, craignant son murmure :
—Pardonnez, monseigneur, lui dit-il assez haut :
Notre ville n'était pas sûre
Que vous y passeriez si tôt.

BOURSAULT.

— La scène se passe au cabaret de***

Gros-Jean écrit à M. le maire une lettre d'avis pour le prévenir de l'envoi d'une *bourriche* de lapins.

" Monsieur le maire,

" J'ons l'honneur de vous expédier trois la..."

Ici Gros-Jean, chancelant sur l'article de l'orthographe, s'interrompit :

— Eh! là-bas, Jérôme, crie-t-il au savant du village, qui pérore en buvant chopine à l'autre bout du cabaret, Jérôme, combien de *p* dans lapins?

— Ça dépend : combien de lapins?

— Trois.

— Alors, c'est trois *p*.

— Merci.

Et Gros-Jean parachève ainsi sa missive :

" J'ons l'honneur de vous envoyer trois la*ppp*ins."

o

Un vieux paysan, appelé par ses concitoyens aux honneurs de l'écharpe municipale, harangue en ces termes ses nouveaux administrés :

" Mes chers concitoyens,

" Mon cœur n'oubliera jamais l'heureux jour où vous avez fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à votre tête."

A. MURCIER (*Mosaïque*).

Un régiment en garnison à Baune (France), aimé et admiré de tous les citoyens de cette ville, fut un jour, par un ordre supérieur, appelé ailleurs.

Le maire, voulant témoigner la satisfaction et les regrets des citoyens, au moment du départ, se rendit sur la place publique, prend la parole et s'exprime ainsi :

" Monsieur le Colonel, la ville de Baune comptera au nombre de ses beaux jours celui où elle a eu le bonheur de vous posséder. Elle vous prie de recevoir en ce moment, un témoignage de son estime et de son intérêt. Nous savons qu'en quittant la ville, vous êtes obligés de traverser une forêt infectée de brigands ; permettez-nous de faire escorter votre régiment par quatre cavaliers de la maréchaussée.

Voici une nouvelle formule adoptée par les sectateurs de la doctrine Monroë pour la cérémonie et la célébration du mariage.

M. le maire, avant de célébrer un mariage, ne demanderait plus au futur s'il aime celle qu'il veut prendre pour femme, s'il jure de lui être fidèle, de la protéger, de la défendre,—toutes suggestions surannées, indignes des lumières de notre époque. Il dirait simplement :

— Monsieur, avez-vous des illusions ?—Non.

— Avez-vous des cheveux ?—Non.

— Avez-vous encore des dents ?—Non.

— Portez-vous de la flanelle?—Oui.

— Etes-vous blasé et incapable de rire?—Oui.

— Très-bien. Monsieur, au nom de la loi, vous êtes unis. Faites le bonheur de cette jeune fille.

On inaugurait dans une ville du Midi de la France, la statue d'un guerrier célèbre et impétueux.

Le maire d'une localité avoisinante avait cru de son devoir d'assister à cette fête.

De retour dans son hameau, il est accosté par un voisin, qui lui demande à brûle-pourpoint :

— Est-ce une *estatue* équestre ?

Le maire, inquiet, craignant un trébuchet, et ne voulant pas se compromettre, répond :

— Equestre ? heu ! heu ! pas trop !

Alph. Doudet (*F.*)

Des pêcheurs, en tirant leur filet, le trouvèrent si lourd, que craignant d'y trouver quelque corps humain noyé, ils envoyèrent de leurs camarades prier M. le Maire de vouloir bien se transporter sur le lieu pour être témoin de ce qu'amenerait le filet. Pendant ce temps-là, ils le tirèrent et y trouvèrent un âne. L'un d'eux cria au messager : " Allez dire à M. le Maire que ce n'est qu'un âne."

PROCLAMATION MUNICIPALE.

Cette proclamation d'un magistrat municipal du pays mérite d'être conservée.

Le Maire d'une petite ville de la province d'Ontario, a fait ses civilités de nouvelle année, par l'organe du tambour de la ville.

Dans la matinée du 1er Janvier 1869, les habitants de

la ville de *** furent réveillés par le son enchanteur des *rra* et des *fla* de leur tapin ordinaire.

Chacun se mit à la fenêtre, et on entendit cette annonce :

" Monsieur le Maire fait à savoir, disait le tambour, qu'à l'occasion du jour de l'an, il la souhaite bonne et heureuse, accompagnée de plusieurs autres, à tous ses administrés généralement quelconques.

Rrrrrra!

" Il prie ses administrés, de considérer le présent avis, comme la marque de la parfaite considération, et de la grande amitié qu'il a pour chacun d'eux, et dont il leur aurait donné les assurances par lui-même, s'il avait été leur rendre la visite que ma présente proclamation remplace avantageusement pour tous."

Rrrrrra!

" Monsieur le Maire invite également ses administrés, à s'épargner la peine de venir lui rendre leur visite en personne ; considérant les sentiments qu'ils ont pour lui, il ne veut pas qu'ils se dérangent de leurs affaires pour lui dire ce qu'il sait aussi bien qu'eux, attendu que son salon a été nouvellement ciré et frotté, et que, par la boue qu'il fait dans les chemins, les pieds de ses administrés, crottés, confondraient tout dans la maison du Maire, qui se fera un vrai plaisir de les en dispenser. Il a l'honneur de leur présenter ses respects et ses compliments, et il les prie de se couvrir, vu que les matinées sont fraîches."

Rrrrrrrrra!

Le grand Condé devait passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville, s'étant mise sous les armes, le maire en robe, à la tête des échevins, alla recevoir le Prince à la porte de la ville.—" Monseigneur, *lui dit-il*, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de votre Altesse Serénissime, la plus

petite serait ravie de vous faire connaître qu'il n'y en a point qui ait eu un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen infaillible de plaire au guerrier le plus grand de notre siècle, c'était de le recevoir au bruit d'une nombreuse artillerie ; mais il nous a été impossible de faire tirer le *canon* pour *dix-huit* raisons : La première, Monseigneur, c'est qu'il n'y en a point et qu'il n'y en a jamais eu en cette ville..."—" *Je suis si content de cette raison*, dit le Prince, *que je vous tiens quitte des dix-sept autres!*"

Hanneton.

M. B...,Maire de la petite ville de C***, dans la province de Québec, écrivait tout dernièrement a son fils, (étudiant à Montréal) :

" Je viens de faire l'acquisition d'une très-belle terre, bien bâtie, avec une chapelle, dans laquelle est un superbe tombeau, où nous voulons, ta mère et moi, être enterrés, si Dieu nous prête vie."

ORDONNANCE CONTRE LES CHIENS.

Le 14 octobre 1861, une municipalité de la province d'Ontario rendit une ordonnance de police où se trouvait cette disposition : " Défendons de laisser entrer les chiens dans l'église, sous peine du fouet pour les chiens de la paroisse, et de trois livres d'amende pour les étrangers ; et afin que les contrevenants ne puissent prétexter cause d'ignorance, ordonnons que la présente sera imprimée et affichée aux lieux accoutumés."

LE NOUVEAU MAIRE.

Un habitant de la paroisse de R.*** (Canada), ayant été nommé *maire* le jour que sa femme lui donnait un fils, on afficha le lendemain matin ces deux vers sur sa porte :

Notre choix l'a fait Maire, et l'amour l'a fait père ;
Quel triomphe en un jour de se voir *père* et *Maire* !

Le conseil municipal de la petite ville de S...... voulant faire l'acquisition d'une pompe à incendie, se réunit en séance extraordinaire, et fit une délibération composée des quatres articles suivants, rédigés par M. le Maire :

ARTICLE 1. La pompe à incendie est destinée à éteindre les incendies.

ARTICLE 2. Tout habitant de cette commune est pompier en naissant.

ARTICLE 3. En cas d'incendie, la pompe ne sera délivrée aux pompiers que d'après une délibération du conseil municipal, approuvée ensuite par le sous-préfet.

ARTICLE 4. La pompe devra toujours être essayée la veille d'un incendie.

A. MURCIER.

BELLE PIÈCE MUNICIPALE.

Voyez! lecteurs! la curieuse adresse suivante d'un municipal à ses administrés :

" Nous, maire de la ville de.... district de.... province de....

" Vue l'époque du 22 octobre courant ; vue la proposition du sieur R.... vu les veux du 51 conseil général favorable à l'imposition des chiens et des chiennes ici, vu que le chien de la Cato a mordu le petit de mossieu le curé, vu que nous ne pouvons manqué d'être favorable à votre gouverneman en forsan les chiens à paier l'impôt ;

" Attendu : que la ville de Montrial a prise une arete policipal qui n'a pas été démantie par notre gouverneman ;

" Vu que les chiens se battes souvent entre eux et donne insi le movais exemple à la jeunesse. Vu que la Belgique et l'Engleterre ont adoptées contre les chiens des mesures qui les honore. Voulant faire jouir tous nos sujets de tous les bienfets d'une bonne administration, nous nous faisont honneur de les prévenir que le conseil municipal assisté de nous Maire, a été arrêté ainsi qu'il suit :

"1. Tous chien qui, sans permicion, suivra la voie publique, sera arrêté ; s'il résiste, il sera açaciné.

"Tous chien devra peier une côte personnelle de çint francs si cet un chien de luxe, et de deux francs si cet un chien d'utilité publique ou particulière.

"3. Les mètres des chiens seront tenus concurrament avec eux de péier cette sôme.

"4. Tous chien qui passera sa vie avec une muselière qui lui empaichera d'ouvrir sa gûle ne devra rien.

"5. Tous chien devra porter au cou au-dessus de léstomat, une plaque nemrottée d'un numéro qui serait une quittance déchargente de son personnel, et on ne lui dira rien.

"6. Les articles ci-endessus regarde les chiens des deux sexes qui doivent être bien surveillés.

"Fet dans la Mairie sur la fenaître que regarde la Rue Publique, le 22 du mois d'octobre de l'année 1869.

"Nous maire de...



MALICES.

Un général prussien voyageait dans une voiture à six chevaux. Arrivé près d'une petite ville du canton de Berne, il est arrêté à la porte, par un paysan de garde. Etonné de ce traitement, il met la tête à la portière, et demande à cette sentinelle en vertu de quel ordre elle agit de la sorte ? " Passez, passez, dit tranquillement le paysan ; seulement, j'étais curieux de voir ce que cette voiture pouvait porter de si lourd, qu'il fallut six chevaux pour la traîner."

(*Anec. Suisses.*)

On sait que Voltaire fut, comme homme d'esprit, le plus grand antagoniste de Piron.

Les deux écrivains, tout en étant fort liés, ne se ménageaient point réciproquement.

Un jour Piron alla voir Voltaire ; il ne le trouva point. Pour le narguer, il écrivit sur sa porte : *vieux coquin.*

Deux jours après il rencontra l'auteur de la *Henriade.*

— J'ai été chez vous, lui dit-il d'un air narquois, et je ne vous ai point rencontré.

— Je sais, répliqua Voltaire, vous avez même laissé *votre nom* sur la porte.

EPITAPHE D'UN GRAND PARLEUR.

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours contait merveilles ;
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix sur terre à nos oreilles.

LAFONTAINE.

Un personnage de la Restauration, s'efforçait de justifier aux yeux de Berryer sa défection politique, et plaidait les circonstances atténuantes.

— Que voulez-vous, mon cher, je suis vieux, j'ai peu de fortune... il faut bien que je fasse mon lit...

—Comment donc, répondit l'illustre orateur, pour faire des lits, il faut des paillasses !

Un habitant de Rapperschweill, qui voyageait à cheval, venait de passer dans un bac une large rivière. Le batelier, voyant que le cheval hésitait à sortir, lui donna un grand coup de pied en disant : " Avance donc, diable de rosse !"

Notre Suisse blessé, mais ne trouvant pas sur l'heure la manière de riposter, et de venger ainsi l'injure qu'ils entait qu'on venait de faire à son cheval, continue d'abord sa route en silence. Il avait déjà fait une demi-lieue, lorsqu'un idée subite lui fit tourner bride et revenir sur ses pas. Arrivé au bord de la rivière, il apperçoit le batelier de l'autre côté, l'appelle, attend qu'il soit arrivé près de lui, il lui dit alors : " Tu as dit que mon cheval était une diable de rosse... et moi je te dis que ton bac est un diable de radeau."

Fier alors d'avoir satisfait à son honneur, il se remet tranquillement en route et poursuit son voyage.

**

A propos des voyages de MM. les diplomates Européens en 1869, on disait : M. de Beyens, ministre de Belgique, voyage. M. de Grammont voyage. M. de la Guéronnière voyage. M. d'Usdom voyage. M. della Rocca voyage. Tous les diplomates voyagent. On les envoie à droite, on les envoie à gauche. Ils tombent comme des obus au milieu des populations ébahies. Ils passent comme des boulets, ils se succèdent sans intervalle. M. Chassepot a ajouté un ressort aux différents gouverne-

ments de l'Europe; car ces gouvernements laucent aujourd'hui vingt-cinq diplomates a la minute.

Pan!... un diplomate! Pif! un autre diplomate. Paf! un autre diplomate; on dirait un feu de peloton. Beaucoup de gens affirment que lorsque les diplomates partent comme cela, c'est signe de guerre. Avant de s'envoyer des balles, les nations s'envoient des diplomates. Le diplomate est en usage dans les attaques d'avant-postes. C'est un projectile qu'on dit très-creux. S'il n'atteint pas souvent l'ennemi, il attrape toujours des décorations.

Un prétendu bel esprit, vint un matin chez Rulhières, pour lui réciter deux contes de sa façon. Après avoir entendu le premier, et avant que l'auteur eût tiré le second cahier, Rulhières lui dit: " j'aime mieux l'autre."

(*Million de Plaisanteries.*)

LES DIX ANONS.

Sire Lucas avait, un jour de foire,
Neuf beaux anons bel et bien acheté;
Sis sur l'un d'eux, le manant, après boire,
Avec Alix s'en revenait monté.
Quand, de fortune ayant les yeux jeté
Sur les baudets, il pense qu'une bête
Manque au troupeau; de quoi se met en quête.
Allant, venant, ne songeant à celui
Qui doucement cheminait dessous lui.
Lucas adonc, jure se désespère;
Voire il pleurait, lorsque la mère Alix:
Tu ne vois-là, dit-elle, mon compère,
Que huit ânons, et moi j'en trouve *dix.*

Les blondes *Ladies* ont généralement les dents de devant assez proéminentes. Généralement aussi ces dents sont fort blanches.

On faisait un jour remarquer cette dernière particularité à Mme R....

— Parbleu, répondit-elle, il n'est pas étonnant qu'elles aient les dents blanches... elles ne peuvent pas se moucher sans les brosser !

Un ambassadeur de la république de Venise, s'entretenant avec un des premiers magistrats du canton de Berne, lui dit avec malice : " Mais qu'est-ce que c'est votre *Aboyer de Berne*? Excellence, répondit le magistrat, c'est à peu près la même chose que votre *Dogue de Venise*."

(*Anecd. Suisses.*)

En 1866, un volontaire Bas-Canadien, envoyé avec sa compagnie, en observation sur la frontière américaine, à Frelisburgh, écrivait à son père une lettre, dans laquelle il ne cherchait pas à plaisanter, et que pourtant, il terminait ainsi :

" Je ne t'en dis pas plus long, car j'ai si grand froid aux pieds, que je ne puis tenir ma plume."

Un de mes amis rencontre un Monsieur chauve qui laisse croître sa barbe :

— Pourquoi ne laisses-tu pas croître tes cheveux plutôt, lui dit-il.

**

Une jeune personne, chantait un soir, une de ces *pinsonneries* que Louis Veuillot *aime tant*. Le refrain de cette romance était :

" Je chante bien quand il est-là !"

— Mon voisin, un farceur qui rit de tout, se pencha vers moi au second couplet et me dit :

— "Il paraît qu'il n'est pas encore arrivé."

On s'occupe beaucoup en France des fusils Chassepot, qu'on appelle aussi *chasse-peaux*, ou fusils *chasse Prussiens.*

On distribuait le déjeuner dans un des collèges de la Province, et, par extraordinaire, le pain sortait du four. "Tiens, dit un écolier, en mettant dans sa poche un énorme croûton, tiens, du pain tendre : on n'en donne pas tous les jours ; ma foi ; j'en garde pour demain."

A Manchester, on a un singulier procédé pour empêcher les ânes de braire ; c'est de leur attacher un pavé à la queue. Comme ils ne leur arrive guère de braire sans dresser la queue, du moment où un poids la leur tient baissée, on suppose qu'ils sont obligés de renoncer à leur chanson. Le procédé vient, dit-on, de la Chine.

Un Anglais étant venu voir M. de Voltaire à Ferney, le poëte lui demanda d'où il venait : le voyageur lui dit qu'il avait passé quelque temps avec M. de Haller. Aussitôt l'écrivain s'écrie : "C'est un grand homme que M. de Haller, grand poëte, grand naturaliste, grand philosophe, homme presque universel !—Ce que vous dites-là, monsieur, lui répondit le voyageur, est d'autant plus beau, que M. de Haller ne vous rend pas la même justice.—Hélas ! répliqua Voltaire, nous nous trompons peut-être tous les deux."

GRIMM.

Un des hommes que le fameux Talleyrand aima le mieux,—si tant est qu'il aima jamais quelqu'un,—était le comte Louis de Narbonne-Lara, lequel était un bel esprit et rimait agréablement.

Un jour, M. de Narbonne, se promenant avec le Prince, lui récitait des vers. M. de Talleyrand les écoutait avec la résignation que donne l'affection; mais il ne perdit pas pour cela l'occasion d'un méchant bon mot.

Ayant aperçu un promeneur qui baillait :

— Vois-donc, Narbonne, dit-il froidement, tu parles toujours trop haut...

Vivre n'est plus pour moi qu'une charge importune,
Me voilà seul dans l'univers !
J'ai perdu mes parents, mes amis les plus chers !
—Comment ! Ils sont tous morts ?—Non, ils ont fait fortune.

THEVENEAU.

— On célébrait le mariage du citoyen X..., un bossu plus qu'espiègle...

Tout-à-coup l'épousée jette une exclamation de douleur :

— Oh ! là là ! que c'est bête !...

Le maire, les témoins, toute la noce de demander si Madame se trouve mal.

— Non, dit-elle, mais c'est mon mari qui me fait des *bleus !*

— Mon gendre, que signifie ?... demande le beau-père en courroux...

— Hé ! messieurs, riposte le citoyen X... J'entends finir comme j'ai vécu : en libre *pinseur*.

On demande à un élève aspirant au baccalauréat :
— De quoi est mort Socrate ?
L'aspirant reste court.
Un ancien lui souffle aussitôt :
— De la ciguë !...
L'ÉLÈVE *troublé* :—Monsieur, il est mort de la *lassitude* !...

On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un *soufflet* qu'il avait reçu, sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre, et en écartant les deux faces :

— C'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un *soufflet*.

Un serrurier, chargé de faire la rampe de l'escalier d'une chaire à prêcher, s'avisa de mettre pour pommeau de cette rampe une tête de loup. On lui demanda pour quelle raison.

— C'est, dit-il, pour empêcher les ânes de monter dans la chaire.

M. de Bellegarde, qui était Gascon, envoya demander à Malherbe lequel était mieux dit de *dépensé* ou *dépendu*. Le poëte répondit sur-le-champ que *dépensé* était plus français ; mais que *pendu*, *dépendu*, *répandu*, étaient plus usités chez les Gascons.

(*F. des Gasc.*)

Un professeur de chant du collége de *** à la réputation—bien ou mal acquise—de ruiner la voix de ses élèves. Dernièrement, il y en avait un qu'il faisait littéralement hurler ; on l'entendait de la cour ; quelqu'un demanda à M. P... :

— Quel est donc ce bruit?

— Rien : c'est M. X...qui achève de *vider* un de ses *ténors.*

Peut-être C... regarde-t-il le savon comme une chose nuisible à la santé, il est d'une malpropreté révoltante.

L'autre jour, il arrive à un rendez-vous, en disant :

— J'étais en retard ; aussi ne suis-je pas venu à pied.

— Cela se voit à tes mains, lui répond Auber.

Echo C. L. P.

Le Rédacteur-en-chef d'un grand journal de Toronto, (Ontario,) disait qu'on avait *demandé* sa tête.

— Rassure-toi, Frank, lui dit un de ses amis ; une tête comme la tienne ne sera jamais *demandée.*

On affirme que M. le Docteur Tupper ne parlera plus à la Chambre sans avoir dans sa poche du picrate de potasse.

— Pourquoi faire?

— Et! pour emporter la majorité.

— Mgr. Daviau de Sanzay, archevêque de Bordeaux, homme aimable et prélat respecté, avait parié et gagné contre M. Damirand, un de ses grands vicaires, une *dinde aux truffles*, qui se fesait longtemps attendre. A quelque temps de là, Mgr. rappelle à ce dernier sa gageure et l'invite à la réaliser.—“ *Monseigneur*, dit le grand vicaire qui voulait s'en dispenser, *les truffes ne vallent rien cette année.*” —“ *Bah! bah!* répond Mgr. de Sanzay, *c'est un bruit que les dindons font courir!*”

**

On sait que Panseron était la bête noire du célèbre compositeur Berlioz, qui le couvrait d'épigrammes. Voici comment un beau jour Penseron se vengea innocemment :

Dans un *Festival* que Berlioz donnait à l'Opéra—festival composé exclusivement de ses œuvres—on exécutait une *Marche funèbre* d'une interminable longueur...

Tout l'auditoire baillait et se trémoussait d'impatience..

On allait s'endormir...

La *Marche* ne finissait pas...

Panseron tira par le pan de son habit Berlioz, qui trônait au pupitre :

Hé ! collègue, lui dit il, le cimetière est donc bien loin ?

Il s'agissait d'un monsieur dont la malpropreté est passée en proverbe.

Comment se fait-il qu'il ait les mains si sales ? demandait-on.

— C'est répondit Of..., qu'il à la très-mauvaise habitude de se les porter à la figure.

BAROMÈTRE DOMESTIQUE.

Sous le titre de : *Journal d'un époux sur le caractère de sa tendre motié*, nous trouvons la plaisante facétie que voici :

Lundi, brouillard épais, on ne voit pas au travers.

Mardi, nuages et froidure, temps tout à fait désagréable.

Mercredi gelée, temps piquant.

Jeudi, mauvais temps au matin ; soleil rouge avec nuages fuyants et présageant la tempête.

Vendredi, orage pendant la matinée, avec coups de tonnerre ; le temps s'éclaircit ensuite.

Samedi, jour de paye, rayons de soleil, commencement de dégel ; il regèle le soir.

Dimanche, légère brise le matin ; temps clair et doux au dîner ; ouragan et tremblement de terre le soir.

“ O Julie, s'écriait sentimentalement un jeune damoiseau, la première fois que vous me direz des paroles si désespérantes, je me tuerai à vos pieds.—Et la deuxième fois ?” dit la demoiselle.

L'abbé S... ayant dit à quelqu'un de ma connaissance : “ Permettez que je vous dise ma façon de penser ; ” celui-ci répondit fort à propos :

— Dites-moi tout uniment votre pensée, et épargnez-moi la *façon*.

RIVAROL.

Il méritait la croix, il l'obtient aujourd'hui ;
Mais, vraiment, je ne puis comprendre
Qu'on vienne la pendre à celui
Qui, selon moi, devrait y pendre.

Corsaire.

Dans une baraque aux pains d'épices :

UN PASSANT.—Est-ce frais, tout ça ?

LA MARCHANDE.—Oh ! m'sieu !

— Avez-vous l'Empereur en pains d'épices ?

— L'Empereur ?... il ne nous en reste plus, m'sieu, nous n'avons que les *cent-gardes*.

Le passant poursuit son chemin. La marchande se ravisant :

— M'sieu ! m'sieu !

— Eh bien !

— Y m'en reste un... du temps qu'il était président !!

Un général américain qui avait été battu dans la Louisiane et dans la Floride, trouva un matin, au-dessus de sa porte, un tableau sur lequel se trouvait peint un tambour, avec cette inscription : *On me bat des deux côtés.*

L'autre jour, chez M. Shaw, encanteur à Montréal, on vendait un vieux tableau malpropre et déchiré.

— Allons, messieurs, un superbe tableau représentant Moïse...

Silence sépulcral.

— Allons, messieurs, voyez-donc ce Moïse sauvé des eaux...

— En effet, fit un spectateur, on dirait qu'il sort d'un égoût !

Le vice-amiral Napier racontait qu'un roi d'Afrique avait une singulière manière d'empêcher ses ministres en conseil *de pousser la responsabilité, jusqu'aux voies de fait.*

Il installait autour de son trône de grandes cruches, dans lesquelles il plaçait chacun des conseillers.

Tout le monde se mit à rire, sauf Robert-Peel, alors tout jeune.

— Vous ne trouvez pas cela drôle ? dit l'amiral.

— Mais, non ! je vois chaque jour quelque chose de plus drôle que cela.

— Quoi donc ?

— Un pays où les *cruches* tiennent conseil *toutes seules.*

Un poëte apporta à Piron un gros cahier de vers, et le pria de l'examiner.

Quelques jours après, l'auteur de la *Métromanie* lui rendit son manuscrit.

— Quoi ! monsieur, point de croix ? s'écria le jeune homme avec satisfaction.

— Vouliez-vous donc que je fisse de votre ouvrage un *cimetière ?*

(*Pironiana.*)

L'abbé Leblanc était logé à côté d'un maréchal-ferrant. Quelqu'un, qui ignorait sa demeure, en demanda l'adresse à Piron.

— C'est, répondit celui-ci, dans telle rue, à *côté de son cordonnier.* *Id.*

A la Salle du Théâtre-Royal de Montréal, pendant un entr'acte de la première représentation de *Elizabeth:*

— Qu'avez-vous compris du nouveau drame, *rien?*

— Si. J'ai compris : *Pardon!*

Un misanthrope disait :

— Ne croyez jamais que la moitié de ce que les hommes vous disent.

— Très-bien, répondit M. de***, *mais quelle motié?*

VOLTAIRE CONTRE LINGUET.

Mon premier sert à pendre, (Lin)
Mon second mène à pendre, (Guet)
Mon tout est à pendre. (Linguet)

RÉPONSE DE LINGUET.

Quand on a fait mon premier, (Vol)
On devrait faire mon dernier, (Taire)
Et mon tout est à rouer. (Arouet*)

M. J. Whitehill de Colombus, était un grand amateur de plaisanteries, même dans son bureau de trésorier de l'Ohio. Il y a une vingtaine d'années, un membre naïf de l'assemblée, se présente :

* Prénom de Voltaire.

— ... ...en vous faut-il ? demanda Whitehill.

— Je ne sais pas trop, dit le Représentant.

— Comment alors puis-je vous payer, si vous ne savez pas ?

— Eh ! bien, payez-moi ce que j'ai *gagné*.

— Gagné, s'écrie Whitehill ; gagné ! Vous être membre de la Législature, n'est-ce pas ? Eh bien si vous ne voulez que ce que vous avez *gagné*, je puis aisement vous satisfaire. Bob ! donnez à cet honorable représentant ce faux billet de dix dollars que *nous* avons là depuis si longtemps !

M. Busson-Billand se rend au Corps-Législatif portant sous son bras un volumineux portefeuille ; il est arrêté par un factionnaire à la grille du Jardin des Tuileries.

— On ne traverse pas avec un paquet, dit le boquillon.

— Mais, mon ami, c'est le *budget de l'État.*

— Trop lourd ! répond l'esclave de la consigne.

Non sans malice :

Feu M. de Rambuteau avait épousé la fille du charmant et séduisant Duc de Narbonne-Lara, qui plaisait tant à Napoléon 1er. Le gendre du favori devint Chambellan.

“ J'ai oui raconter que l'Empereur détestait les hommes qui avaient les pieds petits, parceque lui-même les avait assez gros.

En fin courtisan, que fit le jeune chambellan Impérial ? Il se mit à porter, les unes par dessus les autres, quatre ou cinq paires d'épaisses chaussettes : ce qui lui faisait des pieds dans le genre de feu M. Dupin aîné.

” Puis un jour, le chambellan fut nommé préfet : ce qui fit dire alors à un petit fils du Marquis de Bièvre, lequel était dans le secret des pieds de M. de Rambuteau :

“ Il parait que, pour avoir du *haut*, il n'y a qu'à avoir beaucoup de *bas* ! ”

Le Sport.

Un plaideur étant allé chez son avoué, et ayant demandé à un des clercs s'il pouvait parler au patron :

— Non, lui répondit le clerc, monsieur est occupé, *il bat madame.*

En Géorgie, avant la guerre, un voyageur rencontre un enfant noir, de sept à huit ans, qui ôte son chapeau pendant une averse, et le cache sous sa veste.

— Pourquoi ôtes-tu ton chapeau ? lui demanda-t-il.

— Parce qu'il serait tout mouillé et qu'il se gâterait.

— Oui, mais ta tête se mouille bien.

— Oh oui ! mais cela ne fait rien, répond l'enfant, car le chapeau appartient à moi et ma tête à mon maître !

La Bourse ne m'aime guère, disait le comte de Cavour à M. le baron de Rostschild.

— Qui peut vous le faire supposer ?

— Mon arrivée au ministère a été accueilie par trente sous de baisse.

— Oh ! monsieur le comte, répondit M. de Rosthschild, vous valez plus que ça...

F.

On dit que Piron étant allé voir Voltaire par une journée très-froide, se chauffait contre le poële dans lequel pétillait un grand feu.

Il était-là sans mot dire, lorsqu'il lui arriva un de ces petits accidents dus à la misère de la nature humaine.

Surpris mais non intimidé, il dit à Voltaire :

— Oh ! il fait un froid terrible !

Oui, répliqua l'auteur de la *Henriade*, il fait tellement froid que les *cruches* en pètent.

Les femmes qui, aux Etats-Unis, se livrent au métier de Conférencières, débitent quelquefois de singulières idées.

" Mariez-vous, jeunes gens, disait l'une d'elles. Ayez confiance dans les jeunes filles. N'attendez pas le *millénaire* qui doit les changer en anges. Du reste, quelle figure feriez-vous à côté d'anges, animaux que vous êtes ! "

Cette sortie irrévérencieuse était d'ailleurs mitigé par une observation pleine de finesse :

" C'est aux jeunes femmes qu'il appartient de donner de bons exemples, car les jeunes hommes les suivent toujours."

— Un distributeur d'imprimés se tenait au coin de la rue Notre-Dame et de la rue St. François-Xavier, donnant des prospectus aux passants.

Survient un monsieur qui, comme les autres, tend la main pour prendre le carré de papier. Mais le distributeur refuse.

— Non, pas vous...

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous portez toute votre barbe.

— Je distribue une annonce de rasoirs ; vous voyez-bien que ce n'est pas pour vous.

Ces jours derniers un criminel, ayant aussi peu souci de la justice que de la dignité du barreau, était traduit devant un tribunal du pays. L'avocat qui le défendait s'acquittait plus mal que bien de la tâche qui lui était imposée, au moins selon l'avis de l'accusé.

Interrogé, après le discours du défenseur, s'il avait quelque chose à y ajouter, il répondit avec impudence :

— Tout ce que j'ai a demander aux juges, c'est l'indulgence pour mon avocat.

Mademoiselle H. B..., la fille d'un négociant du comté de T*** doit épouser le jeune M. D..., fils de M. D..., du même comté.

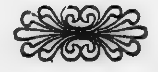
L'autre soir dans le salon paternel, mademoiselle B..., pour faire enrager son prétendu, qui à l'air un peu nigaud, disait en riant :

— Oh ! les zouaves ! les zouaves !...

— Ce sont des hommes terribles. mademoiselle !... capables de tout !... même d'enlever une femme !

— Vrai !... Oh ! mais ce serait charmant !... Etre enlevée par un zouave !... un zouave ayant trois croix !

— Alors, mademoiselle, vous voudriez donc être sa quatrième, répondit galamment le jeune D..., en baissant modestement les yeux. Mademoiselle B..., a trouvé le compliment si joli, que le mariage fut célébré dans huit jours ;—grand évènement par tout le comté.



MÉDECINS.*

Molière définissait un médecin : " Un homme que l'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade, jusqu'à ce que la nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué."

(*Molièrana.*)

Un jeune homme, qui se disposait à étudier la médecine, fit part de son dessein à Voltaire.

— Qu'allez-vous faire ? lui dit celui-ci. Vous mettrez des drogues que vous ne connaîtrez pas, dans un corps que vous connaîtrez encore moins ?

A. Murcier.

On raconte qu'un Irlandais vint trouver un disciple d'Esculape, et l'informa que sa femme était malade et requérait ses soins. Le Docteur voulait bien se rendre aux désirs du brave homme, mais demandait d'avance le

* Il n'y a pas peut-être pas de sujet sur lequel on se soit plus égayé que sur la médecine et les médecins.

Molière, parmi les Français, a donné le ton et on l'a suivi. Mais ce sont de pures facéties, et c'est toujours sans préjudice sérieux, pour la considération dont jouit constamment un corps respectable, et un art de première nécessité.

Aucune profession, en effet, comme le remarque La Bruyère, n'est plus sure d'être toujours parfaitement achalandée, en dépit de toutes les plaisanteries du monde ; et les rieurs, seront souvent les premiers à reclamer ses services.

S'il fallait alléguer en sa faveur une autorité plus grave et absolument péremptoire nous dirions avec l'Écriture : *Honora medicum propter necessitatem.* (Ayez les médecins en honneur, car vous en aurez sans doute besoin.)

paiement de ses honoraires ou bien une obligation par écrit qu'il les recevrait, lorsque ses services ne seraient plus requis.

— Et vous la tuerez ou vous la guérirez pour vingt piastres? demanda *Pat*.

— Oui, dit le Docteur.

Pat était satisfait. Il donna son billet au médecin et lui dit d'exécuter le contrat. Puis, la femme mourut, et à l'échéance, le Docteur présenta son billet à *Pat*.

— Et l'avez-vous guérie ?

— Non, répondit le docteur.

— Et l'avez-vous tuée?

Comme on peut le croire, c'était une impasse, et le Docteur, s'apperçut que Pat l'avait attrapé.—Aux dernières nouvelles le billet n'était pas encore payé.

Un pharmacien de la Nouvelle Angleterre, libre-penseur et bel esprit, croyant intimider un jeune Révérend, lui demandait en présence de plusieurs clients, réunis dans sa boutique :

— Expliquez-moi comment les patriarches ont pu parvenir à l'âge avancé, que leur donne la Bible?

— Le fait est bien simple, répondit le théologien imberbe ; *ils ne prenaient pas de médecines.*

MÉDECINS JUGÉS PAR EUX-MÊMES.

Un médecin, passant, avec plusieurs personnes, auprès d'un cimetière, se couvrit subitement la figure avec son mouchoir. Comme on lui demandait la raison :—C'est, répondit-il, que bien des gens étant arrêtés ici par mon ordonnance, j'ai peur que quelqu'un d'eux ne me reconnaisse et ne s'avise de me prendre au collet.

Un médecin ayant demandé au père Bourdaloue quel régime il observait, le Religieux répondit :

— Je ne fais qu'un repas par jour.

— Gardez-vous, mon père, de rendre votre secret public ; vous nous ôteriez toutes nos pratiques.

A. MURCIER.

Un médecin étant devenu curé, on fit contre lui cette épigramme :

—Sais-tu bien que messire André
De médecin, est devenu curé ?
Médecin et curé, c'est pour lui même chose ;
Ces deux emplois sont fort peu différents ;
Il croit qu'après avoir fait mourir plus de gens
Que la faim, la peste et la guerre,
Il est juste qu'il les enterre."

Joli mot d'un docteur sceptique :

On lui demandait un jour :

— Quel est celui de vos confrères qui, selon vous, laisse mourir le moins de malades ?

— Celui qui a la moins grande clientèle, répondit-il imperturbablement !

UN AUTRE.

Discussion politique. L'un des deux adversaires est un médecin.

— Je n'ai jamais changé d'opinion ! crie son interlocuteur.

— Et moi, hurle le médecin, je n'ai jamais crié : *Vive personne !*

F.

Curieuse annonce d'un Docteur :

— " On demande pour *faire le malade, guéri*, dans le salon d'attente d'un docteur, un homme d'apparence robuste et à la fois distinguée.

" S'adresser, poste restante, aux initiales : DR. T."

Venez, docteur, maître Gervais
Est plus mal que je ne puis dire ;
Il divague, et dans son délire
Il dit qu'il veut mourir.—J'y vais.

CAPELLE.

UNE PRESCRIPTION DIFFICILE.

Le Docteur B** à l'un de ses clients, qui le consultait sur une tumeur qui lui était survenue *derrière* la tête : vous n'avez rien de sérieux à craindre ; cependant vous ferez bien d'ouvrir l'œil *de ce côté-là.*

— Le célèbre chirurgien X... est un amputeur des plus acharnés.

Pour un simple mal au doigt, il couperait les deux jambes à un ami.

Voyez un peu ce qui attend un étranger :

Un jour, un pauvre diable lui tombe entre les mains ; il coupe, rogne et détaille à un tel point son patient que, l'opération finie, son *interne* embarassé lui demande :

— Monsieur, quel morceau faut il mettre dans le lit ?

On disait à Delon, médecin Mesmériste : " Eh bien, M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir.

— Vous avez été absent, répondit Delon, vous n'avez pas suivi le progrès de la cure : il est mort guéri."

CHAMFORT.

Un docteur de Cologne, en visite au Musée anatomique, nous affirme avoir reçu la réponse suivante d'un gardien nouvellement placé dans l'établissement. Le docteur examinait un énorme crâne exposé sous une vitrine.

— Oh ! Dieu, s'écrie-t-il, quel est le colosse qui avait cela sur les épaules !...

— Monsieur, dit l'officieux gardien en s'avançant, c'est la tête d'un formidable chef de brigands qui infestait les alentours de la Forêt-Noire, et client d'un des patrons du musée.

— Ah!... quelles dimensions!... et puis, est-ce pour les faire ressortir d'avantage qu'on a placé tout à côté, ce crâne d'enfant que je vois là?

— Non, monsieur; *c'est la tête de ce même brigand, à l'âge de huit ans...*

Journal de Cologne.

Nous étions hier chez un docteur de nos amis. Tout-à-coup, entre un monsieur fort agité.

— Docteur, Je suis au désespoir; ma femme a été mordue hier au soir, par un chien : quels sont les symptômes de la rage?

— Des frissons violents.

— C'est cela; ma femme frissonne violemment.

— Des rêves violents.

— C'est cela; ma femme a rêvé violemment.

— L'hydrophobe est morne, taciturne, parle à peine.

— Ah! merci docteur, vous me rassurez, ma femme bavarde comme une pie borgne.

Un voyageur tombe gravement malade, dans une auberge: la femme de l'aubergiste se précipite chez le médecin qu'elle amène.

— Eh bien, ma brave femme, il est bien bas le pauvre homme, et il est probable qu'il mourra cette nuit.

— Mon doux Jésus! tachez donc, docteur, de remettre ça pour plus tard; vous le déciderez à aller se faire soigner dans sa famille, et vous lui ferez comprendre que dans mon auberge, on ne donne pas à mourir aux voyageurs.

A un grand enterrement, pendant les discours, un assistant, dans un coin du cimetière, au milieu d'un petit groupe, disputait avec un célèbre médecin.

— Quelle imprudence ! fit quelqu'un, de s'attaquer à un docteur sur *son propre terrain* !......

Pour maint abus, avec dame Justice
Un personnage était en différend ;
Chacun l'accuse et veut qu'on le punisse ;
Il court grand risque... Un rhume vous le prend :
Son Esculape aussitôt vient, opère,
Et saigne et purge ; en un mot, il fait tant
Qu'en peu de jours le malade est sous terre.
"Lui trépassé, ma foi ! dit le docteur,
Toujours cet homme a joué de bonheur :
Grâce à mes soins, le voilà *hors d'affaire*."

— Docteur, demandait un jour un malade à son médecin, comment faites-vous pour être si gai, vous qui vivez continuellement au milieu des souffrances ?

— Je remercie ainsi la Providence, d'en donner ma part aux autres.

ENTRE DOCTEURS.

— Un jour, le Docteur Zender, fut traduit devant un tribunal de Philadelphie, par son confrère le docteur Reilly, qui demandait un châtiment sévère contre lui, pour l'avoir maltraité en pleine rue. Le jury n'a vu dans cette aventure qu'une rivalité d'apothicaires, et a conclu à ce que le défendeur, pour sa punition, fut condamné à avaler trois boîtes de pilules, dont son collègue a la spécialité. Le tribunal a ri, mais il a déclaré au jury qu'une plaisanterie n'était pas un verdict, et qu'il eût à formuler d'autres conclusions.

Recommandé aux gens malades, pour se distraire, ce petit dialogue entre le docteur *Tant-Pis* et le docteur *Tant-Mieux* :

Un poitrinaire qui se mourait, fait appeler, en consultution, deux médecins, et voici ce qu'il entend à travers son assoupissement.

— Je suis d'avis de faire ceci, dit l'un.

— Non, il faut plutôt faire cela, dit l'autre.

— Ceci.

— Cela.

— Eh bien ! nous verrons bientôt auquel de nous deux l'autopsie donnera raison.

LE DOCTEUR BARTHEZ.

Ce magistrat, docteur en médecine,
Et chancelier de la gent assassine,
Dans je ne sais lequel de ses fatras,
Prône beaucoup le moment du trépas :
" Agoniser est un plaisir extrême,
Et, rendre l'âme est la volupté même."
On reconnait à l'œuvre l'ouvrier.
Un jour de deuil lui semble un jour de noce :
C'est bien avoir l'amour de son métier ;
Vous êtes bien orfèvre, monsieur Josse !

RULHIÈRES.

— Mon neveu, un médecin vous guérira peut-être de vos coliques ; mais deux médecins vous guériraient pour sûr de la médecine.

GAVARNI.

Le docteur praticien qui, depuis deux ans, donne ses soins au comte de Montalembert, était appelé l'autre jour chez ce noble académicien.

Le médecin accourt, le voit et ordonne un silence e un repos absolus.

— Oh ! Docteur dit en souriant le malade, voilà deux ans que je ne vous entends pas dire autre chose que : " *Chûte, rechûte !*"

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille chez le docteur Gistal, une des célébrités médicales du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphitryon, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez ; honorez donc, s'il vous plaît, mon *album* d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répondit le poëte.

Et tirant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

A. MURCIER.

Entendu près du Bureau-de-Poste, à Montréal :

— Quelle singulière décoration ce chien porte-t-il donc au cou ?

— C'est une médaille d'honneur qu'il a obtenue dernièrement.

— Comment cela ?

— Il a sauvé la vie à son maître, en chassant le médecin du chevet de son lit.*

* Il y a longtemps que l'on improuve les médecins et que l'on s'en sert ; le théâtre et la satire ne touchent point à leurs pensions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils, et les railleurs eux-mêmes fournissent l'argent. Ceux qui se portent bien deviennent malades, ils leur faut des gens dont le métier soit de les assurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé.

LABRUYÈRE.

DOCTEURS FANTAISISTES.

Un petit enfant s'amusait avec la poire-à-poudre de son père, lorsqu'il mit dans sa bouche plusieurs grains de plomb, et les avala par mégarde.

Sa mère, alarmée, envoya quérir aussitôt un médecin. L'homme de l'art ne fit que rire de sa frayeur, et traita le cas comme on ferait d'un simple mal de tête.

— Docteur, docteur, lui dit la mère avec anxiété, je vous en prie, donnez-moi une prescription.

Le médecin prit la plume et écrivit :

"Si après trois semaines, le plomb n'est pas sorti de l'estomac, bourrez l'enfant de poudre jusqu'à la gorge.

" N. B.—Ne braquez l'enfant sur personne."

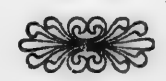
Cette boutade rappelle le trait suivant du docteur Abernethy :

Ce célèbre médecin avait été réveillé dans la nuit, à plusieurs réprises, pour aller faire des courses. Il venait de se coucher pour la troisième fois, en maugréant, lorsque sa sonnette de nuit retentit de nouveau.

— Qui est-là ? cria le Docteur en colère.

— Venez vite, docteur ! mon fils vient d'avaler une souris.

— Eh bien ! dites-lui d'avaler un chat ! et laissez-moi tranquille.



MILITAIRES.

Oh ! quel plaisir d'endosser l'uniforme
Et de paraître affronter les hasards !
Riche harnais, pourpoint qui les transforme,
Et de faquins fait autant de Césars...
....
....
Mais ce n'est point l'habit qui fait le moine,
Ni le plumet qui fait le cavalier,
Et l'on m'a dit que ces braves soldats,
Grands pourfendeurs et fervents patriotes,
Lorsqu'il s'agit de voler aux combats,
Ne manquent pas de salir leurs culottes.

(*Actes des Apôtres.*)

Un caporal, commandant un poste, s'absente pour aller acheter du tabac. A son retour, il ne trouve plus que le factionnaire.

— Comment, farceur, vous n'êtes qu'un ?

— Oui, mon caporal nous ne sommes plus que moi.

— Ah ! c'est comme ça ?... Eh bien ! tu iras à la salle de police, trois jours, pour t'apprendre à t'en aller quatre sur cinq.

Un soldat ivre, qui s'était pris de querelle avec son caporal, finit par lui dire : " Tais-toi, tu n'es pas un homme. —Je te prouverai le contraire, dit le caporal.—Jamais, reprend le soldat, c'est impossible ; écoute le major, quand il commande la garde, le matin à la parade, ne dit-il pas toujours :

" Pour tel poste, six hommes et un caporal ?" Tu vois bien que les caporaux ne sont pas des hommes.

LE CAPORAL ET LA PAYSE.

Arthémise (seule).—Les v'là partis ! Sont-ils drôles les maîtres ? ça peut sortir quand ça veut, et c'est une heure à tournailler ! C'est pourtant si bon de sortir ! Oh ! il n'y a pas a dire, puisque j'ai un billet, il faut que j'aille à la comédie. Ah ! ça, mais j'y pense, j'ai un billet de deux places, et je suis toute seule.. J'emmenerais bien Exupère, qui va venir, mais non ! il faut quelqu'un pour garder les enfants ; je lui dirai que j'ai une commission à faire, pendant ce temps-là, j'irai voir une pièce, avec ma cousine Turlure. Je reviendrai, mon caporal veillera sur les moutards, ça lui comptera pour une corvée.

Exupère (au dehors.)

Je connais la meunière
Qui possède un moulin.

Arthémise.—Oh ! le v'la qui roucoule dans l'escalier ; a-t-il une jolie voix ! quel dommage qu'il ne soit pas dans les tambours

Exupère (entr'ouvrant la porte.)

Garde a vous ! garde à vous !

Bonsoir, payse, es-tu plongée dans la solitude ?

Arthémise.—Oui, entre donc !

Exupère (chancelant.)—Ah ! qu'on est fier d'être Français...

Arthémise—Mais tais-toi donc ! tu vas réveiller les petits bourgeois.

Exupère.—Fichtre ! ne troublons pas leurs pavots. (Etendant les mains.) Jeunes mômes, que le sommeil vous soit lourd !

Arthémise.—Oh ! toi, tu détestes les enfants, c'est connu.

Exupère.—Je les adore, au contraire, c'est leur âge que je n'aime pas ; ils viennent au monde trop jeunes, v'la leur défaut.

Arthémise—Va, tu ne diras pas toujours ça, quand tu seras père...

EXUPÈRE.—Je n'aspire pas après cet avancement.

ARTHÉMISE.—Pourtant, monsieur, quand vous aurez fini votre temps, vous savez que nous devons aller nous établir dans not' village. Moi d'abord, je veux revoir mon pays !

EXUPÈRE.—Eh bien ! le voilà, ton *pays !* il est devant toi, ton pays ! suis-je pas ton *pays* comme toi ma *payse*, puisqu'on est du même village, et ça doit te suffire. Arthémise, t'es ma seule, parole d'honneur ! Ce matin, on m'a coupé les cheveux, et je t'en ai conservé plusieurs dans du papier.

ARTHÉMISE.—Je m'en fiche pas mal de tes cheveux ! garde-les pour l'hiver, ça te tiendra chaud.

EXUPÈRE.—Tu les dédaignes ! (à part). J'en trouverai le placement. (Il les remet dans sa poche.)

ARTHÉMISE.—Quand nous serons mariés, à la bonne heure ; car enfin, monsieur, vous avez promis de m'épouser.

EXUPÈRE.—Je te le promets encore, mais ta marraine ne donnera jamais sa fille à un caporal ; je connais ses idées sur les caporaux.

ARTHÉMISE.—Ah ! il faudra voir !

EXUPÈRE.—Dort-elle aussi, ton estimable bourgeoise ?

ARTHÉMISE.—Non elle est sortie avec monsieur. Ils sont en soirée.

EXUPÈRE.—Oh ! fameux ! à nous la maison ! Dis-donc, est-ce que tu n'as rien à me mettre sous la dent. Je voudrais tortiller quelques vivres.

ARTHÉMISE.—Oh ! je te reconnais-bien là, tu ne penses qu'à manger.

EXUPÈRE.—C'est pas vrai ! je pense aussi à boire.

ARTHÉMISE.—Justement, il ne me reste rien du dîner. J'ai bien encore des pruneaux.

EXUPÈRE.—Des pruneaux ! J'ai des préventions contre cette nourriture.

ARTHÉMISE.—Et puis une bouteille de vin là, dans l'armoire.

Exupère.—Le breuvage est admis, mais le liquide, sans le solide, laisse toujours le vide.

Arthémise (à part.)—Oh ! la bonne occasion pour sortir ! (Haut.) Tu as donc bien faim ?

Exupère.—Je suis creux comme un tuyau d'orgue.

Arthémise.—Eh bien ! je vais te chercher quelque chose, de la charcuterie.

Exupère.—O ma payse ! t'es ma sauveuse ! Tâche d'avoir de la dinde farcie.

Arthémise.—Oui !

Exupère.—Avec un cervelas !

Arthémise.—Oui !

Exupère.—Et des côtelettes de porc-frais ! n'en prends qu'une demi-douzaine, c'est assez.

Arthémise.—Par exemple, je te préviens que c'est un peu loin.

Exupère.—C'est loin ! alors prends-en davantage !

Arthémise (à part.)—Oui, compte là-dessus !

Exupère.—Je vas m'en donner jusqu'à la troisième capucine.

Arthémise.—Mais toi, pendant que j'irai dehors, fais attention aux enfants.

Exupère.—J'aurai pour eux des égards tendres.

Arthémise.—L'aîné est couché dans le cabinet : et si le petit se réveille, tu lui mettras dans la bouche ce biberon (elle le lui montre sur la cheminée) ; ça n'est pas difficile.

Exupère.—Oh ! ah ! oh ! tu veux que j'allaite ce jeune citoyen ? tu me transformes en père nourricier ? c'est un état, mais je le réserve pour mes vieux jours.

Arthémise.—Mon Dieu ! pour un instant, te v'la bien malade !

Exupère.—Allons, soit ! je l'abuserai avec cette mécanique ; pourvu qu'il n'exige pas autre chose.

(Pendant qu'il observe tout dans l'appartement, Arthémise s'évade... Il se met à fredonner un air ; mais bientôt, ennuyé d'attendre, il va à la porte et tente de l'ouvrir.) —Allons, bien ! elle a fermé la porte ! me v'la encagé comme

un tigre au Jardin des Plantes ! Oh ! il faut que je casse n'importe quoi ! (Il prend une chaise et frappe violemment le plancher ; l'enfant du berceau s'éveille et pleure.—Cris.) A l'autre, à présent ! le marmot qui s'éveille ! (Il s'approche du berceau.) Veux-tu te taire, méchant gamin ! vas-tu finir ta cavatine, ou je te fourre au violon ! (L'enfant crie plus fort). Il crie plus fort, soyons conciliant. (Il le berce.)—Dodo, l'enfant do... Voilà une soirée récréative ! Dodo... Je dois ressembler à la gravure de l'ange gardien. Dodo..., sauf les aîles ! (L'enfant crie). Il crie toujours ! Ah ! il a peut-être soif, donnons-lui la goutte. (Il va chercher le biberon.) Ah ! il n'y a rien dedans, c'est adroit ! Mais s'il ne boit pas, il va beugler toute la nuit. Ah ! j'ai ce qu'il lui faut, j'ai son affaire. (Il va prendre la bouteille dans l'armoire.) Je vais lui mettre du vin à la place, ça ne peut pas lui faire de mal, c'est tonique ! (L'enfant crie.) Un instant, donc ! Est-il pressé ? voyons d'abord s'il est bon. (Il goutte au biberon, s'impatiente, et boit à même la bouteille.) Voilà le véritable biberon d'Arbois. Ah ! il est fort, il est très fort ! A-t-il de la chance, ce gamin-là ! (Il verse du vin dans le biberon.) C'est tout de même bien inventé, ces biberons. Certainement, j'aime mieux la nature, mais ceci fournit un *laitage* plus varié. (L'enfant crie.) Voilà, voilà ! (Il s'approche du berceau et met le biberon dans la bouche de l'enfant.) Bois, mon garçon donne toi une bosse. Oh ! quels yeux il fait ! Hein ! petite canaille, en voilà du *lolo* ! Il rit, il a le vin gai. Allons, attends, nous allons trinquer ensemble. (Il verse un verre de vin et trinque avec l'enfant.)

L'ENFANT (dans le cabinet, appelant d'un ton lourd).—Ma bonne ! ma bonne ! Hi ! hi !

EXUPÈRE.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

L'ENFANT.—Ma bonne Mimise, mais viens donc !

EXUPÈRE.—Ah ! c'est l'autre, c'est le grand ! sapristi, celui-là va voir que je ne suis pas sa bonne, et il braîra comme un âne !

L'ENFANT.—Mimise, ma bonne Mimise!

EXUPÈRE (faisant la voix de femme).—J'y vas, mon petit, j'y vas! Déguisons mon sexe sous les insignes d'Arthémise. (Il met dans l'obscurité un tablier blanc et un bonnet). Je me dégrade, je transige avec ma dignité d'homme.

L'ENFANT.—J'ai bobo! hi! hi!

EXUPÈRE (entrant dans le cabinet).—Qu'est-ce que c'est, mon petit louloup? (Il reste un instant et revient). Ce n'est pas ça, il ne veut pas boire, au contraire.

(Il pose la bouteille et le verre, et cherche dans la table de nuit, et sous le lit).

L'ENFANT (pleurant).—Hi! hi! hi!

EXUPÈRE.—Gredin d'enfant! on y va! (Après avoir cherché partout et sous le lit). Décidément, il n'y en a pas. (Il entre dans son cabinet, il en sort un moment après). Grand Dieu! quelle fonction pour un guerrier! Si on me voyait, que diraient les puissances étrangères! (Les deux enfants se mettent à crier). Ah! très-bien, tous les deux à présent. Te tairas-tu petit Pochard! Comment! je leur donne du vin à quinze sous, je les comble des soins les plus... Je vais leur flanquer le fouet.

MADAME POUPELARD (au dehors).—Mon ami, éclairez-moi donc!

EXUPÈRE (s'approchant de la porte)—J'entends monter!

POUPELARD (au dehors).—Minute, ma chère, j'allume ma lanterne.

EXUPÈRE.—Le bourgeois et sa femme, c'est le bouquet. (On entend mettre une clef dans la serrure). Les voici, éclipsons-nous!

VARIN. *

* L'auteur dramatique qui est mort en juillet 1869.

Dans les théâtres de province, on emploie souvent des soldats, les soirs de grande *figuration.* L'autre soir, dans nous ne savons quelle petite ville; on jouait les *Huguenots* Le sergent Boquillon conduisait au théâtre une poignée de soldats qui allaient figurer dans les grands mouvements populaires de l'Opéra. Tout-à-coup, des affiches vertes attirent les regards du sergent:

LES HUGUENOTS

au 3ème acte

PAS DE SOLDATS. (Entrée ou marche de soldat.)

— *PAS* de soldats! s'écrie Boquillon; comment... pas de soldats! Mais, pour lors, à quelle fin nous dérange-t-on? Pas de soldats! Misérables pékins! Pas de soldats, eh! bien! demi tour à gauche et à la caserne!

Dans le transport d'une querelle ardente,
Deux cavaliers, pour finir leur débat,
Tenaient déjà d'une main menaçante,
Le pistolet, instrument du combat:
" Ça," dit l'un d'eux, certain de la victoire,
" Parlementons, si vous voulez m'en croire."
" *Par le menton!* soit," lui dit son rival.
Et sur le champ, lâchant le coup fatal,
Au pauvre diable il cassa la machoire.

Un officier de l'expédition de chine racontait, dans un cercle, les émotions de son voyage:

— La frégate qui nous transporta en soixante jours, " disait-il, nous ramena en soixante-dix sept.

— " Pourquoi donc dix-sept jours de plus: s'écria un Calino fort agité.

— " Parceque, pour revenir, ça allait en montant."

(*La scène se passe à Québec, en Juin* 1869.)

Le jeune Alexandre Charron, garçon-boucher de dix-sept ans, est devant la police correctionnelle de Québec, sous l'accusation d'avoir manqué de respect envers un Montagnard Écossais (78è. Highlander) de faction.

J'étais de faction à la porte de l'archévêché, dit le militaire, dont auquel, voilà ce jeune civil, qu'il passe sur le trottoir, et qu'il m'envisage d'une physionomie à la blague.

Moi d'abord, je n'y fais pas d'omnipotence, et je continue ma faction, mais voilà que ce jeune civil, il revient devant moi et qu'il me refait sa physionomie subsequente : étant au-dessus de ça, je lui tourne le dos et je réitère ma faction. Pour lors, il revient sur ses pas et il me fait le geste qu'il est connu sous l'adjectif de *pied-de-nez.*

Moi que je ne veux pas être insulté sous les armes dans mon service militaire, j'ai-z-appelé un sergent de ville, dont je lui ai donné l'ordre d'arrêter le jeune civil, en lui disant la raison comme pour lequel.

Le sergent de ville, a subrogé à mon obtempération, et il a-z-emmené le jeune civil au poste ; dont voilà la chose.

M. le Juge** (au prévenu).—Eh bien, qu'avez-vous à dire ? Voilà un militaire qui fait sa faction, il ne vous dit rien et vous allez le provoquer par des rires moqueurs et des gestes.

Le Prévenu.—Ou-ce qu'est ses témoins ?

M. le Juge**.—Quel intérêt a-t-il à vous accuser ?

Le Prévenu.—L'intérêt qu'il s'a trompé ; pour ce qu'est de rire, c'est permis.

M. le Juge**.—Passons pour le rire, mais le pied-de-nez ?

Le Prévenu.—Le pied-de-nez ? il s'a trompé, je me grattais le bout du nez.

Le Montagnard.—Jeune civil, il y a des procédés de se gratter le nez, qu'il est connu de tout un chacun, et non point avec l'ongle du pouce, en faisant comme une manière de girouette avec sa main.

Le Prévenu.—Chacun a sa manière de se gratter le nez ; ça me chatouillait.

Le Juge**.—Eh bien, ce chatouillement vous coutera deux piastres d'amende.

Un officier, fameux par ses exploits,
Portait, toujours bottée, une jambe de bois.
La bataille se livre et le gros canon gronde :
Le plus brutal boulet, en moins d'une seconde,
A la jambe de bois livre un soudain assaut ;
En l'air elle ne fit qu'un saut.
Quelqu'un criait à perdre haleine :
" Vite un opérateur.—Non, dit le capitaine,
C'est un menuisier qu'il me faut.

H. G. (*P.*)

Un soldat autrichien est condamné pour infraction à la discipline, à recevoir vingt-cinq coups de fouet ; le caporal chargé de l'exécution, se trompe et applique les vingt-cinq coups à un autre ; celui-ci les reçoit en riant ; l'éxécution terminée, le caporal lui demande s'il se moque de lui ?...l'autre lui répond :

— Attrapé, mon caporal ! vous m'avez pris pour un autre.

Un troupier se grattait devant un autre troupier.
— As-tu des puces ? lui demanda son ami.
— Oh ! non... mes punaises les ont mangées.

F.

Trois Chasseurs-Canadiens erraient par le faubourg St. Joseph, à Montréal ; une enseigne frappe leurs yeux :

UN TEL, MÈTRE BOULANGER.

Les deux premiers, un peu *tintés* d'orthographe, éclatent de rire à cette audacieuse coquille. Le troisième, moins savant, regarde, ne comprend pas, et passe sans sourciller.

Un peu plus loin, les trois braves s'arrêtaient sous tonnelle, et les deux lettrés, riant toujours, se moquaient du troisième qui continuait à ne pas rire :

— Il n'a donc pas vu ?

— Si fait !

— Alors tu n'as pas compris ?

— Si fait !

— Eh bien, qu'est-ce que tu as compris ?

Le Chasseur réfléchit un instant, puis triomphalement :

—Parbleu, avec ça que c'est malin !

Vous riez parce que sur l'enseigne on a mis boulanger à *l'infinitif.*

Je visitais hier l'hôpital militaire de la rue Craig, à Montréal. On préparait un bain de siège pour un jeune conscrit du 29ème de ligne. Les infirmiers apportent la baignoire devant son lit ; ils y versent cinq ou six seaux d'eau, puis il se retirent.

— Le malade les avait regardé faire, d'un air consterné.

— Il se lève,—puis il fait le tour de la baignoire avec une irrésolution visible. Enfin, avec un grand soupir :

— Mais c'est pas possible ! jamais je ne pourrai boire tout ça !

Calino nous racontait hier la suivante :

L'empereur d'Autriche fait rencontre d'un soldat manchot.

— Où as-tu perdu le bras ?

— Sire, à Solférino.

L'empereur détache sa propre croix et la place sur la poitrine du pauvre estropié.

Une récompense aussi subite, transporte l'invalide qui s'écrie :

— Ah ! sire ! la croix pour un bras ! mais si j'avais perdu les deux ?

— Je t'aurais fait officier.

A l'instant, de son unique main, le manchot tire son sabre et abat d'un seul coup, le bras qui lui reste.

Hanneton.

Voici à propos de la guerre d'Amérique un joli mot qui date de 1836. A cette époque la Nouvelle-Orléans reclamait de Louis-Philippe, une dette de plusieurs millions, autrefois contractée. Le gouvernement constitutionnel d'alors ne se pressait pas de regler ses comptes ; un général Américain ayant été jusqu'à dire tout haut, dans une soirée officielle :

— Eh bien, s'il ne paie pas, je prendrai six compagnies, et nous irons ensemble à Paris nous payer nous-mêmes.

Ce mot, publié par une feuille Américaine, fut relevé par le Rédacteur d'un journal Français, à New York. Il répondit par ce simple avis :

— Les six compagnies feront bien de se munir d'un passe-port en règle. Autrement ; il pourrait arriver qu'on les mît au violon, à leur arrivée au Hâvre.

Un officier anglais, grand *sabreur*, mais peu *lettré*, examinait les états de fournitures d'équipement, de son sergent-major.

— "Ah ça ! sergent major, *lui dit-il*, vous avez des hommes qui prennent plus au magasin les uns que les autres ! Voyez donc en haut de cette page. Quel est ce nommé *Report* auquel vous portez 7 paires de souliers ?"

— " Mais, capitaine reprend sans se déconcerter le sergent-major, vous avez plus bas le nommé *Total* qui en prend 57 ! "

Un ancien volontaire canadien, veuf de ses deux mains, est appelé comme témoin dans un procès.

Après avoir prêté serment, il débute :

— En 1814, j'étais sur la rivière *Thames*..., et le voilà

loin du sujet qui l'amène, racontant ses campagnes contre messieurs les *Yankees*.

Le juge, impatienté, lui dit sérieusement :

— Témoignons, témoignons. (tes moignons ! tes moignons !)

Le témoin abasurdi, agitant ses ailerons et les montrant au juge :

— Voilà, mon juge.

1837.

C'était à St. Denis,—les anglais étaient attendus pour le lendemain.

Jean-Baptiste, montait la garde, la tuque bleue sur l'oreille, la ceinture flêchée au tour du corps, un vieux mousquet sur l'épaule.

Minuit venait de sonner, et Jean-Baptiste entend un clapotement dans la boue.

Il faisait noir, très noir.

— Qui va là ! s'écrie Jean-Baptiste.

— C'est mon chien, ne craignez rien, *mon chien n'a pas de fusil.*

Vous pouvez avancer, hurla Jean-Baptiste, *mon fusil n'a pas chien.* *Pionnier de Sherbrooke.*

Lors de la guerre de l'indépendance Américaine, un habitant de Québec ayant été arrêté à Philadelphie, est condamné à être pendu comme espion : le malheureux s'écria, sur l'échafaud ! *Miséricorde !* Comment, reprit le bourreau, *que je mesure la corde ! mais il y en a de quoi pendre vingt scélérats comme toi.*

— Dialogue entre un volontaire du 2nd bataillon de milice canadienne et son sergent :

— Mon sergent, que je me suis laissé dire que, quand on a fait l'*autropsie* du capitaine Labelle, on lui a trouvé trois corbeaux dans le ventre ?

— Permettez-moi de vous dire, carabinier, que vous vous êtes laissez *enduire* d'erreur.

— Oh! que non, mon sergent, je me suis bien douté qu'on n'en avait trouvé que *deusse*.

Un officier du 1er bataillon du 60ème P. C. R., fort bien vêtu et décoré, se présente un beau matin au bureau de la télégraphie électrique, rue St. Sacrement, à Montreal; tenant à la main, une lettre enveloppée et cachetée.

— Combien cela me coutera-t-il pour envoyer cette dépêche à Kingston?

— Quelle dépêche?

— Mais cette lettre, parbleu!

— Ouvrez votre lettre.

— Comment, que je l'ouvre?

— Sans cela, comment voulez-vous que nous sachions combien elle contient de mots.

... Mais je n'entends pas que vous le sachiez... mais pas le moins du monde... oh! vous ouvrez les lettres, ici! ah! vous voulez savoir ce qu'il y a dedans!... ce n'est pas la peine de prendre plus cher que la poste, alors.

Et le monsieur décoré remporta sa spirituelle missive.

Nous garantissons l'exactitude du fait suivant dont nous avons été témoin pendant notre cours d'exercice militaire, à l'École d'Instruction, dans la salle de l'Hotel-de-Ville, à Montréal.

— Le caporal Williams du 23ème R. W. F. exerce quelques cadets au maniement du fusil *Spencer*.

Le capitaine Prevost, commandant de l'École, assiste à cette leçon, et peu satisfait des résultats, il jure à pleine bouche.

Puis, impatienté, il s'en prend à l'instructeur:

— Eh! f..., vous, caporal, montrez-leur.

Le caporal se dresse interloqué. Il fourre vivement la main à son gousset, et la retirant:

— Voilà, mon capitaine... neuf heures et demie !

Il *montrait l'heure* à l'*oignon* de ses pères.

Le capitaine fut désarmé par cette candeur, et éclata de rire.

SATIRE SUR LE COMBAT DE RIDGEWAY, ONTARIO.*

Devise de cette journée : *Plutôt courir que mourir.* †

Cri de guerre du capitaine Carter : *Souvent fouetté, mais jamais battu.*

Heureux qui, de sa personne,
Peut s'exempter de mourir ;
Heureux, quand le combat sonne,
Qui sans danger peut s'enfuir.

Carter, de qui la vaillance
Est moins dans le cœur qu'aux pieds,
Sans avoir rompu sa lance,
A remporté des lauriers.

Heureux ceux de qui les maîtres
Savent, avant le combat,
Combien ils auront de mètres
A parcourir, pour l'État.

Courir vaut une couronne,
Carter nous l'a bien appris ;
Il a sauvé sa personne :
Bon coureur n'est jamais pris.

Ceux qui composaient sa suite,
Par la même crainte aussi,
Ont, dans leur célèbre fuite,
Perdu leur dernier habit.

* Ce combat fut livré le 2 Juin 1866, entre les milices Anglo-Canadiennes, sous le commandement du Capitaine Carter, et les Féniens sous la conduite du Général O'Neil. Ces derniers furent victorieux.

† Ne semble-t-il pas en effet, que chaque combattant eût voulu donner raison à cette devise, dans cette affaire.

Le Chef, cet homme intrépide,
Disait,d'un langage affreux,
Qu'il n'aurait besoin de guide
Que pour les soldats peureux.

Ils ont bien couru vingt milles ;
Pas un ne s'est morfondu ;
Dans le combat des *Dix-Milles* *
On n'a pas si bien couru.

Pour Honneur, ni Pour Patrie,
Il n'est permis de mourir;
Quand il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

Mars lui-même, en la colère
Qu'il a, de les voir courir,
En regardant en arrière,
Sent son courage flaiblir.

Honneur, immortelle gloire
Au héros de juin dernier †
Qui, dans ce jour de victoire,
Est arrivé le premier.

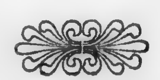
Oui la devise des hommes,
(A moins d'être né martyr)
C'est, dans le siècle où nous sommes :
Plutôt courir que mourir. ‡

---

* Première Bataille de Bull's Run, livrée le 21 juillet 1861, où, suivant l'expression d'un témoin oculaire, les Fédéraux *se sauvaient si vite, qu'on aurait pu jouer aux cartes sur la queue de leurs habits.*

† Ces deux dernières strophes furent composées, en juin 1867, 1er anniversaire de cette glorieuse course.

‡ A quelques temps de là, le capitaine Carter fut rappelé en Angleterre, où l'attendait un emploi éminent, comme récompense de ses services.



MOTS (JEUX DE).

Le directeur d'une maison d'aliénés, venait de mourir. On oblige—ça va de soi—tout le monde à assister à l'enterrement ; le lendemain un journal disait, en parlant de la cérémonie :

— Il y avait aux obsèques de M***, un monde *fou*.

De pauvres écoliers Italiens voyant partir, dans sa voiture, le riche seigneur Maldachini, lui demandaient l'aumône en lui disant :

— *Eminentissime Domine, fac nobis charitatem ;* Eminentissime Seigneur faites-nous la charité ; il mit la main dans sa poche, et n'y ayant rien trouvé, il leur dit :

— *Non habeo charitatem.* Je n'ai point de charité. Tout en faisant un jeu de mots, ce Seigneur disait la vérité.

Certains gaillards, de bon appetit, étant entrés dans une mauvaise auberge pour y dîner, n'eurent pour leur repas que des pigeons fort durs.

— Courage, mes amis, dit l'un d'eux, c'est le combat des *Voraces* contre les *Coriaces.*

Au sujet de Lamirande :

" Le caissier infidèle de la banque de Poitiers, a, dit-on, confié à un ami, une bonne partie du magot volé, pour en jouir quand il sera en liberté. C'est prudent ; pourvu que *l'ami rende...*"

— Un théologien disait à un philosophe qui avait coutume de nier tout ce qu'on lui avançait : " Crois-tu en Dieu *le Père* qui a tout créé ?—Je le nie."—" Crois-tu en *Dieu le Fils*, J.-C., qui nous a rachetés ?"—" Non ; je le nie."—" Eh bien ! mon cher, il ne te reste qu'à te *nier* toi-même, et tu seras le plus *nié* (*niais*) des hommes."

Un rimeur d'estaminet essayait de rimer un couplet, mais il était distrait, contrarié par la conversation de deux musiciens assis à côté de lui, si bien qu'impatienté de leur causerie musicale, notre rimeur improvisa non pas seulement un couplet, mais une gamme entière.

Comme suit :

Au *Deux Castors*, chez Bilo DO,
Des orateurs ont péro RÉ,
Devant un auditoire a MI.
Lorsque le Russe et *Mustaf* FA, *
Sous le même et grand para SOL,
Unis, se sont dit :—" Touche LA "
En s'embrassant : Et nous aus SI,
Embrassons nous chez Bilo DO.

Diderot, étant allé un jour chez Panckouke, imprimeur-libraire, pour corriger des épreuves de l'Ecyclopédie, trouva ce libraire occupé à s'habiller ; comme il allait fort lentement à cause de son grand âge, Diderot prit son habit, pour l'aider à le mettre. Panckouke s'en défendait.

— Laissez faire, lui dit le philosophe, je ne suis pas le premier auteur qui ait *habillé* un libraire.

(*B. des C.*)

* A l'ép[illegible]ue des réjouissances publiques qui eurent lieu pour la prise de Sébastopol.

A un banquet d'huissier qui a eu lieu dernièrement dans une petite ville de notre Pays.

Le meilleur hôtel de la ville avait été *assigné* pour la célébration de ce banquet d'huissiers, dont la plus franche cordialité fesait les *frais*.

Au dessert, un convive à demandé la permission de porter un toast au héros du festin. Personne n'a *protesté*.

Alors l'orateur, d'une voix au *timbre* le plus agréable, a prononcé un petit discours, rempli d'ingénieuses allusions aux *actes* et *exploits* du confrère ; tout le monde en a *saisi* la *signification*.

Une gravité sans *contrainte* n'a cessé d'animer ce repas de *corps* pour lequel nul n'avait songé à demander un *ajournement*.

Rivarol avait emprunté à M. de S*** une bague où était la tête de César. Quelques jours après, M. de S*** la lui redemanda ; Rivarol lui répondit :

— *César ne se rend pas.*

A la fin de 1857, une épitre adressée par M. de Lamartine a M. Alphonse Karr, jardinier à Nice, mit en liesse le monde littéraire. Un fou rire s'éleva de toutes parts, quand on vit le chantre des *Harmonies* descendre aux confidences suivantes :

Je crois te voir encore
A l'heure où sur Paris montait la rouge aurore,
Quand ma lampe jetait sa dernière lueur,
Et qu'un bain, de ma veille étanchait la sueur ;
Tu t'asseyais tranquille au bord de ma baignoire,
Le front pâle et pourtant illuminé d'histoire ;
Tu me parlais de Rome, un Tacite à la main ;
Des victoires d'hier, des dangers de demain, etc.

A cette occasion on fit courir dans les salons une parodie de l'épitre en question. Voici, ce morceau curieux :

L'ECART DE M. DE LAMARTINE. (*Les Karr*)

Monsieur de Lamartine, ému d'être au *rancart*, (*au rang Karr*)
Ecrit en vers à monsieur Karr:

Karr, auteur amusant, père de livres drôles, (*Caro[illegible]r*)
Reçois mes augustes paroles:

Puisque tu fais des fleurs, et que je fais des vins,
Karr, accolons nos noms divins. (*Caraccolons*)
Je voudrais, au soleil, lézard dans les corniches,
Karr, tôt me nicher où tu niches! (*Cartaud*)
Le temps pour moi recule; en mon cœur, pur miroir,
Karr, en beau l'âge te fait voir. (*Carembolage*)
J'ai trop marché; veux-tu me déchausser? et leste,
Je jette, *Karr, à bas* ma veste. (*Carabas*)
Dieux! que ne suis-je à Nice et sur les verts gradins,
Comme *Karr, hôte* des jardins! (*Carotte*)
O *Karr, os* de mes os, *Karr dont* les mains sont braves! (*Carosse, Cardon*)
Karr, casse, brise mes entraves! (*Carcasse*)
Vaillant *Karr, quand* Ledru promenait la terreur, (*Carcan*)
Karr, ton cœur soutenait mon cœur. (*Carton*)
Je rassurais l'Etat, souffrant d'un mal d'entraille,
En disant: *Karr, avance et raille.*" (*Caravanserail*)
Et le rouge émeutier te voyant, fier loustic,
Criait aux siens: "*Malheur! Karr hic!*" * (*Carric*)
Qui sait, en ses écrits, ce que le grand *Karr fourre?* (*Carrefour*)
Chers amis n'avançons: *Karr bourre.* (*Carbourg*)
Chacun de tes bons mots, qui nous valait du pain,
Dans mon esprit *laisse Karr peint.* (*L'escarpin*)
Quel temps! *Karr, tome ancien* de cette vieille histoire, (*Cartomancien.*)
Te souvient-il de ma baignoire?
Tu me lisais Tacite, étonnant garde urbain,
Karr haut, Karr rare, Karr à bain! (*Carreau, Carrare, Carabin*)
En versant, *Karr, à fond* ce vin pur dans mon onde, (*Carrafon*)
Avec moi tu sauvais le monde;
Et ma reconnaissance et mon affection

---

* *Hic* là, emprunt au latin, par licence.

Te surnomma *Karr-Nation.* (*Carnation*)
Karr, ton âge encor vert, qui permet l'espérance, (*Cartonage*)
Après moi te laisse à la France;
Mais, comme moi la France, hélas! t'a dégommé!
Est-ce, Karr, celle que j'aimai? (*Escarcelle*)
Karr, quoi! l'on nous dit: *zut!* Pays qui perd la *carte*, (*Carquois*)
Karr te fuit, pour *Karr* je *m'écarte.* (*Carte, Écarte*)
Otons de nos regards ces Français sourds et laids,
Karr, ô mio! * *Karr, ôtons*-les! (*Carreau mis haut, Carrotons-les*)
Le pays que *Karr a*, je le veux pour patrie; *Carrat, Quarra*)
Où *Karr est, c'est* mon *Icarie.* (*Caressé, I carrie*)
Ouvre-toi, *Karr, Yole* † où du fleuve des jours, (*Carriole*)
Triste, je veux finir le cours.

Bien Public de Gand.

Lorsque Mercier, de Compiègne, fit l'éloge du *pou*, on disait qu'il avait la tête pleine de son sujet.

Fontenelle disait de Dumarais, que d'Alembert appelait le La Fontaine des philosophes :

— C'est le nigaud le plus spirituel, et l'homme d'esprit le plus grand que je connaisse.

On venait de mettre en vente une ferme et un moulin à vent, et l'on proposait à un riche fermier cette double acquisition.—" Pour le moment, dit le fermier, je n'ai pas assez d'argent pour acquérir le tout; mais j'achèterai d'abord la ferme, j'achèterai le moulin *à vent après.* (*avant après.*)

— Un spirituel voyageur, M. d'Estournel raconte que, se trouvant un jour dans un salon *cosmopolite*, il avait

* *ô mio!* emprunt à l'italien ô mon ami (sous-entendu).
† Petit fleuve mentionné par les anciens.

cherché à placer, dans un compliment à la maîtresse de la maison, une pointe toute française.

En présentant sa tasse de thé, où la dame versait le nuage de lait, il avait osé dire :

"Vous êtes, madame, comme cette tasse ; vous êtes pleine de *bon thé.*"

Le jeu de mots fit sourire le cercle, et obtint en *pays étranger*, un large succès d'estime.

Quelques jours après, dînant dans une autre maison, le même voyageur entendit un gros Allemand dire à la maîtresse du lieu, *Matame fous êtes gomme cette dasse, fous êtes bleine te pon gavé...*

La dame ne comprit pas le compliment, et le convive tudesque, cherche encore pourquoi il n'a pas obtenu le succès de M. d'Estournel.

On représentait une pièce qui avait pour titre le *Persiffleur*. Comme au milieu de la pièce, les coups de sifflets interrompaient les acteurs, un d'eux pria le public de l'écouter jusqu'à la fin. Un plaisant s'écria de suite :

Allez dire au *père Siffleur* qu'il a tous ses enfants au parterre.

(*B. des C.*)

Une femme de la tribue cannibale des Caraïbes, voyant un jeune Européen abandonné dans leur pays, dit à son époux : voilà un garçon joli *à croquer.*

Il y a quelques jours, un ancien diplomate, de passage à Rome, fut reçu en audience par le Saint-Père, qui s'exprima avec une certaine vivacité sur les variations de la politique Française à l'égard du saint-siège.

Le visiteur, ému de cette sortie, plaidait les circonstances atténuantes.

— Votre Sainteté, dit-il, peut être assurée, en dépit des apparences, que la France est toujours la fille aînée de l'Église.

— Je n'en doute pas, mon fils, répliqua Pie IX avec son fin sourire, mais vous savez que depuis votre grand roi Louis XIV, il n'y a plus de pire aînée ! *

— La semaine dernière, à Montréal, Mme. Wm. Law a donné le jour à trois enfants, deux garçons et une fille. Mère et enfants se portent bien. Voilà se qui s'appelle du progrès *according to* "*Law !*"

Évènement.

Lorsqu'au mois de Janvier 1829, M. de..., ambassadeur de France, à la cour d'Angleterre, vint à Paris pour être, dit-on, nommé président du ministère, on fit courir le jeu de mots suivants :

Quoiqu'en sa faveur la cour penche,
Il est d'un trop faible accabit ;
Qu'il passe et repasse la *Manche*,
Il n'endossera point *l'habit.*

— Un brave homme, du nom de Gobé, pêcheur à la ligne endurci, se livrait à son exercice favori, mais défendu pour le moment.

Un homme de police survient, voit le délit, et s'approchant de Gobé, lui dit :

— Qu'est-ce que vous faites-là ?

— Parbleu ! vous le voyez-bien, répond le bonhomme d'un air naïf, et jouant l'ignorant, je pêche.

— Eh bien, c'est défendu.

---

* (*Pyrennées*) allusion au mot fameux de Louis XIV, *il n'y a plus* de *Pyrennées.*

— Défendu ! défendu !

— Oui, c'est défendu. Je vais verbaliser contre vous. Votre nom ?

— Ah ! c'est différent. Monsieur, je suis Gobé.

— Répondez-moi, s'il vous plaît. Votre nom ?

— Oh ! je suis bien Gobé.

— Ne faites-donc pas le malin, ça ne réussit pas avec nous. Répondez-moi sérieusement ou je vous flanque au *violon*.

— Pour le coup, je serai deux fois Gobé.

Il fut coffré, en effet, car l'homme de police ne voulant pas entendre à plaisanterie l'enmena au *violon* ; mais on le reconnut, et Gobé fut remis en liberté. On se contenta de verbaliser contre lui, et de rire de son aventure.

On trouve disséminés dans la tragédie de M. d'Arlincourt, le *Siège de* Paris, les vers suivants, qui prètent à de malheureux Calembourgs :

Pour chasser de ces murs les farouches Normands,
Le roi Charles s'avance avec *vingt mille Francs* ... (*francs*)
Ce sont ces chevaliers que l'on nomme *les preux*... (*Lépreux*)
Sur le sein de l'épouse ils *écrasent l'époux*... (*Les poux*)
Mon pauvre père, hélas ! seul à *manger m'apporte*...(*manger ma porte*)
O Rémus, Dominez dans les remparts de Rome... (*oremus : Domine*
J'habite à la montagne, et *j'aime à la vallée*... (*à l'avaler*)

Un comettant demandait :

— M. de Piré quelle sera votre attitude à la nouvelle Chambre ?

— La même, monsieur, répondit fièrement le marquis. Car si j'en changeais, je ne serais plus moi, je serais un homme mort....

Comment cela ? demanda l'électeur surpris.

— Certainement ! si je n'étais plus moi, je ne serais qu'un ex-Piré.

LE CHATEAU D'IF.

On lit dans le voyage en Provence de Lefranc de Pompignan, une curieuse description du château d'if. Nom d'un fort et d'une petite Isle en bas de Marseille.

Nous fûmes donc au château *d'if* :
C'est un lieu peu récréatif,
Défendu par le fer oisif,
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier, jadis actif,
Est devenu garde passif.
Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le triste prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lénitif
Dont l'élément rebarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif :
Dieu nous garde du château d'If.

C'était au fort de la Terreur.

Un jour que quelques assassins poursuivaient le fameux *Abbé Maury*, en criant : *A la lanterne !* il se retourna vive-

ment et répondit : "Quand vous m'aurez mis à la lanterne, y verrez-vous plus clair ?" Ce mot qui était plaisant et plein d'àpropos, désarma la fureur de ces bandits ; et le célèbre orateur dut la vie à son courage et à sa présence d'esprit.

N'oublions pas non plus l'invitation qu'il adressa au président de l'*Assemblée Constituante*, d'imposer silence à des dames qui s'agitaient dans les tribunes publiques et l'interrompaient par leurs clameurs :

" Faites taire ces sans-culotte."

Un personnage éminent, qui avait commencé sa carrière par être *tambour*, est dans l'usage de se servir du verbe *rouler*, qu'il emploi au figuré. Il dira, par exemple : M. le colonel N... voulait m'induire en erreur, et c'est moi qui l'ai *roulé*. Dernièrement un officier-général causait avec lui :

— Convenez, disait le personnage en question, que je vous ai *roulé*.

— J'en conviens, reprit ce dernier, vous m'avez mené *tambour-battant*.

A l'époque où l'on représentait au Vaudeville les pièces de MM. Deschamps, Despré et Desfontaines, M. Louis de Boissy répandit dans le public l'impromptu-calembourg suivant :

Qu'au Vaudeville on cherche le *Plaisir*,
C'est de ce Dieu le plus beau des domaines ;
Comment, amis, n'y pas jouir ?
On y trouve *des prés*, *des champs* et *des fontaines*.

(*B. des C.*)

Le jour de l'inauguration du Boulevard du Prince Eugène à Paris, il y a sept ans environ, M. T. J. J. L. et M. G. de Beaujeu, deux Canadiens, voulaient se frayer un passage pour mieux voir.

Ils sont arrêtés par un Grenadier de la Garde qui leur dit très-poliment :

— Messieurs, on ne passe pas !

— La Garde meurt, mais ne se rend pas, dit gaiement M. de Beaujeu en s'arrêtant et se tournant vers M. L.

— La Garde meurt, mais ne se dérange pas, reprit en riant celui-ci.

— La Garde meurt mais ne se dérange pas, dit à son tour le Grenadier, en leur barrant de nouveau le passage.

Parmi les objets vendus à Londres, comme ayant appartenu à Napoléon, on cite une savonnette qui aurait été payée 300 fr. 75 cent. Lorsque cette ustensile fut mise en adjudication, un amateur fit observer qu'elle était très-usée.

— Il n'y a rien d'étonnant, répondit le commissaire chargé de la vente, on sait que cette savonnette a *fait la barbe* à toute l'Europe.

M. Maugin était à la tribune et prononçait un long discours, lorsqu'il en vint à cette phrase : "Et c'est une chose de quelque importance que le siège d'Hérat."

La Chambre entendit des *rats*, et il y eut un éclat de rire universel.

M. Fulchiron.—Le siège des *rats* a excité les *souris* de la Chambre.

M. Hébert.—Qu'en pense le *Shah ?* (nom du souverain de la Perse.)

M. De Belleyme.—Le *Shah* les surveille ; il a l'œil *Perçant.* (Persan)

A. Karr.

Dans une loge, à la reprise du *Prophète* :

— Voilà Faust devenu Prophète en son pays, c'est rare !

— Oui, aussi n'est-il qu'un faux Prophète. (Faust Prophète.)

L'inscription suivante, pour un cimetière, roule sur un jeu de mots qu'aurait pu revendiquer M. de Bièvre.

Tous tes *pas* sont faux-*pas* ; tu ne fais *pas* de *pas*
Que t'es *pas*, *pas*-à-*pas*, ne tendent au *trépas*.

En saillies, jeux de mots, calembourgs, les Gascons ont une rare fécondité :

Savez-vous par quelle aventure
Je n'ai pas fait fortune encor ?
D'un vaisseau je fis la capture
Et jé lé croyais chargé d'or.
Jugez un peu de ma surprise
En m'élançant sur le tillac,
Quand je m'aperçois que ma *prise*
N'est qu'une *prise* de tabac.

(*F. des Gasc.*)

— Voici la réponse faite par un cordonnier, à un journal satirique qui s'était accupé de lui :

" Monsieur,

Je ne me sens nullement *piqué* par vos *pointes*, et, quoique vos raisonnements manquent de *poids*, (poix) quoique vous ne fassiez pas avancer la question d'une *semelle*, quoique, enfin, vous me contestiez même le *vernis* d'une solide éducation, j'accepte volontiers, en considération de la *forme*, les *bottes* que vous me portez au sujet de mes *cuirs*.

" Mais je me fais vieux, je penche sur ma *tige* et l'*haleine* (l'alène) me manquerait pour continuer cette

polémique. Ne soyez donc pas étonné si je vous tourne les talons, et, après avoir *essuyé* tant de revers, je recule devant une sorte de *savate* littéraire, qui pourrait finir par *souiller* (soulier) ma réputation. Admettons que nous ne nous *chaussons pas du même pied*, et le différent se trouvera *tranché*. (Tranchet.)

" Adieu, monsieur. Quoique vous ayez le *fil* en mains, je prendrai mes *mesures* pour que vous ne me *remontiez* pas un nouveau coup."

CONTRE UN AUTEUR NOMMÉ DU DEVANT.

Oui, Camille, cela va bien,
Et vous attrappez la manière :
Doctrine, mœurs, esprit, maintien,
Sauf le style, il n'y manque rien :
C'est *Du devant*,—vu *par derrière.*

— Un plaisant demandait a l'un de ses amis :

— Sais-tu quelle est la motié de deux francs seize ?

— Parbleu, lui répondit l'ami, cela n'est pas difficile, c'est un franc huit.

— Non, répondit l'autre, c'est *une Française.*

— Alors, reprit le second, dis-moi toi, quelle est la motié de deux francs sept sous.

— Parbleu, dit l'interpellé, ce n'est pas difficile, c'est un franc trois sous et demi.

— Non, reprit le demandeur, malin à son tour, c'est *un Français soûl.*

A LA COUR DU RECORDER.

Au *Recorder*, papa Gobsec est un homme de police sérieux, qui n'aime pas le rire et le laisser-aller des jeunes gens. Père Gobsec a fui du poste lors de sa dernière

garde... Pourquoi? parce qu'il a trouvé un collègue importun,—comme si l'on n'en trouvait qu'au poste!—

Le Juge ***.—Que vous faisait donc l'homme de police dont vous vous plaignez?

Gobsec. Il m'accablait de calembourgs; j'en avais jusqu'aux yeux, moi qui ne peux pas les souffrir.

Le Juge.—Enfin, comment cela a-t-il pu vous indisposer au point de déserter votre poste?

Gobsec.—Quand je suis entré, il m'a demandé si je savais pourquoi les gens décédés mangent du bois. Je lui réponds que j'ignorais l'existence de cette particularité, à quoi il me dit que c'était parcequ'on les trouvait morts dans leurs bières (*mordant leurs bières*).

Le Juge.—Il fallait lui dire qu'il vous ennuyait.

Gobsec.—C'est ce que j'ai fait: je lui ai dit qu'il me gênait. A cela il m'a demandé quel était le peuple le plus gêné. N'ayant pas à lui répondre, il me dit que c'était les Génois, qui vivaient constamment dans l'état de Gênes (*gêne*)—(Rire général).

— Mon garçon, lui dis-je alors, vous me dégoûtez de l'uniforme.—Ah! bah, reprit-il, il y a une ville ou les hommes de police n'y sont jamais... en uniforme: c'est Hambourg, parce qu'il sont tous en bourgeois (*Hambourgeois*). (Hilarité prolongée).

Le Juge.—Jusqu'à présent je ne vois rien de bien obsédant.

Gobsec.—Comment! mais il ne s'en tint pas là; il m'a raconté ses voyages à l'étranger; il m'a dit qu'il avait été dans la ville la plus éclairée... à Bougie... qu'il avait mangé des omelettes à Eu (œufs); qu'il avait bu, avant de se coucher, des vins de Beaune et de Nuits (*bonnet de nuit*)...; qu'il avait vu, dans la Côte-d'Or, l'évêque qui possède le plus de cannes, l'évêque de Dijon (*dix joncs*)...; et qu'enfin, après s'être perverti dans la Chine, où le pays est athée... (à thé)...; il s'etait converti—à son retour en Canada—à Ste. Rose, dans le pays dévot... (*des veaux*)... (Longue et bruyante hilarité).

Le Juge.—Je comprends qu'avoir un pareil homme à ses trousses est fort gênant ; mais encore une fois ce n'était pas une raison pour abandonner le poste.

Gobsec.—Je voudrais bien vous voir, si on venait vous dire que la sangsue est l'animal qui a le plus de dispositions musicales, parce qu'elle fait des *ouvertures de bête aux veines* (Beethoven). (Longue hilarité).

Le rapporteur pense que, malgré les excuses du délinquant il doit être condamné.

La Cour lui inflige douze heures de prison.

Gobsec, s'en allant.—Comme c'est agréable, aller en prison pour un homme qui vous dit que le dos d'un bûcheron peut servir à retourner la salade, parce qu'il est *couvert de bois.* (Eclats de rire par toute la salle).

M. O. P... montrant à M. de ***, une *révise* dans laquelle on lisait : " ... — Les affaires avant le *plaisirs.*"

Hein ! en voici *une bonne* que vous avez laissé passer.

M. de *** (avec vivacité). — Allons, allons, faites excuses mon cher, ne voyez-vous pas que c'est une *s faite à plaisir.*

Latin.

Seu quo tu ille eris si bella curiosi te amenaverunt oves tibulli mobiles solido post similiter suis ego ambote.

Français

Ceux qu'aux Tuileries si belles, la curiosité amena, verront au vestibule, immobiles, solides au poste, six militaires Suisses égaux en beauté.



MYSTIFICATIONS.

Infliger à quelqu'un une mystification est toujours une méchanceté, et par conséquent une impolitesse impardonnable, parce qu'elle ne peut partir que d'un mauvais cœur. Cependant elle est excusable dans de certains cas, lorsqu'elle prend sa source dans une naïveté et sans intention de faire de la peine.

L'agent d'une Compagnie d'Assurance se présente chez un Irlandais de la campagne, et lui débite son boniment :

Mais monsieur, reprend l'Irlandais, je suis déjà assuré au *Soleil*.

— Alors vous n'êtes assuré qu'à demi.

— Pourquoi ? demande le campagnard inquiet.

— L'assurance au Soleil est excellente, si vous brûlez pendant le jour ; mais si un accident vous arrive la nuit, vous n'avez aucun recours contre le *Soleil*. Il faut prendre une autre Compagnie.

L'Irlandais tremblant signa la feuille qu'on lui présentait et le rusé courtier toucha sa prime.

Les poissons d'Avril sont de toutes les époques. En voici un à la sauce aux câpres :

Un monsieur très-grave, à un passant non moins grave :

— Serait-il indiscret, monsieur, de vous demander un petit service ?

L'autre tout joyeux :

— Au contraire, monsieur.

— Parfait, alors. J'ai à étudier l'alignement de cette rue...

— Monsieur est ingénieur municipal ?

— Oui, monsieur. Malheureusement, je viens de laisser mon compagnon en route... Voulez-vous le remplacer pendant quelques instants ?

Le monsieur radieux :

— Comment donc, mais avec plaisir !

— Très-bien, donnez-vous la peine de prendre cette ficelle, et ne bougez sous aucun prétexte.

Puis, soulevant son équerre, le faux ingénieur traverse le trottoir en déroulant la ficelle dont le bout reste entre les mains du bourgeois, après quoi il disparaît.

Le monsieur, heureux d'être pour quelque chose dans les combinaisons municipales, ne bouge pas. La circulation est interrompue, les voitures s'arrêtent, un encombrement indescriptible se produit. Des hommes de police s'adressent au bourgeois pour avoir des explications.

— *Service municipal!*... répondit-il.

— Mais vous n'êtes pas ingénieur ?

— Non l'ingénieur est à l'autre bout.

On traverse et on trouve la ficelle attachée à la porte d'un marchand de bière.

Un marchand de *hasards*, étalant sa boutique,
Criait : " Voici, messieurs, l'occasion unique :
Au gros lot ! au gros lot ! mon sac vous donnera
Tabatières, ciseaux, étuis, *et cætera*,
    Le tout au prix le plus modique."
Blaise accourt à la voix de cet homme obligeant.
    Or, Blaise, avait, par aventure,
    Une très-belle chevelure,
    Mais n'avait point du tout d'argent.
  Il se souvient que, de certaine somme
Un perruquier s'offrait de payer ses cheveux ;
Il y court ; on les coupe, on le paye, et mon homme,
Nouveau tondu, s'en retourne joyeux.

Il arrive à la place, il reconnaît l'enseigne ;
Au magasin des lots, où l'espoir le conduit.
De sa toison il verse le produit.
Il tire un numéro... Que gagne-t-il... Un peigne.

A. MURCIER.

— C'était au camp de Saint-Maur, un Anglais, s'adressant à un zouave : Que contient votre sac ?

LE ZOUAVE. Sur le dessus, la tente et ses piquets, une couverture, un capuchon, un bidon, un pain de munition, une petite gamelle, un quart.

Dans l'intérieur : une paire de guêtres, deux chemises, une paire de souliers, un livret, un petit sac contenant une alène, cinq aiguilles, ciseaux, fil rouge, fil jonquille, fil noir, un dé à coudre, brosse à décrotter, brosse à habit, une *patience*, brosse à reluire, brosse à fusil, nécessaire d'armes, tire-balles, boîte à graisse, boîte à encaustique, deux mouchoirs, cinq paquets de cartouches, plus les lettres de la famille.

L'ANGLAIS : Et combien vous faut-il de temps pour faire votre sac, et enlever votre tente ?

LE ZOUAVE : Cinq minutes, Mylord ; faites en part à votre gouvernement.

Un riche paysan, malade imaginaire, et d'une humeur bizarre et inquiète, se mit un jour en tête d'aller à *** trouver le célèbre médecin N*** pour le consulter sur une maladie d'un nouveau genre qui le tourmentait beaucoup : " J'ai sept démons dans le corps, lui dit-il en arrivant, sept, pas moins." N*** lui répondit avec gravité : " Non seulement sept, mais huit bien comptés. Il l'examine, l'interroge, lui promet de le guérir en huit jours et s'engage à chasser chaque matin, un démon de son corps à un louis pièce ; " mais, ajouta-t-il, comme le dernier est beaucoup plus tenace et plus indocile que les autres, il me faut deux louis pour celui-là "

Le marché conclu, le paysan se retire ; et le médecin qui voulait employer les neuf louis pour les pauvres de la paroisse, prie les personnes qui étaient présentes à la consultation, de garder le secret.

Le lendemain, N*** voyant arriver son paysan hypocondre, le place auprès d'une machine électrique et lui donne une forte commotion. Le prétendu possédé pousse un cri, et témoigne son étonnement de ce qu'il vient d'éprouver. "*Et un de parti*," dit froidement le médecin. Le jour suivant, l'opération se renouvelle et produit le même effet. "*Et de deux*," répète N***, et ainsi de suite, jusqu'au septième. Quand on fut au dernier, le Docteur avertit notre paysan que ce dernier, en qualité de chef de la bande, ferait sans doute plus de résistance, qu'il fallait employer les grands moyens, pour le chasser, de manière à lui ôter toute envie de revenir. Il l'exhorte à s'armer de courage, et lui donne pour la dernière fois, une si forte commotion que le malheureux tombe évanoui sur le plancher. "*Enfin les voilà tous bien loin*," dit le médecin.

Revenu à lui, le paysan assure qu'il est guéri, fait de grands remerciements à son exorciste, en lui donnant les neuf louis convenus, et retourne joyeusement à son village.

Au siège de Sébastopol, un zouave de la garde, ayant eu les deux cuisses cassées par la mitraille, on lui confectionna deux jambes de bois, mais d'une espèce particulière.

A l'aide d'un petit ressort que notre homme montait avec une clef (ni plus ni moins qu'une pendule), il marchait où s'arrêtait à volonté. Un jour, ayant bu plus que de coutume et plus que de raison, il a le malheur de perdre sa clef... Et le voilà qui marche, qui marche droit devant lui, toujours... jusqu'aux fortifications... Rien ne l'arrête, ni le gazon qu'il est défendu de fouler, ni le fossé qu'il franchit...

Arrivé près du mur d'enceinte une balle le couche à terre, mais les jambes fonctionnent toujours. Le lendemain pareil phénomène... et quand on fut pour enlever le corps, il donnait encor des coups de pieds a ses amis et à ses ennemis....

Un gaillard de village fut trouver son procureur et lui dit :

— Je voudrais bien m'acquitter de ce que je vous dois, mais je n'ai point d'argent.

Le procureur lui dit qu'il était bien pauvre s'il n'avait rien. Le villageois lui répondit :

— Si vous vouliez *prendre* un lièvre, je vous le donnerais.

Oui-dà, je le *prendrai*, dit le procureur.—Le paysan lui répondit :

— Vous ferez donc plus que mes chiens, qui chassèrent hier toute la journée, et qui ne purent jamais en *prendre* un seul.

(*B. des G.*)

Deux candidats, tous deux de l'*opposition*, se présentent a St. C..., comté de N..., chacun sous un drapeau différent, le jour d'un marché et d'une petite fête. Les groupes se forment alternativement autour de l'un et de l'autre. Chaque candidat, digne émule des Turquetin et des Mangin, débite plusieurs *boniments* sur la place publique : ce manège dure pendant trois heures. La curiosité du public satisfaite, ils se retirent.

Dans la mêlée, un des candidats saisit un cultivateur par le bras, et en termes très-affectueux lui dit :
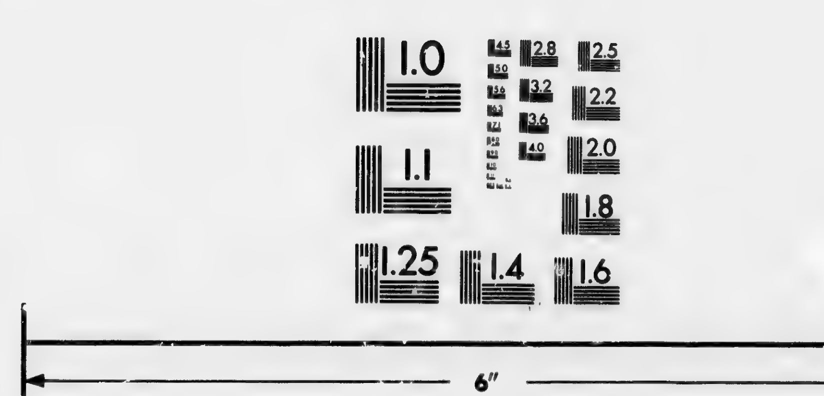
— Eh bien ! mon ami, que dites-vous de ce qui vient de se passer entre mon concurrent et moi ?

Le cultivateur répond :

— Vous m'aviez l'air de deux marchands d'almanachs



IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





— Eh! mon cher, il y a du bon dans les almanachs.

— Oui, répond le cultivateur, mais ils sont menteurs comme vous deux; ils annoncent toujours du beau temps, et il ne vient que de la pluie.

Un particulier, en route pour New-York, vient présenter son menton à un barbier de Montréal. Pendant qu'on préparait les rasoirs notre homme remarque un chien qui, assis auprès de sa chaise, le regardait fixément.

— Qu'est-ce donc qu'elle a, c'te bête, à me lorgner comme ça!

Le barbier répond d'un air indifférent:

— Ce chien est toujours-là. Vous concevez, quand il m'arrive d'enlever un bout de l'oreille...

— Eh! bien?

Eh bien, c'est lui qui le mange....

Quelques gais compagnons se trouvaient fortuitement réunis dans une auberge. Après un repas arrosé de nombreuses rasades, l'un d'eux, voyageur de commerce, qui avait à partir le lendemain de grand matin, fut conduit seul dans la chambre où il devait passer la nuit.

Tous les lits étaient occupés; il n'en restait qu'un à demi-vacant, dans lequel un *nègre* ronflait déjà de tous ses poumons. Le voyageur se glisse à côté de l'Africain, et s'endort bientôt, après avoir recommandé à ses amis de le réveiller à la pointe du jour. Ceux-ci le lui promirent et allaient se retirer, lorsque l'un d'eux conçut l'idée singulière de barbouiller de noir la face blanche du voyageur endormi, et de blanchir son compagnon de lit, pour voir la mine qu'ils feraient tous deux, le lendemain. Ce bizarre projet, paraissant a tous assez plaisant, est exécuté sur le champ.

Le lendemain, on entre dans la chambre et on réveille le voyageur. Il se lève, s'habille à la hâte et s'appro-

che de la glace, pour arranger sa cravate. Ah mon Dieu! fait-il, que vois-je?... et reculant tout étonné, il jette involontairement les yeux sur son compagnon de nuit, qu'à sa grande surprise il reconnait pour *Blanc.*

"Les imbéciles! s'écrie-t-il, ils se sont trompés. Je leur avais dit de m'éveiller, et ils ont éveillé le nègre!" Puis il se déshabille, et rentre trenquillement dans son lit.

Qu'arriva-t-il au reveil de l'autre, c'est ce que l'histoire ne dit pas.

EN MAGASIN.

Une dame rapporte une étoffe qu'elle vient d'acheter, mais qu'elle a trouvée défectueuse.

— Ce n'est pas bien, dit-elle au commis, de vendre sans faire voir.

— Que voulez-vous, madame, reprend ce dernier, il y en a tant qui voient sans acheter!

M. X... avait parié que, pendant toute une soirée, il laisserait parler M. B..., insipide causeur, et que lui-même, et dans le seul cas où il serait interrogé, il n'ouvrirait la bouche que pour répondre, par le mot: *évidemment.*

M. B..., après un monologue de deux heures, crut flairer pour lui-même quelque mystification. Il adressa à M. X... plusieurs questions auxquelles il reçut toujours la même réponse: *évidemment.*

— Ah! ça monsieur, dit-il enfin, vous moquez-vous de moi?

— Évidemment...

MYSTIFICATEURS MYSTIFIÉS.

Un officier de dragons, dont la compagnie s'était mal montrée dans une bataille encore récente, et dînant à table d'hôte dans un des principaux Cantons Suisses, se plaignit

de ne pouvoir trouver assez de chevaux de remonte, pour sa compagnie. "Je crois, disait-il, en ricanant, que nous serons réduits à nous remonter avec des Suisses.—Monsieur, lui répondit un Zuriquois, en le regardant fixément, vous seriez bien sûr alors, quelque bonne envie que vous en eussiez, de ne plus reculer."

(*Anec. Suisses.*)

PEU D'APPELÉS ET BEAUCOUP D'ÉLUS.

Une dame de Francfort, qui passe l'été à *Staten-Island* dans un *cottage* aussi mignon que coquet, adressait dernièrement à M. W., capitaine dans quelque régiment de milice allemande, un billet d'invitation pour une petite soirée intime qu'elle allait donner, espérant, selon la formule usitée en pareil cas, qu'il voudrait bien l'honorer *de sa compagnie.* Mais quel ne fut pas l'effroi de la dame, deux jours après, en voyant entrer, dans son étroit salon, le naïf capitaine à la tête *de sa compagnie* au grand complet ! Pas un homme n'avait manqué à l'appel !

Il est d'usage dans un certain monde de poser pour les infirmités. Il semble que les rachitiques de l'esprit, j'entends MM les *gandins*, tiennent essentiellement à passer pour rachitiques de la santé.

V*** a la prétention (si prétention il y a) d'être horriblement myope, ce qui lui permet de se placer sur le nez ces petits instruments de torture qu'on appelle des pince-nez.

Un ami dit à V*** :

— Verriez-vous avec ce binocle-ci ? les verres en sont très-forts.

V*** le place hardiment sur la cloison nasale, et répond :

— Je vois admirablement.

— Cela ne m'étonne pas, dit l'autre. Essuyez les verres !

V*** prit son mouchoir et se mit en devoir de nettoyer l'instrument.

Il n'y avait pas de verres !

Le marquis de Bièvre, surnommé de son temps le *prince du Calembourg*, avait tenu quelques propos mortifiants sur le compte d'un individu nommé de Chambre. Celui-ci borna sa vengeance à envoyer au marquis, cette lettre d'invitation :

" Monsieur le marquis,

" J'apprends que vous vous occupez de moi, et je ne " saurais mieux vous en témoigner ma reconnaissance " qu'en vous priant de venir, quand il vous plaira, dîner " chez moi. Vous y serez reçu sans cérémonie, et au " hasard du pot...

" DE CHAMBRE."

RÉSURRECTION.

— Dans une campagne des environs de Montréal, un cordonnier a la charitable habitude de veiller les morts.

Dernièrement, quelques mauvais plaisants complotèrent une farce contre ce brave homme. Sur le soir, on vint lui dire :

— Un tel est mort, et comme il n'a ni femme ni enfants, ses amis te prient de venir faire la veillée.

— Comment ? un tel est mort !.... subitement donc ? Un homme si jovial !.... J'irai volontiers passer la nuit auprès de lui ; mais, comme je suis fort pressé, j'y porterai mon ouvrage.

— C'est entendu.

A l'heure dite, le cordonnier arrive ; il voit dans le lit un soi-disant défunt enfagoté, le bonnet sur les yeux, et ne laissant voir qu'un peu sa figure jaune.

Notre homme dit dévotement un " de profundis," puis il se mit à son travail.

Vers minuit, on lui apporte une tasse de café et un petit verre. Se trouvant réchauffé et animé, le cordonnier chantonne en travaillant. Alors le faux mort se lève sur son séant et, d'une voix sépulcrale, il dit :

— Lorsqu'on veille les morts, on ne chante pas!...

Le cordonnier, d'abord épouvanté, a bientôt repris son aplond, et, cinglant un coup de tire-pied sur le mort, il répond : " quand on est mort on ne parle pas."

Le mort est ressuscité sur le champ ; et demande grâce pour le reste de la nuit.



NAIVETÉS.

La naïveté est un défaut d'une amabilité sans pareille dans une jeune personne, mais ce n'en est pas moins un défaut, quand cette personne vit dans le monde, parce qu'on est plus souvent porté à le prendre pour de la bêtise que pour de l'innocence.

GILLES.

De faim nos bêtes vont mourir,
Disait Colas; j'arrive de la ville,
Et l'avoine et le foin vont encor renchérir;
Hélas! dit, en soupirant Gilles,
Mon cher Colas, qu'allons-nous devenir?

Un Suisse étant allé à Venise, voulait voir le Doge: c'était au temps du carnaval. Entendant crier des *vivat* à la promenade du bœuf gras, il prit le bœuf pour le Doge, salua le bœuf, et cria vive le Doge!

Un batelier Américain déjà absous, dit à son confesseur: " Mon père, il me revient un petit scrupule; étant dans mon bateau, un de mes camarades me criait de virer de bord, je ne voulais pas; si bien que je lui donnai dans l'estomac, un coup de coude, qui le fit tomber à l'eau; je ne sais pas ce qu'il est devenu, mais je ne l'ai pas vu depuis."

Un honnête paysan qui voulait acheter un cheval, demanda à un de ses amis à quoi l'on reconnaissait l'âge des chevaux : " Aux dents," lui repondit le connaisseur. Le lendemain, notre homme alla chez un maquignon qui lui présenta un superbe poulain ; à qui notre paysan ouvre la bouche et qu'il repousse en disant : " Je ne veux pas de votre cheval, il a trente-deux ans." Il avait compté ses dents.

Un grand seigneur venait de mourir ; le suisse de l'hôtel, voyant le cercueil et le convoi, prêts à se mettre en marche, s'avança avec gravité vers les assistants qui devaient accompagner le mort, et qui obstruaient le passage du corbillard, et s'écria : " Laissez approcher la voiture, monsieur veut partir."

(*Anec. Suisses.*)

M. D....., nommé député de la Chambre des Communes, lors des dernières élections du comté du L***, disait : " j'ai été élu a l'unanimité ; mais, par exemple, ceux de l'opposition n'ont pas voté pour moi."

Les Suisses apportent, dans les choses même les plus graves, cette simplicité d'esprit et de caractère qui leur est particulière, et qui ne laisse pas, dans certains cas, de donner lieu à des scènes assez plaisantes :

Un Grison qui, parmi ses compatriotes, passait pour le plus grand buveur, et ce n'est pas peu dire, eut envie de faire à Pâques, comme tous les bons chrétiens.

Il fut donc à confesse, espérant bien avoir son absolution, mais le confesseur la lui refusa, ne pouvant passer outre, sur le vice d'ivrognerie, si marqué dans son pénitent. Douze bouteilles par jours étaient sa ration ordinaire. Il s'agissait de la réduire à deux. Grand débat à ce sujet entre le confesseur et notre Grison, qui, toute

réflexion faite, ne put se déterminer à un aussi grand sacrifice, et consentit seulement à se borner à six bouteilles par jour. Les offres n'ayant point été acceptées, il se retira. Fâché néanmoins de les voir repoussées, il pensait à celles qu'il aurait pu faire.

Croyant avoir trouvé une idée lumineuse, et dans l'intention de faire une nouvelle proposition plus accomodante, il revient sur ses pas, et heurte le confessionnal de deux forts coups de sabots. " Voulez-vous pour quatre ? " dit-il, en s'adressant au confesseur. Ce dernier fort étonné d'une offre aussi singulière, et qui était de nature à lui faire oublier, pour un instant, la gravité de ses fonctions, renvoya de nouveau son pénitent, dont nous n'avons point appris l'entière conversion.

(*Anec. Suisses.*)

Deux recrues d'un régiment d'artillerie des Etats-Unis, en l'absence de leur capitaine, étaient près d'un canon devant lequel était une marmite, l'un d'eux dit à l'autre : " Camarade, mets-toi au-devant de la marmite pour l'attrapper tandis que moi je vais faire partir le canon," ce qui fut dit fut fait, et vous devinez lorsque le coup partit, avec qu'elle force, homme et marmite furent emportés. Lorsque le capitaine fut de retour il demanda au survivant, ce qu'était devenu son compagnon, le pauvre homme répondit : " Je vous assure, capitaine, que si mon camarade revient aussi vite qu'il est parti, il ne se fera pas longtemps attendre."—Au moment où nous écrivons, ni l'homme, ni la marmite, ne sont revenus.

— Un rapport officiel du gouvernement des iles Bahamas, constate que cette colonie dépérit, et que la misère y fait des progrès.

Voici en quels termes l'honorable fonctionnaire, explique la cause de ce déplorable état de choses :

“ Les naufrages ont beaucoup diminué en nombre et en importance, ce qui a privé bon nombre de personnes de leurs sources ordinaires de travail et de profit.”

Quel malheur !

Il y a dans le salon d'une noble dame une magnifique gravure. C'est une reproduction du fameux tableau de David, le *Serment du Jeu de Paume.* Un jour, il attira les regards de la nourrice de la maison, qui est d'un pays où l'on fait du cidre.

— Que' qu' c'est qu' ça ? demanda-t-elle.

— C'est le *Serment du Jeu de Paume*, lui répondit on.

— Le *Serrement du Jus de Pomme?* fit-elle ; pourquoi donc alors qu'on n'a pas mis le pressoir?

Un bon homme, n'ayant pas de traversin, avait mis dans son lit un pot de beurre, afin qu'il lui en servît ; mais comme il le trouvait trop dur, il imagina de le remplir de paille, afin d'être plus mollement.

Un huissier de Sorel, faisant parader son cheval, alla à bas, bête et tout. Une femme, le voyant ainsi tombé, lui cria :

— Eh ! Monsieur vous deviez bien demander ce qu'il vous fallait, sans vous baisser tant.

Un *gentleman* se présente au cimetière, en quête d'une tombe qu'il voudrait élever. Il rencontre un homme armé d'une bêche et l'interpelle :

— Le fossoyeur, s'il vous plaît ?

— C'est moi, monsieur, pour vous servir.

Un habitant de St*** écrit à Montréal, pour avoir une pompe.

On la lui expédie.

Grand embarras pour lui : il ignore la manière de s'en servir.

Il écrit de nouveau et demande un ouvrier.

L'ouvrier arrive.

— Posez-moi ça dans le jardin, dit notre homme.

L'ouvrier descend au jardin, et, après deux heures de recherches, il remonte vers le bourgeois :

— Je ne trouve pas le puits, dit-il.

— Quel puits ?

— Celui où je dois poser la pompe.

— Vous plaisantez, je crois...... si j'avais un puits, je me moquerais pas mal de votre pompe.

L'Honorable M. de B******, cherchait, pour Instituteur a ses deux fils, un homme instruit, de bonnes mœurs et qui eût voyagé. Sur le nombre des concurrents, se présente un particulier en perruque, qui salue très-gravement. " Avez-vous voyagé ? lui dit-on.—Oui, monsieur le comte.—Et dans quelles contrées du monde ?—Monsieur le comte j'ai été à Bytown."

Siraudin est de retour d'Allemagne.

Il se plaint amèrement de l'usage immodéré que l'on fait, en ce pays, de la langue allemande.

C'est, dit-il, une langue si farouche, si dure, que Noë, quand il a maudit Cham, dût lui conter ça en Allemand.

Entre feu Lord Carnavon et un berger, dans les bois de Sparte.

— Oui, me dit le berger, c'est le monument de Léonidas.

— Et qu'était-ce que Léonidas ?

— Je ne pourrais pas vous dire précisément, mais ce devait être un homme très-célèbre.

— Effectivement, répondis-je.

— Un capitaine, peut-être ?

— Quelque chose de mieux.

— Ah ! s'écrie-t-il d'un air d'intelligence, comme si un voile se déchirait devant ses yeux, j'y suis, c'était un illustre chef de brigands ! ! !

Lord Carnavon (*En Grèce*).

Voici comment on menait la vie aisée, il y a trente ans à Q***, en Bretagne. Une dame, qui y séjourna en visite de noces, nous en a fait le tableau.

On déjeunait à huit heures jusqu'à dix, on jouait aux *dominos* jusqu'à midi. On dinait à midi jusqu'à deux heures, on jouait aux dominos jusqu'à six. On soupait à six heures jusqu'à huit, on jouait aux dominos jusqu'à dix, et on se couchait.

Un jour que la seconde séance de dominos n'avait pu s'arranger, l'hôte d'une jeune mariée, ne sachant que faire pour l'intéresser, lui dit :

— Avez-vous vu notre drap mortuaire ?

On alla voir le drap mortuaire jusqu'à souper.

L. Veuillot (*Ça et là*).

L'EMPEREUR THÉODOROS A M. RASSAM.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Grâces à Dieu, je me porte bien. Comment passez-vous le temps ? Mes salutations et mes compliments à tout le monde. J'ai reçu une communication et je vous en remercie.

Il n'est pas convenable pour le moment que je reçoive

rien de vous, mais, par la puissance de Dieu, tout ce que vous me demanderez je vous le donnerai.

Je vous remercie des présents de calicots et de chemises ; mais permettez que vos serviteurs les portent à ma place.

Oh ! mon cher ami, envoyez-moi demander tout ce dont vous avez besoin, et je vous le fournirai.

Ne craignez rien.

Ce que je demande à mon amie la Reine, et de vous mon frère, c'est votre amitié.

Non pas que je puisse dire que je suis riche, et que je ne demande pas les biens de la terre ; mais par la puissance de Dieu, je suis encore plus désireux que vous m'ouvriez les yeux, étant moi-même un âne aveugle.

Reçue le 15 avril 1867.

L'Empereur Théodoros à M. Rassam :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il.

Salutations et compliments à vous tous.

Oh ! mon ami je n'ai nulle querelle avec vous et je n'ai contre vous aucune rancune. D'abord, quand je vous ai envoyé à Magdala, j'ai dit à mon peuple de vous garder ; et eux m'ont répondu que, par précaution ils vous avaient enchainé. Mais lorsque moi, votre ami, jaurai été, par Dieu, amené auprès de vous, vos chaînes vous seront enlevées.

Toutefois, jusqu'à ce que je voie quel est le but du gouvernement de votre maître, nous vous garderons, mais sans chaînes. M. Had avait apporté pour vous des provisions et de l'argent de votre pays ; il m'a remis le tout.

Mon pays était alors en révolte, et je n'avais point de porteur pour rien vous faire parvenir. Aussi tout a été employé.

Vous recevrez de M. Had, à Alocka, Ingada et Thalacka-Leck, la somme de 2,000 dollars, en place des choses que

vous avez perdues, ainsi que 100 moutons et 50 vaches, que j'espère que vous accepterez.

Si, par la puissance de Dieu, j'arrive auprès de vous sain et sauf, et que je vous voie face à face, je vous consulterai.

Reçue le 18 mars 1868.

— U*** voit passer sur la rue St. Antoine, un convoi, se dérigeant vers le cimetière de la Côte-des-Neiges. Il s'est levé avec des nuages dans l'esprit, il est disposé à la mélancolie, cette vue achève de lui mettre le noir dans l'âme. Il y a des jours, en effet, où l'on n'est pas en train de voir avec complaisance des enterrements. U*** se plonge donc en ses plus noires pensées, et ce mort lui cause un tel retour sur lui-même, qu'il se figure un moment que c'est lui-même qui passe couché sur ce char funéraire. Mais il relève lentement la tête et se met à sourire : il a vu une initiale brodée en argent sur le drap noir.

— Que je suis bête, se dit-il; ce n'est qu'un E: il faut encore du temps avant qu'on arrive à ma lettre U!

Pourquoi avez-vous coupé les oreilles à votre cheval? demandait-on à un particulier ; pourquoi avoir détruit sa principale beauté?

— Mon cheval est ombrageux, répondit le particulier.

— Vous pensez donc le guérir de la peur?

— Toujours est-il qu'il ne dresse plus les oreilles, au premier objet qu'il aperçoit.

— Un paysan qui avait vendu à un conseil de fabrique, l'arbre dont on avait eu besoin pour faire une croix, passait, quelque temps après, devant le calvaire, sans se découvrir.

— Quoi ! lui dit le curé, vous qui devez montrer l'exemple à la paroisse, vous passez devant le crucifix, sans saluer la croix ?

— Dam ! répondit le paysan, je l'ai connu prunier !

A LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE.

Un Lecteur a un Conservateur :- Faites-moi le plaisir de me donner un gros livre.

Le Conservateur.—Quel gros livre ?

Le Lecteur, *d'un air affairé.*—Le plus gros, s'il vous plaît.

Le Conservateur, *surpris.*—Mais pourquoi faire ?

Le Lecteur.—Pour m'asseoir dessus.

Chs. Monselet, (*Tréteaux*).

Quelles sont vos opinions politiques ? demandait-on à Méry.

— Mon Dieu ! répondit-il, cela dépend de l'homme avec lequel je cause.

F.

La foi est une vertu admirable ! Quand on visite le musée de Berne, un conservateur du crû montre et laisse admirer entr'autres reliques, la flèche de Guillaume Tell, et il ajoute avec une candeur superbe :

— Ceci, monsieur, est bien la flèche authentique, *elle sent encore la pomme !*

Il n'y a pas encore dix ans : un Français de mes amis, descendait dans un petit hôtel de la rue Saint-Laurent. Il avoue l'extrême modestie de sa bourse et demande un logis à l'avenant.

— Monsieur, réplique l'hôtesse, j'ai des chambres à 3 francs, *sans punaises*. J'en ai d'autres à 2 francs...

— Avec punaises ? demande le voyageur.

— *Naturellement*, réplique l'hôtesse.

— Un jeune héritier se présente à l'administration des pompes funèbres. Le commis lui demande quelle doit être la dimension de la bière de son grand-oncle.

— Ma foi, répondit-il, je ne l'ai pas mesuré ; faites cela *comme pour vous*.

PENDANT LES DÉBATS DE L'AFFAIRE CRÉPIN A LYON.

— Ça n'empêche pas, disait un Lyonnais, que depuis deux ou trois ans, nous avons ici de bien *plus beaux crimes* qu'à Paris. Je me rappelai malgré moi ce mot d'un ouvrier canut, à qui on demandait comment il n'avait pas dit qu'il était de Lyon. Il répondit, calme et digne :

— Je n'aime point à me vanter.

G. Bourdin (*La France*).

— Dans une gare de chemin de fer :

Une femme s'approche d'un guichet où l'on délivre les billets.

— Une *seconde*, m'sieu, s'il vous plaît.

— Pour où, madame ?

— Qu'est-ce que ça vous fait ?

Historique, ce mot-la. Et l'on se plaint parfois de l'impolitesse des employés qui ont affaire à des gaillardes de cette force-là.

Le maître Barbier d'une petite ville de la province de Québec, localité bien connue, répondait fièrement à l'un de ses clients, qui lui annonçait, que le matin même le thermomètre était descendu à onze dégrés au-dessous de zéro ;

— Savez-vous, monsieur, que c'est très-joli pour une petite localité comme la nôtre.

Un marinier fit construire des bains. Quand ils furent achevés, il songea à une enseigne, et voici celle qu'il rédigea :

BAINS A 4 SOUS, POUR DAMES, A FOND DE BOIS.

Et il la montra à ses garçons, qui lui rirent au nez ; il les mit à la porte. Après quoi il réfléchit et modifia ainsi sa rédaction :

BAINS A FOND DE BOIS, POUR DAMES, A 4 SOUS.

Les garçons, étant renvoyés, n'avaient plus voix au chapître de notre marinier ; mais son épouse cria au scandale. Il prit un dernier parti, et écrivit :

BAINS POUR DAMES, A 4 SOUS, ET A FOND DE BOIS.

A. Murcier.

Un indigène de Sainte-Rose, visitait le Jardin-Guilbault :

— Et voilà pourtant ce que nous devenons ! s'écria-t-il, en considérant le squelette d'un âne.

— Un soir Dicky Smith examinait une carte de l'Inde. Il prit un compas, et se mit à mesurer les distances au moyen de l'échelle géographique. Tout autour de la carte se trouvaient des desseins coloriés, représentant les différents animaux sauvages et domestiques qu'on trouve dans l'Inde.

Tout-à-coup Dicky, au comble de la stupéfaction, laissa tomber le compas.

— Ce n'est pas possible ! ce n'est pas de nature !... Impossible !... absurde !...

— Qu'y a-t-il donc ?

— Ce qu'il y a ?... Ce qu'il y a ?... Figurez-vous que les tigres du Bengale ont quatre-vingt-dix lieues de longueur ! !



PARVENUS.

Chers parvenus, dans la carrière,
Vos coursiers sont trop emportés :
En faisant voler la poussière,
Vous rappelez d'où vous sortez.

A. Murcier.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécilité des autres.

La Bruyère.

Un parvenu insolent, est un aveugle sans bâton.

Je sais un paysan qui s'appelait Gros-Pierre. *
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur DE L'ISLE en prit le nom pompeux.

Molière.

" De l'esprit pour faire son chemin !" répond Figaro au comte Almaviva, " Monseigneur se rit du mien... Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout"

(*Mosaïque.*)

Pour B. on peut tourner comme suit et avec raison, le mot fameux " La garde *meurt* et ne se *rend* pas." " Je ne meurs pas et ne rends rien."

---

* Molière avait en vue Thomas Corneille.

LE MOINE ET LE PARVENU.

Ecoutez-moi sans discourir.—
Un parvenu disait : *Enfin j'ai de quoi vivre.*
Un moine lui répond : *As-tu de quoi mourir ?*
Ce petit mot vaut tout un livre.

On disait à un homme vain et orgueilleux fils d'un messager, et qui cependant voulait paraître un personnage d'une naissance distinguée :

Ah ! que défunt Monsieur votre père était bon homme, homme de *lettres*, homme qui allait toujours son *grand chemin.*

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la *Bourse*,
Ceux qui nous la coupaient jadis.

A. MURCIER

On peut appliquer aux conversations des parvenus, en général, le proverbe persan :

— J'entends le bruit de la meule mais je ne vois pas la farine.

Un parvenu se trouvant dans une salle d'armes, le Prévot, en lui présentant un fleuret, lui proposa de tirer une *botte.* Il s'en défendit en disant quil ne connaissait pas ce genre d'exercice...

— Il ment comme un chien, dit un des spectateurs, il a tiré, pendant plus de dix ans, celles de son maître, officier de cavalerie.

(**)

LE PARVENU.

SATIRE.

A UN INSOLENT DE BAS ÉTAGE, DEVENU BOURGEOIS. A MONTRÉAL.

Optat ephippia bos piger,
optat arare caballus. *
HORACE.

Le célèbre Michel, au marché si connu,
Jadis chez ses égaux en crédit maintenu,
Las enfin de porter, en trottant par la ville
Le petit *sac de fleur* a chaque domicile ;
Le tout, depuis vingt ans et jusques à ce jour,
Commence à se donner les airs d'homme de cour.
On le voit au salon, dire à la jeune fille :
—Evitez ce garçon, fils de pauvre famille ;
Médiocre d'esprit encor plus court d'argent,
Et pour tout dire enfin un sot, un ignorant.
Au contraire, acceptez ce citoyen qui brille,
Ayant des sous sonnants ; né de haute famille ;
Qui dans les grands salons de la société
Reçoit de tous l'encens jusqu'à satiété.—
Or croyez, jeune fille, il n'est conseil moins sage,
Ni qui vous soit donné par plus sot personnage ;
Eh ! quel est donc ce fat qui posant en docteur,
Va, prononçant sur tout d'un air de connaisseur ?
C'est un simple pédant qui, né dans la province,
Veut d'emblée aujourd'hui, jouer des airs du *prince* ;
Oubliant sa misère et l'ennui qui toujours,
Avait, depuis l'enfance, accompagné ses jours.
Hier encore il guidait, du fond de la campagne,
Ses moutons et ses bœufs, au flanc de sa montagne :
On le voyait aller, et par monts et par vaux,
Étourdissant chacun du bruit de ses sabots ;

* Le bœuf veut porter la selle, et le cheval labourer.

Aujourd'hui qu'il n'a plus sa pesante chaussure,
On le voit marcher droit et marquer la mesure.
Il est bien étoffé, personne ne croirait
Qu'hier son pantalon lui venait au jarret.
Depuis lors il a pris de grandes habitudes,
Voulant prouver à tous qu'il a fait ses études :
Ayons, dit-il les airs, la manière des cours,
Le poing sur le côté, débitons un discours !
C'est sur de beaux dehors que mon espoir se fonde :
Il faut se tenir droit pour briller dans le monde ;
Soyons homme à la mode, affectons l'air discret,
Sachons, quand il faudra, disposer d'un secret....
....
....

Ainsi ce plat Bourgeois veut que toute excellence
Dépende de la bourse et non de la science ;
Il se rit d'un chacun qui n'aura pas d'argent ;
Il élève un voleur, un sot, un intrigant ;
Et sa stupidité que dore l'opulence,
Est l'unique élément de sa sotte arrogance.
....
....

Rencontre-t-il parfois, quelqu'ancien compagnon
Il ne lui parle plus, ce n'est plus sa façon ;
Il n'a plus souvenir des jeux de leur enfance,
Avec d'autres amis il a fait connaissance :
Il est grand citoyen, aux écus bien sonnants,
Avec bel équipage, avec salons luisants :
Que lui font de *Charlot* les chagrins les misères :
Depuis qu'à la fortune il doit des jours prospères ;
Il n'est plus, aujourd'hui, simple et faible mortel,
Car il a des chevaux et possède un hôtel.
Puis viendront tout ces sots, qui remplissent le monde,
Adorer ce Bourgeois, le vanter a la ronde :
On viendra de la ville, on viendra du faubourg
Le flatter, l'encenser, l'admirer tour-à-tour.

Cependant qu'il verra du haut de sa terrasse,
Ce flot de vils flatteurs a la feinte grimace,
Devant lui s'inclinant, et de coups de chapeau,
Saluer le bonheur de Michel le lourdeau ! *

Montréal, 25 février, 1870.

Je connais un maçon dont la fortune s'est amusée à faire un millionnaire. Depuis que mon homme en est arrivé là, rien ne l'arrête. Il a un fils en âge de se marier ; il jure de le faire entrer dans la famille du marquis de T.... Une seule chose l'a embarrassé, c'est que le marquis a trois filles.

Mais cela ne l'a pas fait reculer. Il a fourré ses grosses mains dans une paire de gants blancs, il est allé voir le marquis de T..., et il lui a demandé, pour son cadet, une de ses filles *n'importe laquelle.*

— Ma foi, mon cher monsieur, a dit le marquis en riant, il ne tient qu'a monsieur votre cadet de choisir. Veut-il ma cuisinière, ou ma femme de chambre? (F.)

Un parvenu enrichi, marchand à M..., a acheté dernièrement un des hôtels de la place V... En prenant possession du somptueux immeuble, M. B... donna à son concierge cette double consigne : " Vous ne laisserez pas entrer de fiacre dans la cour, et vous ne parlerez jamais qu'à la troisième personne."

A quelques jours de là, rappelé, peut-être par le plaisir de savourer les jouissances de la propriété, notre financier revient à l'hôtel, et adresse une question au propriétaire ; silence, [illegible]a part de l'autre.

— Mais répondez-donc imbécile, dit M. B... en élevant la voix.

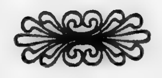
— Dame, monsieur, réplique le domestique en livrée, nous ne sommes que deux j'attendais la *troisième personne.*

* Cette satire fut composée, à la demande d'un jeune homme de talent, a qui ce Bourgeois avait fait perdre,—par ses discours—l'avan-age d'une heureuse union.

On demandait un jour à un parvenu, pourquoi on le voyait toujours parcourir, seul, dans son *coupé*, les rues de notre ville.

— Mais, fit-il naïvement, si nous étions deux dans *ma* voiture, on ne verrait pas à qui elle appartient.

Ci-gît qui sortant du fumier
Pour faire une fortune entière.
Vendît son honneur au fermier
Et sa fille au propriétaire.



PAYSANS.

Un paysan des bords du Richelieu, énumérant a un de ses amis, les succès d'une partie de pêche qu'il venait de faire, termina en disant: "Je jette ma ligne, crac un poisson; je r'jette ma r'ligne r'crac un autre r'poisson."

Dialogue surpris entre un agent électoral et un électeur Québecquois :

— Voyons, mon ami, voulez-vous que j'écrive votre bulletin ?

— Non, m'sieu, je l'écrirai bien tout seul.

— Hé bien, voyons, vous allez voter pour M. Fortin?

— Ah! non, m'sieu, j'peux pas.

— Comment! vous ne pouvez pas! pourtant M. F*** est un brave homme qui rend beaucoup de services.

— J'dis pas non, mais j'peux pas voter pour lui.

— Pourquoi donc, enfin?

— *J'sais pas faire les F.*

— En lisant dans son almanach, le total des éclipses qui depuis quelques années, sont censées de bonne augure pour les moissons, un paysan enthousiaste s'écrie :

— Ce n'est pas sous tel et tel des derniers ministères, que nous aurions eu autant d'éclipses en si peu de temps.

De ses trois fils ignorant le destin,
Un villageois, vieux, sans être plus sage,
Alla consulter un devin,
Lequel, après ces mots d'usage
Dont on invoque le malin,
Lui dit : " L'aîné soutiendra sa famille ;
C'est un riche bénéficier.
Pour le cadet, sa figure gentille
De laquais l'a fait sous fermier ;
Mais du dernier le sort est moins prospère :
Il est pendu ; c'est vous en dire assez
— Béni soit Dieu, s'écria le bon père ;
Enfin les voilà tous placés !"

De La Loge.

Un théâtre de banlieue donnait une représentation des *Horaces*. En voyant entrer le viel Horace, une paysanne s'écria :

— Dieu ! est-il permis de faire jouer un homme de cet âge-là !

A. Murcier.

Deux paysans furent députés pour aller, dans une de nos villes, choisir un *peintre* qui entreprît le tableau du maître-autel de leur église : le sujet était le *martyre de St. Polycarpe*. Le peintre B*** leur demande si l'intention des habitants était de représenter le *Saint*, *vivant* ou *mort*. Cette question les embarrassa : ne pouvant la résoudre, ils étaient sur le point de s'en retourner sans rien conclure, lorsque l'un d'eux, prenant son parti, dit au peintre : " Le plus sûr est de le représenter *en vie* ; si on le veut *mort*, on pourra toujours bien le *tuer*."

LE PATER.

Gros Guillot, Bas-Normand, ignorant par nature
Et berger par besoin,
D'apprendre son *Pater* n'avait jamais pris soin.
" Mais, trois fois sotte créature !
Lui dit un jour son bon curé,
Aurais-tu donc encor juré
De ne point prier Dieu ? Malheureux ! âme impure !
Réponds-moi, que dois-je en conclure ?
— Prier Dieu, je le voudrois bien ;
Mais je n'avons jamais su lire.
— Je vais t'enseigner un moyen.
— Ah ! jarni ! vous n'avez qu'à dire.
— Il faut donner à tes moutons...
— Quoi ?... Les mots du *Pater* pour noms.
— Oui, monsieur le curai.—Tu conçois mon idée ?
— Oh qu'oui !—Ce grand cornu s'appellera *Pater ;*
Cet autre, gros et gras, *noster ;*
Ce tout petit *qui es*... Par ces noms-là guidée,
Ta mémoire... j'entends, rien n'est plus simple qu'çà ;
Et com' ma sœur sait lire ; elle m'enseignera...
— C'est bon... Au bout de six semaines
Le curé l'apperçoit conduisant ses moutons.
" Ah ! voyons, lui dit-il, puisque tu les ramènes,
Si tu sais ton *Pater*...—Si j'le sais ! j'l'espérons ;
All*ait* monsieur l'cur*ai*, ça n'est point difficile.
J'les appelons si ben qu'on dirait que je lis.
— Voyons.—*Pater ! noster !*—Bien !—*Qui es in cœlis ?...*
Nomen tuum ! ad !...—Imbécile !
Et *sanctificetur ?* Ah ! jarni, c'est bien vrai !
— J'ons tout not'*Pater* dans la manche ;
Mais *sanctificetur*, mon bon monsieur l'cur*ai*,
Le loup me l'a croqu*ai* dimanche."

CAPELLE.

Un paysan dont le père était fort malade, alla chercher son curé qui logeait à une lieue de là. Dès qu'il le vit:" Mon père se mourait, lui dit-il, quand je suis parti ; venez vite lui donner l'extrême-onction.—Ah! Seigneur il va être mort, dit le curé, quand j'ariverai.

— Non, monsieur, dit le paysan ; Pierrot m'a promis qu'il l'amuserait jusqu'à ce que vous fussiez arrivé."

Un brave fermier du comté de Napierville, voyageait à cheval, le 9 de ce mois, lorsqu'il trouva, près de la rivière La Tortue, une jeune fille assise sur le bord de l'eau. La rivière était devenue très-grosse et avait rendu le passage à pied, impossible.

Le fermier causa un instant avec la jeune fille, et il apprit qu'elle était en quête d'une situation ; elle lui montra un excellent certificat de " caractère " que ses derniers maîtres lui avaient donné.

Le fermier prit la jeune fille en croupe ; malheureusement, au milieu de la rivière ; le certificat s'échappa du sein de la servante, et tomba dans l'eau ; le courant était assez rapide à cet endroit-là ; aussi le morceau de papier ne tarda-t-il pas à disparaître.

La pauvre fille était désespérée. Que faire maintenant sans certificat de caractère ?

Le fermier eut pitié de son sort.

— Voyons, dit-il, je crois qu'on peut arranger tout cela ; je vais vous donner moi-même, un caractère.

La fille accepta avec reconnaissance. Arrivé à la première auberge, le bon fermier écrivit, le plus innocemment du monde, les lignes suivantes :

"9 novembre 1869. Ce billet certifie que la porteuse Christine Lamère, a perdu son caractère aujourd'hui même, sur les bords de la rivière La Tortue, avec moi André Girard."

Certes, le fermier lui fit ce certificat en toute sincérité,

et la jeune fille l'accepta avec la plus entière innocence. Le soir même, lorsqu'elle se présenta chez ses nouveaux maîtres, elle vit bien que les paroles de l'honnête fermier, ne répondaient pas a ses intentions.

On dit que ce dernier a réparé sa bévue, en accordant à la jeune fille le plus beau certificat qu'il lui fût possible de lui donner..... sa main et ses écus.

Je gravissais une falaise élevée, avec un brave homme de paysan qui n'avait jamais vu la mer. Je me promettais de jouir de ses transports. Tout-à-coup, une dernière enjambée nous met en face de l'immense Océan :

La mer, partout la mer ! des flots, des flots encor.
Loiseau fatigue en vain son inégal essor.
Ici les flots, là-bas les ondes ;
Toujours des flots sans fin, par des flots repoussées !...

— Eh bien ?... dis-je à mon homme.

— Eh bien ! me demanda mon paysan avec une moue assez dédaigneuse,—où sont les arbres ?

Un homme fort ingénu avait acheté un bœuf de motié avec son voisin; il lui dit un jour: "Si vous ne voulez pas tuer *votre motié*, voisin, je vais tuer la *mienne*; il m'est impossible d'attendre plus longtemps."

Un bon et stupide campagnard sort d'une baraque à pains d'épices, où un saltimbanque exhibe les insectes les plus hideux et les plus domestiques, grossis au miscroscope.

— Avez-vous vu, dit-il, cette puce qui paraît grosse comme une vache, vue avec ce *d'mi-croscope ?* Je suis bien sûr qu'elle paraîtrait plus grosse qu'un éléphant si on la voyait avec un *croscope* tout entier.

A l'epoque ou les écus de six livres furent démonétisés ces pièces ne valaient plus que 5 fr. 80c., et il fallait ajouter un appoint de quatre sous à chaque écu pour lui donner sa valeur nominale.

Deux paysans, marchant à travers champs, apperçurent a terre, un écu de six livres. L'un d'eux voulut le remasser.

Laisse donc, fit l'autre, est-ce que tu as envie d'y mettre encore quatre sous ?

— C'est juste, répondit le premier, et ils passèrent.

Un bon paysan, partisan de D...., prenant toujours des termes de comparaison dans les catégories de sa sphère, disait à un des partisans de M. V***, également cultivateurs dans le district de M.... :

Dis-donc un peu, si tu voyais un... (disons un animal quelconque) pris dans une pagée de clôture, tu essaierais bien de le dégager n'est-ce pas.

— Sans doute, pauvre vieux ; mais ce ne serait pas pour l'envoyer en Chambre !

— L'autre jour dans un village, un prêtre s'adresse à un jeune paysan :

— Savez-vous, mon ami, ce qu'Adam a perdu dans sa chûte ?

Le villageois reste silencieux et prenant sa tête dans ses mains murmura tout bas :

— Qu'est-ce qu'il a bien pu perdre dans sa chûte ?

Tout-à-coup son front s'éclaire et il s'écrie :

— N'est ce pas sa casquette, M'sieu ?

Un soir, au coin de l'âtre, attendant le repas,
A sa vieille Fanchon disait le vieux Lucas :
" — Oh ! si notre Jean-Pierre obtenait cette place !
Si je voyais mon fils au château garde-chasse !
Femme, c'est l'intendant qui donnera l'emploi,
Et ces poires chez lui, feront plaisir je crois ;
Demain, qu'à son lever ta corbeille soit prête :
Demander la main pleine est la manière honnête.
Tu diras, si nos vœux pouvaient être accomplis,
Que nous aurons bientôt du chasselas exquis.
— Je comprends, repartit la vieille ménagère."
Le couple en était là, lorsque dans la chaumière,
Arrive l'intendant l'air joyeux et pressé.
" — *Vivat !* j'ai fait si bien que Jean-Pierre est placé.
Jean-Pierre est garde-chasse." Et nos gens de lui dire
Des grand-merci, Dieu sait ! L'autre enfin se retire.
"—Brave homme ! bon enfant ! dit le vieillard touché ;
Femme..., portons demain les poires au marché."

J. J. Porchat.

— La jolie montre, Pierre !
— Veux-tu me l'acheter ?
— Est-elle bonne, au moins ?
— Je crois bien !... et brave !... et pas paresseuse, va !... Cette montre-là, vois-tu, elle vous abat son heure en quarante-cinq minutes !

A. Murcier.

Connaissez vous la gageure de trente sous que deux " habitants" du district de St.-H***, avaient faite ?

— Je gage que je te coupe le cou d'un coup de hache. dit l'un.

— Je gage que tu n'es pas capable dit l'autre.

— Mets toi le cou sur une "logue" et tu vas voir.

— Tappe !

Le coup de hache part et coupe le cou aux trois-quarts à mon homme. Il lui resta assez de force pour dire :

— T'as perdu : donne-moi mon trente sous.

Un paysan quelque peu lettré essayait d'expliquer à un de ses compagnons qui ne l'était pas du tout, comment le télégraphe électrique donnait, en quelques minutes, des nouvelles de Washington ou de New-York, à Montréal.

— J'y comprends rien du tout, disait celui-ci ; tes piles, tes fils, tes mécaniques, tout ça c'est des attrape-nigauds.

— Eh ben ! répond l'autre à bout de démonstrations ; figure-toi comme qui dirait un grand chien, si long, si long que ses pattes de derrière seraient à Washington, tandis que celles de devant seraient à Montréal.

— Es-tu bête ! Est-ce qu'il y a des chiens comme ça ?

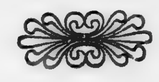
— Non ; je dis supposons.

— Ah ! bon !

— Eh bien, tu lui marches sur la queue, qui est à Washington, et il aboie à Montréal ; voilà ce que c'est que le télégraphe électrique.

Un cultivateur expliquait à un de ses compagnons, la querelle qu'il venait d'avoir avec un troisième des leurs :

... Tiens ! v'la qu'on s'échauffe tous deux,... Nous v'la pris... on étaient fort-à-fort, mais sur la fin il me crevait de coups de pieds.



PROPRIÉTAIRES ET LOCATAIRES.

On racontait dernièrement comment un étudiant en médecine était parvenu à ne plus payer son terme.—Honneur ! à ce célèbre inventeur.

La propriétaire, lassée d'attendre de l'argent depuis un mois, avait résolu d'aller elle-même lui en demander.

L'étudiant, prévenu, l'attendit de pied ferme.—Honneur aux intrépides !

— Monsieur, dit-elle sans préambule, en entrant, vous allez me payer ou déguerpir.—Anathème aux réclamataires !

— J'aime mieux déguerpir, fit l'étudiant.—Honneur au dévouement !

— Alors, allons !—et un peu vite.

— Mon Dieu ! madame, reprit le jeune homme, cela irait bien vite, si vous vouliez m'aider un peu.

— Volontiers.

L'étudiant, alors, sans sourciller, s'approcha de la commode, ouvrit tranquillement le tiroir d'en haut, et tira un grand squelette.

— Auriez-vous l'obligeance de mettre ceci au fond de ma malle ? dit-il en le pliant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la dame en reculant d'un pas.

— Ça ?

— Oui, ça.

— Peuh ! ça,—c'est mon premier propriétaire. Il avait eu l'imprudence de me réclamer trois termes que je lui devais. Et alors !... Prenez bien garde de le casser. C'est le No. 1 de ma collection.

— Monsieur !... dit la femme qui pâlissait à vue d'œil.

L'étudiant, sans lui répondre, ouvrit un autre tiroir et en tira un second squelette.

— Ceci, c'est ma propriétaire de l'École de Médecine. Une bien bonne femme,—mais qui m'avait aussi réclamé trois termes. Veuillez le mettre sur l'autre. C'est le No. 2.

La femme ouvrait les yeux grands comme des portes cochères.

— Ceci, continua l'étudiant, c'est le No. 3.—Un brave homme—très-facile!... Passons au No. 4...

La propriétaire n'était plus là. Elle avait disparu, éperdue... L'étudiant n'a plus jamais entendu parler de son terme.

On lisait, il y a peu de temps, dans un journal anglais :

AVIS.—Un locataire, dont le bail est sur le point d'expirer, voulant remettre la maison qu'il habite, dans l'état où elle était quand il en prit possession, désire se procurer 500 rats vivants. Il les payera volontiers au prix de 125 francs ; il a besoin en outre, pour son jardin, de cinq millions environs de plantes sauvages, pour lesquelles il offre la même somme.

N. B.— Il faut que les rats soient adultes et vigoureux.

Georges, dont les grands biens sont une nouveauté,
Et qui fut autrefois mon petit locataire,
Enseigne le respect de la propriété,
A présent que ses vols l'ont fait propriétaire.

ANDRIEUX.

DERRIÈRE UN CORBILLARD.

UN MONSIEUR.—Alors le defunt n'avait ni père, ni mère, ni enfants?

AUTRE MONSIEUR.—Pas le moindre, mon cher monsieur. C'est moi qui le fais enterrer.

PREMIER MONSIEUR. — Ah bah! vous étiez son ami, alors?...

Deuxième Monsieur, *soupirant.*—Et son propriétaire... Il demeurait dans ma maison. Nous faisions tous les soirs un petit *bézigue en quinze cents* ensemble.

Premier Monsieur.—C'est égal c'est très-gentil à vous de faire enterrer ainsi un homme qui ne vous est de rien.

Deuxième Monsieur, *avec un autre soupir.*—Soyez tranquille ; je dois être remboursé de mes frais sur la succession... Et puis, c'était un si brave homme !... Tenez... vous me croirez si vous voulez... mais je l'accompagne au cimetière avec autant de plaisir, que si c'était un de mes parents ! ! !...

J. Rousseau (F).

— Lundi matin—26 avril 1869—de bonne heure, un des employés de la *Maison Blanche*, a trouvé sur la porte d'entrée, une affiche posée évidemment pendant la nuit, et contenant ce qui suit :

A LOUER, cette maison dont le locataire actuel sera mis à la porte, vers le 1er mai.

" Pour d'autres détails, s'adresser au Congrès."

Interloqué de sa découverte, ce brave employé s'est empressé de porter l'affiche à l'un des secrétaires particuliers du Président, et lui a demandé naïvement si c'était, d'après ses ordres, qu'elle avait été placée sur la porte.

On ne donne pas la réponse du secrétaire de M. Andrew Johnson, à ce serviteur plus zèlé qu'intelligent.

Une Dame.—Monsieur, je voudrais avoir un logement.

Le Propriétaire.—Volontiers, madame, mais permettez-moi de vous adresser une question. Avez-vous des enfants ?

La Dame.—Trois, monsieur ; ils sont au cimetière.

Le Propriétaire, *bas et feignant d'essuyer une larme.*—Pauvre dame ! (*Haut.*) Je vais vous faire voir l'appartement...

LA DAME.—Cela me convient. Quel est le prix?

LE PROPRIÉTAIRE.—Six cents francs. Si vous voulez, faisons un bail... Le voici tout rédigé. Voulez-vous signer?

LA DAME.—Volontiers... C'est fini. Maintenant, je vais chercher mes enfants.

LE PROPRIÉTAIRE.—Comment! vos enfants? Je les croyais au cimetière.

LA DAME.—Certainement. Je viens de les envoyer tout à l'heure s'y promener avec leur bonne.

A. MURCIER.

Un gentilhomme visitait l'autre jour, un appartement dans une prétendue *maison meublée*, mais où les meubles étaient fort rares.

— Vos chambres me conviendraient assez, dit-il à la propriétaire, seulement je les trouve un peu nues...

— Un peu nues, c'est possible; mais monsieur ne doit pas s'en étonner.... par une pareille chaleur!

ÉTOUFFER UN PERROQUET.

— Boire un *canon* sur un comptoir, s'appelle dans le langage des faubourgs de Montréal, "*étouffer un perroquet*," et boire de l'absinthe, "*étouffer un perroquet vert.*"

Il paraît que Goirin est un terrible étouffeur de perroquets *au figuré*; *au réel*, il en possède un qu'il n'étouffe que de caresses, et c'est parce qu'on l'a privé de cet animal, qu'il a commis les faits qu'on lui reproche aujourd'hui, devant la cour de police.

Il est prévenu de bris de clôture.

Son ex-propriétaire, brave homme de 72 ans, médaillé de Chateauguay, raconte ainsi les faits:

Monsieur était mon locataire depuis six mois, il m'avait payé le premier terme. N'ayant pas payé le second, j'avais donné congé à monsieur; sa femme avait clandes-

tinement déménagé presque tout le mobilier, si bien qu'un jour, il ne restait plus que le perroquet. La femme de monsieur nous le laisse, en garantie de 50 francs du *terme*.

Quelques jours après, voilà monsieur qui arrive et exige que je lui rende son perroquet. Je lui dis que je le lui rendrai contre mes 50 francs, alors il m'injurie, me menace de me donner une pâtée, et me casse un carreau d'un coup de poing. J'ai envoyé chercher des hommes de police, et ils ont arrêté ce forcené.

LE PRÉVENU.—Voilà votre affaire à votre façon, je vais dire la mienne : d'abord, c'est l'épouse de monsieur qui s'est permis de prendre mon perroquet chez moi, sans mon autorisation, avec ma clef dont je lui laissais, pour montrer le logement, auquel nous déménagions. Messieurs, ce perroquet, je l'avais depuis neuf ans, une bête qui parlait comme un livre, les points, les virgules, les trémas...... oh ! mais c'est qu'il n'y a pas...... c'était ça. Pour lors, que j'y étais attaché comme à mon propre fils. C'est bien : un jour, voilà donc ma femme qui va pour le voir et lui porter des graines, dont il ne connaît qu'elle, pour manger de sa main ; monsieur, on a refusé à ma femme qu'elle voie son perroquet, et même, monsieur, qu'on a eu la cruauté de refuser sa graîne ; c'est donc là que j'y ai été moi-même et que j'ai dit : Je veux voir mon perroquet ; eh bien ! monsieur, on me l'a refusé, et pourtant je m'étais présenté très-gracieusement et exprimé avec politesse.

M. LE JUGE.—Oui, alors vous avez injurié le plaignant, et vous avez cassé un carreau du logement.

LE PRÉVENU.—Pour voir mon perroquet à travers le carreau, qu'en me voyant il s'est mis à me dire, comme quand je rentrais le soir : Ah ! v'la petit maître ! Bourgeoise, la soupe ! C'est que c'est vrai.

Petit maître a été condamné à huit jours de prison.



REPARTIES

ET TRAITS DE PRÉSENCE D'ESPRIT.

M. B..., est chef d'une troupe de comédiens, (qui ont visité notre ville deux fois), et dont il ne payait point les appointements. Un jour qu'ils représentaient bien au goût de ce chef, il dit :

— Je suis content de vous, vous êtes de *bons* comédiens.

Oui, monsieur, répondit un des acteurs, et de si *bons* comédiens qu'on ne peut nous payer.

Un sot demandait à une dame, à quoi elle songeait quand elle ne pensait à rien : " Monsieur, répondit-elle, je pense à votre merite."

NAPOLEON, DIEU ET DIABLE.

M. le Duc de Narbonne-Lara ayant visité, dans un de ses voyages, plusieurs départements, Napoléon lui demanda à son retour ce qu'on disait de lui : " Sire, répondit M. de Narbonne, les uns disent que vous êtes un *dieu*, les autres que vous êtes un *diable*, mais chacun convient que vous êtes plus qu'un homme."

Général Comte Bertrand (*Hist. de Napoléon* 1er).

Un étudiant de Yale Collège, à New-Haven, passait un examen spécial, où l'on demande quelques notions de musique. Les juges voulurent l'interroger sur cette matière, son côté faible, ou plutôt son côté nul.

— Quest-ce que la musique ?

— La musique, répond avec aplomb le jeune étudiant, est un art d'agrément. Or, comme nous ne sommes pas ici pour nous amuser, passons, s'il vous plaît, à un autre sujet....

Les examinateurs rirent, ils étaient desarmés, et le candidat fut reçu.

Le Pays ayant dit à un poëte :

— Vous êtes sot en trois *lettres.*

Celui-ci répondit :

— Vous en êtes un en *mille* que vous avez composées.

Un homme un peu gros, se trouvant au parterre du Théâtre-Royal de Montréal, incommodait légèrement son voisin :

— Quand on est aussi *épais*, dit l'important en élevant la voix, on devrait bien rester chez soi.

— Monsieur, reprit l'homme gros, il n'appartient pas à tout le monde d'être *plat.*

Le Nonce du Pape Pie IX, s'exprimait ainsi en parlant de la paresse et de la lenteur des Autrichiens :

“ Quand tous les hommes, disait-il, seront réunis au jour du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, le bon Dieu dira aux anges sonnant de la trompette : Attendons un instant avant de commencer, les Autrichiens ne sont par encore arrivés ! ”

Victor Hugo se faisait raser par un barbier loquace, comme il est assez ordinaire aux gens de sa profession, et qui parlait à tort et à travers sur la fin du monde.

— Les bêtes mourront le premier jour, disait-il, et les hommes le troisième.

— Hélas, interrompit le poëte, avec une comique inquiétude, qui donc me rasera le second jour ?...

Un seigneur dans un mouvement de colère, disait en présence de Saint Vincent de Paul : "Je veux que le diable m'emporte."

— Monsieur, lui dit charitablement le Saint, je vous retiens pour le bon Dieu.

On demandait à M. de N***, engagé dans une étude de LaFontaine, ce qu'il en pensait.

Je voudrais bien, dit-il, savoir mentir je vous en dirais beaucoup de bien.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : "Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai les oreilles trop longues pour un homme ; mais convenez aussi que vous les avez bien courtes pour un âne."

Piron se trouvant un soir à l'Opéra, à côté d'une personne dont la réputation était un peu suspecte, jetait de temps en temps, les yeux de son côté ; à la fin la dame impatientée se tourna vers le poëte et lui dit avec humeur :

" M'avez-vous assez considérée ?

— Je vous regarde, madame, répondit Piron, mais je ne vous considère pas."

Un monsieur se présente dernièrement à la caisse d'une société de secours et demande à en faire partie—comme membre secouru.

— Quels sont vos titres ?

— Je suis un homme que ses malheurs ont rendu Polonais.

On citait M. L... comme un chercheur d'idées.

— Malheureusement, dit A..., ses pensées ressemblent à des caravanes: elles font vingt-lieues dans le désert avant de trouver une bonne source.

Une femme, fût-elle bête à manger du foin, a toujours, une fois dans sa vie, quelque lueur d'intelligence.

Un viveur émérite, M. D..., ayant à témoigner à Mme. C*** sa reconnaissance, n'a rien trouvé de mieux que de lui envoyer une botte de foin.

Celle-ci, fort irritée d'abord, en prit bientôt son parti.

Elle écrivit le mot suivant à l'auteur de cette épigramme d'écurie :

" Mon cher ami,

" J'ai reçu le foin j'attends le cheval."

Loëve Weymars annonçait un jour à Léon Gozlan, que les truffes avaient triplé de valeur.

— C'est la première fois, dit Gozlan, que je déplore l'élévation d'un ami.

J. H. DE VILLEMESSANT.

— Deux jeunes gens à la mode, passant un jour à côté d'une certaine dame :

" Voilà, dit l'un, d'une voix assez haute, la plus belle personne que j'ai vue." Alors la dame se retournant et

le trouvant fort laid : "Je voudrais, monsieur, par reconnaissance pouvoir en dire autant de vous.

Eh! madame, reprit-il, ne sauriez-vous pas mentir comme moi, une fois dans votre vie?

Henri IV trouva une fois à qui parler. Passant par un village où il fut obligé de s'arrêter pour dîner, il donna ordre qu'on lui fît venir celui du lieu qui passait pour avoir le plus d'esprit, afin de l'entretenir pendant le repas. On lui dit que c'était un nommé Gaillard. "Eh bien! dit-il, qu'on l'aille quérir." Ce paysan étant venu, le Roi lui commanda de s'asseoir vis-à-vis de lui, de l'autre côté de la table où il mangeait. "Comment t'appelles-tu ? dit le Roi.

— Sire, répondit le manant, je m'appelle Gaillard.

— Quelle différence y a-t-il entre gaillard et paillard?

— Sire, répond le paysan, il n'y a que la table entre deux.

— Ventre-saint-gris! j'en tiens, dit le Roi en riant. Je ne croyais pas trouver un si joli esprit dans un si petit village."

TALLEMANT.

— On sait quel était l'esprit de Rivarol, et combien sa conversation était vive et spirituelle. Lorsqu'après la Révolution il se retira à Hambourg, il fut reçu partout avec beaucoup d'empressement. Or, un soir, dans un souper où il avait prodigué ses saillies, il vit les convives chercher, en se regardant, à comprendre un bon mot qui venait de lui échapper ; il se retourna vers un Français qui était à côté de lui, et lui dit :

"Voyez-vous ces Allemands? ils se cotisent pour un bon mot !"

Des jeunes gens poursuivant un bossu de leurs sarcasmes, lui demandaient quelle différence il y avait entre lui et Esope. Elle est bien simple, répondit-il, Esope faisait parler les bêtes, et moi je les fais rire!

Un individu proposait à un ministre d'imposer l'esprit, personne ne voulant se déclarer imbécile; "*Je vous déclare exempt de taxe;*" répondit le ministre.

Un homme qui voyageait à cheval, dans une de nos campagnes, se trouvant arrêté par une barrière, apperçut un paysan qui labourait près de là; il l'appela d'un ton impérieux pour qu'il lui ouvrit. "Qu'es-tu donc de plus que moi? dit le paysan, pour me commander sur ce ton? —Je suis le professeur B....—Et qu'est-ce qu'un professeur?—C'est un homme qui sait tout.—Eh bien! si tu sais tout, ouvre la barrière toi-même, tu n'as pas besoin de moi."

F. PILLET.

Du Parnasse insecte risible,
Je cesse un stérile combat:
Tu rampes tellement à plat
Que t'écraser est impossible.

LEGOUVÉ.

Piron dînant chez une dame se permit quelques plaisanteries de mauvais goût.

— Vous êtes un cheval, dit cette dame.

Le poëte se lève de table, tenant sa serviette à la main.

— Où allez-vous donc?

— A l'écurie.

— Vous n'avez pas besoin de *serviette.*

(*Pironiana.*)

Le chevalier de Narbonne-Pelet, accosté par un important dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit en l'abordant :—Bonjour, mon ami ! comment te portes-tu ? répondit :—Bonjour, mon ami ! comment t'apelles-tu?

CHAMFORT.

M. de N*** disait d'un homme excessivement gras, " Que la nature ne l'avait créé que pour montrer combien la peau humaine peut s'étendre sans crever."

Une dame désirait un siège dans une salle encombrée Le même monsieur lui apporte une chaise : " Vous êtes un bijou," dit la dame.

Pardon, madame, répond le monsieur, je suis plutôt le bijoutier, car je viens d'arranger le bijou."

" Mon bonhomme, disait un individu à un autre, vous êtes de ceux dont on lit le nom dans les journaux."

— " Comment cela ?"—Oui, dans les rapports de police.

LeBrun ayant lancé contre Baour-Lormian, l'épigramme suivante :

Sottise entretient l'embonpoint :
Aussi Baour ne maigrit point.

Baour-Lormian riposta :

LeBrun de gloire se nourrit :
Aussi voyez comme il maigrit.

(*Mosaïque.*)

Le *Gouvernement provisoire* venait de s'établir à l'*Hôtel-de-Ville*. Un énergumène se présente devant Lamartine, et met son poing sous le nez le plus aristocratique du monde.

— Que me voulez-vous ?

— J'espère maintenant, citoyen, que tu vas décréter le droit au travail.

— J'y songeais, répondit le poëte en souriant, mais j'étais embarrassé pour rédiger le décret; faites-le vous-même, mon ami. Et Lamartine présenta la plume au socialiste, qui court encore.

M. de N*** présentait, il y a quelques temps, au docteur D., une liste de souscripteurs pour un de ses écrits.

Le docteur, (un petit homme brun) l'ayant ouverte et parcourue, s'écria : Mais, quoi ! ce sont tous des rouges !... —Faisant ainsi allusion à la politique des signataires.—

— Pardon, docteur, reprit malicieusement M. de N***, offénsé de cette remarque : Voici M. un tel, M. un tel, (en nommant des personnes brunes) qui ne sont pas rouges du tout, ils sont aussi bruns que vous et moi.

Dialogue aimable entre trois mauvais plaisants, et une vieille qui conduisait des ânes :

— Bonjour, la mère aux ânes !

— Bonjour, mes enfants, bonjour.

A. Murcier.

C'était à Saint-Petersbourg, dans un fin souper.

— Colonel, dit la maîtresse de la maison à un officier russe, un verre de champagne ?

— Oh ! du champagne, madame, nous en boirons à discrétion en France, à l'époque des vendanges !

— Mais, monsieur, répliqua avec vivacité une Française, vous vous trompez : nous ne donnons pas le champagne à nos prisonniers.

A. Villemot.

Un monsieur avait reçu, une lettre non affranchie, pour laquelle le facteur lui avait fait payer deux *pence*. Elle commençait par ces mots: "Monsieur, votre lettre d'hier porte dans toute sa teneur le cachet de la fausseté." La réponse fut prompte et courte: "Monsieur votre lettre d'hier aurait bien dû porter le cachet de la poste."

Adolphe Dumas rencontrant un jour Alexandre Dumas, lui dit :

-- Monsieur, nous sommes deux Dumas, comme il y a eu deux Corneille.

— Bonjour, Thomas, dit Alexandre. *

A. MURCIER

On disait de feu Sir L. H. Lafontaine baronet, qu'il avait été de toutes les couleurs.

— De toutes les couleurs ? repartit M. de N***, vous vous trompez, on ne l'a jamais vu rougir.

DANS UN OMNIBUS.

Dernièrement dans un omnibus, un voyageur peu poli, s'écria trop haut en voyant monter à côté de lui, une dame plus que dodue :

— Les omnibus ne sont pas fait pour recevoir des éléphants !

A quoi la dame répondit :—Monsieur, l'omnibus est comme l'arche de Noë : l'on y voit toutes les espèces de bêtes.

---

* On sait assez que Th. Corneille, quoiqu'auteur de mérite, fut bien loin d'atteindre à la hauteur de son frère P. Corneille, surnommé le *grand*. C'est cette différence qui à suggéré la réponse précédente à la *modestie* de M. Alexandre Dumas.

LE RIMEUR *

AU

MONT-PARNASSE.

Tu voudrais grimper au coupeau
Du Parnasse français et boire de son eau ;
Mais, reçu froidement, on t'écoute avec peine ;
Et la muse, en courroux, te défend sa fontaine ;
Refuse son oreille au récit de tes vers,
Tourne les yeux à gauche, et les lit de travers.
Et, pour fruit de ta peine, aux grands vents dispersée,
Vois tes papiers servir à la chaise percée.

On disait dans un salon, tout dernièrement devant M. de N***, que des voleurs s'étaient introduits la nuit, dans un de nos magasins canadiens de Montréal, et étaient parvenus à enlever une certaine somme, déposée dans un coffre-fort, par le marchand.

— Oh ! s'est écrié M. de N*** : les voleurs mettent la main sur tout, excepté sur la conscience.

EN COUR.

Dans une des cours de*** (Canada), une femme témoignait en faveur de son fils, et jurait qu'il avait travaillé sur une ferme, tous les jours de sa vie.

L'avocat qui faisait le contre interrogatoire lui dit : " Vous assurez que votre fils a travaillé sur une ferme depuis sa naissance ?

La Mère.—Oui.

---

* L'épigramme suivante fut décochée contre un certain Rimeur, membre du barreau canadien. Ce Rimeur, avait à propos de rien, niaisement parodié l'élégie qui a pour titre : " *A Dix-huit Ans.*" Vers adressés par l'auteur à l'excellent poëte Fréchette.

L'Avocat.—Que faisai[illegible]remière année ?

La Mère.—Il têtait."

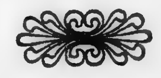
Toute la cour rit de bon cœur, et le témoin ne fut pas questionné d'avantage.

ENTRE ECCLÉSIASTIQUES.

M. Mercure, ancien curé de la P... sur la fin de sa carrière, ne jouissait plus comme on le sait, de cette lucidité d'esprit qui avait caractérisé ses jeunes ans ; et quelques années avant sa mort il avait été déchargé de sa cure, ce qui fut pour lui une véritable peine à cause de son grand amour pour le travail.

Un jour, M. le Grand-Vicaire Manseau,—ancien curé de l'Industrie—aussi connu par son esprit que par ses vertus, l'ayant rencontré, et, voulant s'amuser un peu, il l'aborde, et lui dit familièrement : " Quand j'appelle Mercure, Mercure, l'écho répond : *cure*, *cure*....

Et moi, repartit simplement l'ecclésiastique : si je disais Man*seau*, Man*seau*, que répondrait l'écho ?



THÉATRES.

Dans une maison située à Maurepas, près de Lausanne, on jouait quelquefois la comédie, et c'était un grand grenier qui servait de théâtre. A une répresentation de *Zaïre*, quand Lusignan dit à Châtillon :

En quels lieux sommes-nous ? aidez mes faibles yeux.
Un Lausanois lui répondit très-haut :
Seigneur, c'est le grenier du maître de ces lieux.

Un brave homme, rencontrant l'acteur Garrick, l'appelait *cher camarade.*

— Mais... je ne vous connais pas, mon cher monsieur, lui dit Garrick.

— Eh ! nous avons pourtant joué bien des fois ensemble.

— Je ne m'en souviens pas ; quel rôle faisiez-vous donc ?

— C'est moi qui faisais le coq dans *Hamlet.*

MME DE GIRARDIN.

LES CANARDS L'ONT BIEN PASSÉE.

(*Par M. William Busnach.*)

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Folies Marigny, le 23 décembre 1866.

ACTE PREMIER.

SCÈNE VIII.

JACQUES, *Javotte puis le Câble transatlantique.*

JACQUES.—Elle est gentille comme tout, cette madame Pomard ! (A Javotte) A qui le tour à présent ?

Javotte.—C'est à toi d'ordonner... Veux-tu voir le fusil à aiguille ?

Jacques.—Entre nous,.. je n'y tiens pas énormement.

Javotte.—Il a pourtant fait assez de bruit cette année...

Jacques.—C'est pour ça... Tout a été dit sur lui... Attends, cependant... Il me vient un couplet... Et ces choses-là, il faut que ça sorte !

Air : *De la Sentinelle.*

On a déjà placé cette arme-là
Entre les mains des soldats de la France,
Et ce fusil, s'il se peut, portera
Plus haut encor leur renom de vaillance ;
Oui, tout danger, va leur sembler puéril
Et le troupier, comme pour un bon drill,
Se dira : sans aucun péril,
Je puis braver tous les feux d'fil'
Maintenant que j'possède une aiguille.

Le Cable, *en dehors.* Tenez le tuyau... Fixez le tuyau.

Javotte.—Tiens ! voilà du nouveau (en ce moment paraît un homme habillé en matelot avec un grand tuyau en caoutchouc, auquel tient un petit appareil, et dont le bout reste dans la coulisse.

Le Cable.—Pardon de vous déranger, monsieur... (Il met l'oreille au bout du câble) Parfait ! Ça yest ! On m'a répondu !

Jacques.—*A Javotte.*—Quel est ce monsieur-là? Ce grand tuyau c'est peut-être pour le gaz?...

Le Cable.—Mais non, monsieur... faut-il que vous soyez ignorant !

Jacques.—Merci, Monsieur. Il ne vous faut rien pour ça?

Javotte.—Mais si ça ne sert pas pour l'éclairage....alors dites-nous...

Le Cable.—Comment, monsieur ! comment, mademoiselle ! vous ne devinez pas qui je suis ?... Mais vous voyez en moi l'invention la plus miraculeuse dont il soit fait mention dans l'histoire des siècles !

JACQUES.—Attendez... Seriez-vous la douce *Revalescière?*

LE CABLE.—Non, monsieur.

JACQUES.—Non? Mais alors... ce tuyau?...

LE CABLE.—Rien de plus simple... Je suis le Câble transatlantique.

JACQUES.—Celui qui relie ensemble l'ancien et le nouveau monde! Ah! mais, je crois bien que voilà une merveilleuse invention!

LE CABLE.—Et de quelle utilité, monsieur! C'est incroyable! Ainsi, tenez, vous êtes en Amérique; vous allez vous lever, mais votre domestique n'a pas de vernis anglais pour vos chaussures... Eh bien, monsieur...

AIR: *Carrières de Montmartre.*

Votr' domestique aussitôt } *Bis.*
Vers le télégraph' trotte; }
A Londres, il envoie un mot:
On lui répond au galop:
Vous êtes au saut
Du lit, et presto
On vous rapport' votr' botte.

JAVOTTE.—Et ne pourrions-nous pas voir fonctionner le câble?

LE CABLE.—Rien de plus simple... Mais je dois vous prévenir que, comme prix... c'est un peu...

JACQUES.—C'est un peu salé... Ça n'est pas étonnant, puisque ça traverse la mer! Alors chaque mot coûte?

LE CABLE.—Une livre....

JACQUES—Vingt sous...

LE CABLE.—Non... une livre... sterling... vingt-cinq francs!

JACQUES.—En effet... c'est un peu salé!...

JAVOTTE, *à Jacques.* Qu'importe, puisque c'est la *Revue* qui paye?...

JACQUES.—C'est juste! Ah! Mais, c'est que je ne connais personne en Amérique... Ah! si, au fait... Je connais un

ancien caissier qui est à New-York. Il est allé faire un petit voyage d'agrément.... Je ne serais pas fâché de lui dire un mot.

Le Cable.—Volontiers ! lequel ?

Jacques.—Canaille !...

Le Cable.—Rien de plus simple... c'est cinquante francs.

(Il envoie le mot.)

Jacques.—Hé ! là-bas... non... Fichtre ! c'est pour vous...

Le Cable.—C'est envoyé.

Jacques.—Eh bien ! voilà une correspondance ruineuse, par exemple !

Le Cable.—Attendez... Je crois qu'il y a une réponse...

Jacques.—Ah ! sapristi ! je suis curieux de voir comment il a pris la chose...

Le Cable, *lui flanque tout d'un coup un coup de pied au derrière.*—Voilà la réponse.

Jacques.—Nom d'un petit bonhomme ! je la trouve rudement électrique !

Le Cable.—C'est encore vingt-cinq francs, monsieur... votre correspondant de New-York n'a pas payé.

Jacques.—Comment, vingt-cinq francs ? (*se tâtant*) Mais il n'y a rien d'écrit, j'espère bien...

Le Cable.—Ça ne fait rien, monsieur. Vous comprenez que ces dépêches-là, ça use tout de même le fil...

Jacques.—Dites-donc, mais je trouve que ça use encore plus ma culotte... C'est égal, c'est une rude invention, hein. Javotte ?

Javotte.—Je crois bien, mon oncle.

Jacques.—Dire qu'en cinq minutes, j'ai eu le temps d'insulter quelqu'un et de recevoir des *excuses*...

Le Cable.—Vous n'avez plus rien a envoyer en Amérique ?

Jacques.—Ah ! non !

Le Cable.—Autre chose ! Vous n'auriez pas envie d'allumer un cigare ?

Jacques.—Est-ce que vous vendez des briquets?

Le Cable.—Mais non... avec du feu d'Amérique ; c'est fort à la mode en Angleterre.

Jacques.- -Et ça coûte?

Le Cable.—Le même prix que la dépêche que vous avez reçue dans... *le dos*... une livre st!

Jacques.—Merci beaucoup... Et puis, voyez-vous en Angleterre, on a peut-être de la difficulté à s'allumer ; mais à Paris, ce n'est pas ça qui manque!

JACQUES.

Air : *On oublie.*

On s'allume (*Bis.*)
Par des moyens moins couteux,
Le bitume
A la brume,
Chaque jour est plein de feux!

JAVOTTE.

Vous n'avez pas d'allumette,
Vous accostez un prom'neur
Et prenant sa cigarette
Vous lui dit's : Pardon, monsieur.
(*Parlé*) Voulez-vous permettre que...
J'allume?

TOUS.

On s'allume
Par des moyens moins couteux
Le bitume
A la brume,
Chaque jour est plein de feux.

— LE CABLE —

Vous vous trouvez en voiture,
Le cocher, plus d'une fois
Vous arrête... Et si l'on jure,
Il vous dit : Dam'! not' bourgeois,
(*Parlé*) C'est le réglement.
Je m'allume.

TOUS.

On s'allume!
Etc., etc.

Le Cable.—Tout cela n'empêche pas que je sois un puissant moyen de civilisation...

Javotte.—Aussi a-t-on parlé de vous tout autant que du fusil à aiguille.

Jacques.—Sans doute ; mais de *fil* en *aiguille*...

Un acteur de l'Opéra, chantait d'une voix mal assurée un monologue qui commençait par : *Je viens*, un plaisant ajouta : *du cabaret? Ma foi, oui*, répondit-il.

On donnait l'*Andronic* de Campistron, pour le début d'un acteur qui arrivait de Lille en Flandre. Cet acteur déplut souverainement ; et quand il vint à réciter ce vers :

" Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre ?"

Un plaisant du parterre s'empressa de crier :

" *L'ami, prenez la poste et retournez en Flandre.*"

— *Hyacinthe*, célèbre acteur de Pâris, et propriétaire d'un nez très-long, avait à dire dans une pièce : *Time is money.* Or, il ignorait l'anglais, et n'y comprenait goutte.

— Sot, lui dit un de ses collègues, c'est bien simple ! Tu dis : *Times* le temps, *is* est *mon nez*...

— J'y suis, s'écria Hyacinthe : le temps est... *long* !



TRIBUNAUX.

INSULTES A LA POLICE.

— Le prévenu quelques instants avant son arrestation chantait les mots suivants :

Ah ! croyez-le, non, la franche gaiété
N'est pas toujours sous les lambris dorés.

En effet, l'interprète de ces jolies paroles, est un simple commissionnaire, et sa gaiété naturelle le suit si bien partout qu'il les chantait à la porte d'un cimetière !

Un Homme de Police.—Il était là, avec sa boîte à décrotter, en attendant la pratique, et non seulement il chantait une chanson, mais encore, au lieu d'offrir simplement ses services aux personnes qui sortaient du cimetière, il leur disait toujours en chantant :

Allons, messieurs les héritiers,
Cirer les bottes, les souliers. (Rires.)

Je m'approchai de lui ; je lui dis que sa conduite était des plus inconvenantes, et je l'engageai à faire son métier d'une autre manière ; il me répond en chantant :

Je chanterai jusqu'à ce que je m'ésouffle,
Car je suis gai et tu n'es qu'un pignouf?

M. le Juge.—Il était ivre ?

Le Témoin.—Oh ! complètement.

Le Prévenu.—Au moins ! (Rires.)

Le Témoin.—Alors je l'ai pris par le bras, pour le conduire à la station ; tout le long du chemin, il a continué à m'injurier en chantant.

Le Prévenu.—Etant gai de ma nature....

M. le Juge.—Voyons, qu'avez-vous à dire ?

Le Prévenu.—Etant gai de ma nature.

M. le Juge.—Reconnaissez-vous le *fait* ?

Le Prévenu.—Je sais que Monsieur m'a *fait* un bleu en me prenant par le bras ; mais, étant gai de ma nature, je m' suis pas formalisé.

M. le Juge.—Reconnaissez-vous l'avoir injurié ?

Le Prévenu—Il se peut que j'aie composé une petite chanson, où je lui disais des mots dont je ne me rappelle pas, mais tout ça gaiement, vu que c'est dans ma nature.

Le tribunal le condamne à trois jours de prison.

Le Prévenu, *sortant:*

Eh bien ! messieurs, je ferai les trois jours,
Toujours joyeux comme un vrai troubadour.

La scène suivante se passe à Paris, (France).

Le Président.—Jolly, pourquoi avez-vous insulté les sergents de ville ?

Jolly.—Moi, mon président ! j'en ignore si je les ai insultés.

Premier Sergent de Ville.—Nous avons arrêté monsieur, parce qu'il chantait une chanson contre nous.

Deuxième Sergent de Ville.—Non pas, s'il vous plaît. une chanson contre les mouchards.

Le Président.—Votre camarade a raison ; vous avez eu tort de vous appliquer ce qui vraisemblablement n'était pas pour vous.

Jolly.—Ah ! j'y suis, à présent : dites donc, mon président, c'était la fameuse chanson d'Émile Debraux ; vous savez, l'auteur de la *Colonne*. Ça finit com' ça :

De tous les maux qui frappent nos regards,
Mon Dieu ! mon Dieu ! gardez-nous des mouchards !

Et voilà ! Moi, j'allais tranquillement mon p'tit bonhom-

me de chemin ; j'chantais ça innocemment, comme ce pauvre M. Debraux l'a faite. V'là les deux particuliers ci-inclus qui m'interpellent de me taire, disant que je les insulte. De quoi ? que je leur dis, passez votre chemin, la rue est large ; qu'est-ce qui vous parle ? C'est vrai, ça ; si j'entendais dans un salon, ou n'importe, crier : Au voleur ! est-ce que j'prendrais ça pour moi ? est-ce que j'tournerais la tête, seulement ? S'ils se sont mouchés, les chapeaux à cornes, c'est qu'il se sentaient morveux apparemment.

Le Président.—Taisez-vous, n'aggravez pas votre position ; vous y avez mis plus de malice que vous ne voulez en avouer. Et puis, quand on vous a arrêté, vous avez résisté, injurié.

Jolly.—Ah ! dame, j'dis pas... Ça m'embêtait de m'voir arrêté dans mon innocence et dans le fort du travail ; car, y a pas à dire, c'est le fort du travail.

Le Président.—De quel étât êtes-vous ?

Jolly.—Aide-nageur aux bains à quatre sous ; y a pas à dire, on n'travaille que quatre mois. D'après ça, j'ai dix-huit ans, j'avais un verre de vin, j'ai jamais été arrêté ; n' m'envoyez pas en prison ; ça ne m'arrivera plus.

Le Président.—Ainsi, vous vous repentez ?

Jolly.—Je crois bien que je me repens... je me repens énormement. Je vous réponds que je ne chanterai plus devant les sergents de ville, ou bien je chanterai la *Colonne* ; c'est pas encore défendu, pas vrai, la *Colonne* ?

Le Président.—Le tribunal, ayant égard à vos bons antécédents, ne vous condamne qu'à trois francs d'amende.

Jolly.—Trois francs, rien que ça, bravo ! Tiens, moi qu'avais emprunté seize francs ; le père m'avait dit que j'en aurais pour seize francs. V'là cent sous, avez-vous à me rendre ?

Le Président.—Gardez votre argent... plus tard... quand on vous le demandera.

Jolly.—Bien, on fait crédit ici, fameux ! Ils ne sont pas méchants du tout, parole d'honneur !

(*Gazette des Tribunaux.*)

BATTERIES.

Le Président.—Le rapport dit que vous étiez ivre.

Le Prévenu.—Possible, j'avais *mon jeune homme* ; mais, mon président, ça peut arriver à tout le monde, ça.

— Vous assommiez votre femme à coups de poing.

— L'assommer, est-ce bien possible ! je ne lui ai donné que des coups de mouchoirs demandez-lui.

La Victime.—C'est vrai, monsieur le président, mais il ne vous a pas dit qu'il ne se mouche qu'avec ses doigts.

A. Murger.

(La scène se passe à Cornwall, C. E.)

— Il faut que Ronkett ait un fier amour pour la fille de Simpson ; c'est après bien des mois de patience qu'il s'est décidé à porter plainte en voies de fait, contre l'homme dont il aspire à devenir le gendre ; mais il n'y avait plus moyen d'y tenir : qu'on en juge plutôt.

Ronkett est marchand de vin à Cornwall. Il expose ainsi les faits dont il se plaint :

— Il faut que le père Simpson m'ait aussi tellement poussé à bout, voyez-vous, Messieurs, que l'innocent au sein de sa mère, aurait perdu patience de recevoir à chaque fois des atouts, et de voir avaler son vin, à l'œil....

M. le Juge**.—Enfin, de quoi vous plaignez-vous ?

Ronkett.—De ça ; il me semble que c'est bien assez.

M. le Juge**.—Mais de ça, quoi ? Vous n'avez rien fait connaître.

Ronkett.—Faut-il tout vous dire ? Alors nous coucherons ici.

M. le Juge**.—Faites nous connaître rapidement quelques faits, notamment la scène du 16 septembre.

Simpson.—Traîner devant les cours et tribunaux, les cheveux blancs d'un homme, qu'on veut aspirer à son alliance !

M. LE JUGE**.—Vous vous expliquerez tout à l'heure.

SIMPSON.—C'est tout expliqué, c'est la boisson.

RONKETT.—Père Simpson, j'en suis faché, mais.. .

M. LE JUGE**.—Parlez au tribunal.

SIMPSON.—Oui, déshonorer l'homme que....

M. LE JUGE**.—Voulez-vous vous taire!

SIMPSON.—Avec reconnaissance, mon juge. (Rires.)

RONKETT.—C'est à moi à parler?

M. LE JUGE **.—Oui.

RONKETT.—Voilà. Etant marchand de vin, il se trouve que le père Simpson m'a donné sa pratique, que ça n'est pas pour dire, mais comme pratique, il n'en faut pas lourd comme lui pour réduire un homme à la mendicité la plus... je ne trouve pas le mot...

SIMPSON.—Ça ne fait rien. (Rires.)

RONKETT.—Enfin à la mendicité la plus indigente.

M. LE JUGE **.—Mais dites donc à propos de quoi il vous a frappé, et quels coups il vous à portés?

RONKETT.—Mais, monsieur, à propos de rien du tout; il entre chez nous, n'est-ce pas? il est *pochard* comme une vieille grive; il me demande une chopine; moi je lui dis raisonnablement; Père Simpson, vous en avez assez comme ça; ce qui est de ma part une preuve de délicatesse.

SIMPSON.—Cornichon!... (Rires bruyants.)

M. LE JUGE **.—Encore une fois je vous invite à vous taire. Vous invectivez le plaignant, à présent?... c'est intolérable.

RONKETT.—Eh bien! Monsieur, v'la le bonhomme tout craché, vous l'entendez. Pour lors, quand je lui dis ça, comme un homme honnête, savez-vous ce qu'il a fait? Un jour, il enlève le dessus de marbre d'un guéridon et il me l'envoie à la tête, que j'ai saigné du nez, de l'oreille... c'est dégoûtant. C'est bon, je ne dis rien. Un autre jour...

M. LE JUGE **.—Arrivez tout de suite à la scène du 16 Septembre.

Ronkett.—Eh bien ! c'est toujours la même chose ; ce jour-là, il a pris une des barres de fer qui servent à fermer ma boutique, et il m'en a donné le coup du *lapin*, avec. Ma foi ! comme c'était la treizième fois qu'il manquait de m'assommer, vous comprenez que voyant passer un huissier...

M. le Juge **.—Est-ce que vous ne deviez pas épouser la fille de Simpson ?

Ronkett.—Je le dois toujours.

Simpson.—La veux-tu ? (Rires.)

Ronkett.—Père Simpson, j'ai l'honneur de vous demander sa main et de retirer ma plainte. Figurez-vous, messieurs, que voilà la première fois que je trouve le père Simpson pas ivre, c'est pour ça que je profite de l'occasion, vu qu'étant constamment en ribotte, il n'y a pas moyen d'avoir une bonne raison de lui, quand j'y demande sa fille.

(La scène se passe à la cour du *Recorder* à Ottawa, le 13 Janvier 1869.)

— On n'est pas plus accommodant que Dampsey ne l'est avec le tribunal de police ; de pareils prévenus rendraient l'administration de la justice bien facile.

M. le Juge.—Reconnaissez-vous avoir frappé sans prétexte, sans provocation, un malheureux balayeur qui faisait paisiblement son ouvrage ?

Le Prévenu.—Monsieur, ça sera comme il vous fera plaisir.

M. le Juge.—Comment ?... Avouez-vous ou niez-vous ?

Le Prévenu.—Je ne peux dire ni oui, ni non ; ça sera à la volonté du Tribunal, vu qu'étant ivre quand la chose est censément arrivé...

M. le Juge.—Ceci veut dire que vous ne vous rappelez de rien ?

Le Prévenu.—Pour ce qui est de m'être mis en ribote, je m'en rappelle ; mais après, il y a-t-un brouillard... vous

savez ? ça n'y est plus. Je n'ai connaissance d'aucun balayeur dans mon existence.

M. le Juge.—C'était le 1er janvier, à quatre heures du matin.

Le Prévenu.—Oui, la nuit du jour de l'an vous savez... ça arrive à tout le monde, de faire une petite noce pour dire qu'on finit bien l'année.

M. le Juge.— Ah ! vous appelez cela bien finir l'année ?

Le Balayeur, *à la barre*.—Je l'ai bien commencée, moi ; j'ai reçu des coups de manche a balai pour mes étrennes, et j'ai été dix jours à l'hôpital...

M. le Juge.—Le prévenu n'était pas seul ?

Le Balayeur.—Oh ! non ; ils étaient quatre ou cinq, tous également *pochards*, qui m'ont démanché mon balai et m'en ont tapé dessus ; les autres en m'entendant crier, se sont ensauvé de peur des *policeman*.

M. le Juge.—Eh bien ! et le prévenu, qu'à-t-il fait ?

Le Balayeur.—Il a fait que nous nous sommes battus tous les deux, une bonne demi-heure.

M. le Juge.—Une demie-heure ?

Le Balayeur.—Oh ! oui.

M. le Juge.—Enfin, reconnaissez-vous le prévenu pour vous avoir porté tel ou tel coup ? est-ce lui qui vous a démanché votre balai ?

Le Balayeur.—Oh ! non, il s'est *rebiffé*, c't homme, mais j'étais son maître.

Le Prévenu.—Alors, c'est donc moi qui a été battu ?

M. le Juge.—Je ne sais pas si vous avez été battu, mais vous n'avez eu ni maladie ni blessure, et cet homme a été dix jours à l'hôpital.

Le Prévenu.—Je dis ça, vous savez... ça sera au plaisir du Tribunal.

M. le Juge.—Quels étaient ces individus qui se sont enfui.

Le Prévenu.—Monsieur c'étaient des amis du hasard. (Rires dans l'auditoire.)

M. le Juge.—Vous appelez ça des amis ?

LE PRÉVENU.—Du hasard, comme je vous dis.

M. LE JUGE.—Savez-vous au moins leurs noms ?

LE PRÉVENU.—Ma foi, non... vous savez....

M. LE JUGE.—Où les aviez-vous trouvés ?

LE PRÉVENU.—Sous une table. Nous avions tous fait connaissance en nous éveillant.

Une balayeuse irlandaise, compagne de travail du balayeur et témoin des faits, les confirme en Franco-irlandais.

LE PRÉVENU, qui a passé son premier jour de l'an en prison, est condamné à six jours de prison.

LE BALAYEUR : *Je vous la souhaite bonne et heureuse.* (Rires.)

Romorin est un bon ouvrier qui, un beau jour, eut la fantaisie d'orner sa poitrine de *l'étoile des braves*, comme dit M. Prud'homme.

LE PRÉSIDENT.—Romorin, vous avez été arrêté porteur du ruban de la légion d'honneur, auquel vous n'avez aucun droit.

LE PRÉVENU.—Pas le moindre droit, monsieur le Président ! Pourquoi donc que j'aurais la croix d'honneur ? Qu'est-ce que j'ai fait pour ça ? je vous le demande un peu !

— Eh bien ! alors, pourquoi avez-vous mis à votre habit ce signe distinctif ?

— Tiens, parbleu ! c'est que nous étions dans le carnaval.

— Qu'est-ce que le carnaval a de commun avec le délit qui vous est reproché ?

— Il a tout de commun, puisque c'est à cause du carnaval que je l'ai fait.

— Voyons, expliquez ce que vous voulez dire.

— Dans le carnaval, on se déguise, n'est-ce pas ? ça n'est pas défendu. Y en a qui se déguisent en pierrot d'autres en jocrisse, en polichinelle, en titi, en débardeur....,

tout ça c'est commun, et puis c'est cher. Moi, j'ai voulu trouver un déguisement plus original et plus économique, et je n'ai rien trouvé de mieux que de me déguiser en chevalier de la Légion d'honneur; ça n'est pas coûteux: quatre sous de ruban rouge, et l'affaire a été faite.

— Vous deviez bien savoir que vous vous rendiez coupable d'un délit.

— Puisque je vous dis que c'était un déguisement... Est-ce qu'on ne peut pas choisir le déguisement qu'on veut?

— Mais vous n'étiez pas déguisé; vous aviez vos vêtements ordinaires.

— Certainement; qu'est-ce qui fait la différence d'un chevalier de la Légion d'honneur à un autre homme, c'est le ruban, n'est-ce pas? Eh bien! j'avais le ruban. Vous voyez bien que j'étais parfaitement déguisé en légionnaire.

— Votre système de défense est trop invraisemblable; asseyez-vous.

Le sieur Potier est appelé comme témoin.

Le Président.—Que savez-vous du fait reproché à Romorin?

Le Témoin.—Romorin est mon camarade. Un jour, je fus très-étonné de le voir avec un ruban rouge à sa veste. " Tiens! que je lui dis, qu'est-ce donc que tu as là?—Tu le vois bien, nigaud, qu'il me répond amicalement, c'est la décoration.—Ah! tu es décoré?—Certainement, y a longtemps.—Alors, pourquoi donc que tu ne la portais pas?—Parce qu'à la mort du grand Napoléon, qui me l'a donnée, j'ai fait serment de ne la plus porter; mais je me suis ravisé.—Ah! c'est le grand Napoléon qui te l'a donnée?—De sa propre main...pour lui avoir sauvé la vie au camp de Boulogne, un jour qu'il était en train de se noyer... T'es trop jeune toi pour connaître ça..." Moi, je l'ai cru.

— A quelle époque lui avez-vous vu le ruban rouge pour la première fois?

— Il y a environ six semaines.

— Et jamais il ne l'a porté auparavant ?

— Jamais.

Le Prévenu.—Puisque je vous dis que c'était pour me déguiser.

Le Président, *au témoin.*—Vous a-t-il dit que ce fût pour se déguiser qu'il avait mis ce ruban?

Le Témoin.—Il m'a dit que c'était pour avoir sauvé la vie au grand Napoléon, qui se noyait.

Le Président, *au prévenu.*—Vous voyez bien que vous n'avez pas dit au témoin un seul mot du conte que vous venez de faire.

Le Prévenu.—Je voulais l'intriguer. Si j'avais été lui dire que j'étais déguisé, je n'aurais pas pu l'intriguer, bien sûr.

Le Tribunal condamne Romorin à un mois d'emprisonnement.

Romorin.—Alors, si on ne peut plus se déguiser, vaut autant abolir le carnaval.

A. Murcier (*Mosaïque*).

LA RELIGION D'UN ÉLECTEUR.

La scène suivante s'est passée en octobre 1869, devant la commission nommée à l'effet d'ouvrir une enquête sur les manœuvres électorales à Bridge-water.

Un Agent.—Vous êtes catholique romain.

Le Témoin.—Le suis-je ?

L'agent.—Ne l'êtes-vous pas ?

Le Témoin.—Vous dites que je le suis.

L'agent.—Voyons, ne plaisantez pas : qu'elle est votre religion ?

Le Témoin.—La vraie religion.

L'agent.—Mais encore, qu'elle est cette religion ?

Le Témoin.—Celle de ma mère ?

L'agent.—Et qu'elle était la religion de votre mère ?

Le Témoin.—Elle prenait du whiskey dans son son thé. (Rires.)

Le Président.—N'abusez pas de la patience de la cour.

L'Agent.—Vous confessez-vous?

Le Témoin.—Pas à vous, dans tous les cas.

L'Agent.—Je veux dire par là que si vous vous trouviez à votre lit de mort, qui enverriez-vous chercher?

Le Témoin.—Le docteur Frowling. (Nouveaux rires de plus en plus bruyants.)

Le Président.—Si vous ne répondez pas sans ambages aux questions que l'on vous pose, je vais vous condamner pour mépris de la cour.

L'Agent.—Répondez clairement: Quelles sont vos opinions—je veux dire vos opinions religieuses?

Le Témoin.—Les mêmes que celles de mon propriétaire.

Le Président.—Encore!

L'Agent.—Et pourriez-vous me dire quelles sont les opinions de votre propriétaire?

Le Témoin.—Son opinion est que je n'ai pas l'intention de lui payer les six mois de loyer que je lui dois, et c'est aussi mon opinion. (Eclats de rire inextinguibles. L'hilarité gagne aussi le président et l'agent.)

Le Président, *reprenant son air grave.*—Il y a déjà trop longtemps que cette scène ridicule dure. Je vous somme de répondre à ma question. Etes-vous, oui ou non, catholique-romain?

Le Témoin.—Je le suis.

L'Agent.—Pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite?

Le Témoin.—C'est que vous ne l'avez pas demandé; vous m'avez adressé une foule de questions, et...

Le Président.—Silence!

La séance se poursuivit sans autres incident.

A la cour de police de St. Jean (Québec).

On juge une affaire de coups et de blessures. Un témoin *oculaire* est appelé.

Le Juge.—Votre profession ?

Le Témoin.—*Aveugle*, mon juge.

— Nous sommes à la 6e. chambre.

Le Président.—Accusé, vous êtes prévenu de vagabondage.

Frapoulard.—Prévenu de rien du tout mon Président : on m'a pincé sans dire gare.

— Il paraît que vous n'avez pas de domicile ?

— Des domiciles ! J'en ai plus de dix. Les arches des ponts, les arbres des différents carrés de notre ville dans l'été, les carrières d'Amérique en hiver, sans compter un grenier en ville, etc...

— Vous vous dites rempailleur de chaises, mais il paraît que vous êtes souvent huit jours sans travailler.

— Que voulez-vous, mon président, il y a des semaines où l'on est pas en train. Ça n'empêche pas d'être un honnête homme ; la preuve, c'est que je suis très-bien avec la police.

— Ce qui ne l'a pas empêchée de faire le 5 de ce mois, une descente chez vous.

— Une descente ! Impossible, mon président. Je demeure sous les tuiles.

Grâce à cette défense triomphante, Frapoulard n'est condamné qu'à trois jours de prison.

— Merci bien, mon président, dit-il avec un salut.

Puis se penchant à l'oreille d'un homme de police.

— Voilà un vrai bon tribunal ! j'y reviendrai.

— Sambo, vous voilà devant le tribunal, dites tout ce que vous savez, rien que ce que vous savez. L'homme que vous avez vu était-il blanc ou noir ?

— Ma foi, Votre Honneur, je n'en sais rien ; il y a tant de gens qui se font nègres aujourd'hui, que je ne sais plus distinguer les couleurs !

A LA COUR D'ASSISES.

— Nous sommes devant les assises de Winchester (Virginie). L'honorable juge interroge un témoin et éprouve toutes les peines du monde à le comprendre, tant sa déposition est entrelardée de "dis-je," "dit-il."

Il répétait ces mots si souvent, qu'on ignorait de quelle personne il voulait parler.

LE JUGE.—Mon brave homme, dites-moi exactement ce qui est arrivé.

LE TÉMOIN.—Oui, Votre Honneur, certainement. Je dis que je ne voulais pas avoir de porc.

LE JUGE.—Qu'à-t-il répondu ?

LE TÉMOIN.—Il a dit qu'il avait gardé le porc pour moi, et qu'il....

LE JUGE.—Non, non, il n'a pas dit cela ; il ne pouvait pas dire cela ; il n'a pas parlé à la troisième personne.

LE TÉMOIN.—C'étais la première personne à laquelle il en avait parlé, Votre Honneur.

LE JUGE.—Vous ne comprenez pas, mon ami ; je veux dire ; n'introduisez pas la troisième personne. Répétez ses propres paroles, mot pour mot.

LE TÉMOIN.—Il n'y a pas de troisième personne, Votre Honneur ; il n'y avait que moi et lui.

LE JUGE.—Voyons, mon ami, c'est absurde ce que vous dites là. Il n'a pas pu dire qu'il avait gardé le porc, mais il s'est exprimé ainsi : "Je l'ai gardé."

LE TÉMOIN.—Je vous assure qu'il n'a pas été du tout question de Votre Honneur. Si on avait parlé de vous, je l'aurais su.

La cour pouffe de rire et passe à un autre témoin.

Le président des assises vient de prononcer cinq ans de prison et dix ans de surveillance contre Patouillot.

PATOUILLOT.—Si cela vous était égal, monsieur le président, je désirerais commencer par la surveillance.

F.

CYPRIEN ET CHRISTINE.

(*La scène se passe St. ***, P. Q.*)

— Un grand garçon dont la physionomie essentiellement naïve est surmontée d'une chevelure parfaitement jaune, à cité Mlle Christine, jeune ouvrière à la mine friponne, en restitution d'une bague et d'une paire de jarretières.

LE JUGE F**, *à Cyprien.*—Le jeune homme aux cheveux jaunes expliquez votre affaire.

CYPRIEN.—Que j'explique mon affaire, hé, hé, je veux bien l'expliquer mon affaire, hé, hé..., ce n'est pas moi qui en rougirai de mon affaire, hé, hé..., ça sera plutôt les autres (regardant Mlle Christine avec intention), j'en connais qui pourraient en rougir, hé, hé... mais qui n'en rougiront pas, parce qu'ils ont du front, beaucoup de front, hé hé !...

LE JUGE.—Voyons parlons de l'objet de la citation.

CYPRIEN.—Voilà mademoiselle, qui est couturière de son état (on peut dire qu'elle est couturière, car elle ne manque pas de fil, hé, hé...,) mademoiselle habitait avec ma mère, elle lui faisait ses robes, ses chemises, ses jupons, un tas de futilités, quoi ! moi, qui la voyais comme ça toujours avec *mouman*, un bon jour, je me sens *tapé* pour elle, mais ce qui s'appelle là, bien *tapé*, un vrai coup de soleil ; la croyant vertueuse, elle en avait le regard et le tablier, je ne tarde pas à lui faire des propositions honnêtes, hé, hé... comme qui dirait à lui donner le titre d'épouse : ce qui parut la flatter infiniment.

MLLE CHRISTINE.—Oh !

CYPRIEN.—Comment, oh! ce n'est pas vrai peut-être? Oui, que vous avez été flattée de mes ouvertures quand au *conjungo!* oui, que vous en avez été fière, car c'était de la belle et solide amour ça, et c'est assez rare, la solide amour en 1869, hé, hé; c'est rare, souvenez-vous-en.

MLLE CHRISTINE.—Taisez-vous donc.

CYPRIEN.—Pourquoi?

MLLE CHRISTINE.—Parce que...

CYPRIEN.—Vous m'en direz tant.

LE JUGE.—Achevez donc.

CYPRIEN.—Mon mariage avec mademoiselle une fois décidé naturellement je me mis en frais; je la menai à St. Eustache, en voiture....

Mlle. CHRISTINE.—En charrette.

CYPRIEN.—C'est toujours en voiture. Je lui faisais faire des parties à âne, même qu'elle en a tué un sous elle, un âne, ça m'a coûté 15 francs; enfin, je lui procurais une foule d'agréments, sans compter les cadeaux, parce qu'un futur c'est forcé de faire des cadeaux, et qu'étant futur.... (Il soupire) Ah! c'est ici que mon cœur saigne...—Croiriez-vous M. le juge, que dans mon aveuglement j'ai été jusqu'à lui donner une bague.

MLLE. CHRISTINE.—De 30 sous.

CYPRIEN.—Qué ça fé ça: a un cheval donné, on ne lui regarde pas les dents.

MLLE. CHRISTINE.—Croyez-vous que je ne l'ai pas gagnée, votre bague; il me semble que vous avez assez joui de ma conversation.

CYPRIEN.—Elle ne vaut pas ma bague de 30 sous.

LE JUGE.—Vous réclamez aussi des jarretières?

CYPRIEN.—Autre cadeau de noce.

MLLE CHRISTINE.—De 5 sous la paire.

CYPRIEN.—Possible; mais je les réclame non moins que la bague, attendu que vos procédés pour moi ont été indécents, et que devant être de toute manière votre dindon, je veux tâcher de l'être le moins possible.

Le Juge.—Vos projets de mariage ont donc été rompus ?

Cyprien.—Tiens, je crois bien : mettez-vous un peu à ma place. Un jour, je vais chez mademoiselle ; nous étions alors sur un pied de familiarité assez gentil, parce-que la veille du *matrimonium*, vous comprenez, hé hé ; j'avais faim et je lui dis : Christine, je voudrais manger, quoi que t'as ? Quoi que j'ai ? qu'elle me répond ; dis-moi quoi que tu veux.—Oh ! mon Dieu, que j'y dis, ça m'est égal, pourvu que ça soit du veau.—J'en ai pas qu'elle me dit.—T'as autre chose ?

— Non.

— J'te dis que si.—J'te dis que non. Et tout en bataillant je me dirige vers l'armoire. Dévinez, ce que je trouve dans l'armoire... (*frisonnant*) heu ! heu !...

Le Juge.—Abrégez donc.

Cyprien, *avec éclat.*—Un serrurier (on rit), un vil serrurier qui s'était caché dans le buffet comme un simple fricandeau.

— Mlle. Christine.—Vous mentez.

— Cyprien.—Comment, je ments.

Mlle. Christine.—C'était un coiffeur

Cyprien.—Ah ! c'est donc ça qu'il a voulu me prendre aux cheveux (grande hilarité) ; mais je ne lui ai pas laissé le temps, et brûlant de punir son audace, je me suis sauvé à toutes jambes chez l'huissier pour me faire rendre mes cadeaux ; l'huissier m'a renvoyé au juge de paix, et me voilà.

Le Juge, *a Mlle. Christine.*—Voulez-vous rendre les objets à monsieur ?

Mlle. Christine.—Au contraire, ce qui est donné est donné.

Cyprien.—Mais, petite malheureuse, si ce qui est donné est donné, pourquoi m'avoir repris votre cœur ?

Mlle. Christine.—Mon cœur vous ne l'avez jamais *éhu*, vous ne m'avez jamais inspiré que de l'intèrêt.

Cyprien.—Fallait donc me dire ça plutôt, vous m'auriez évité des dépenses.

Le Juge.—De pareilles causes devraient toujours se terminer dans mon cabinet.

Cyprien.—Eh ! bon Dieu, si elle tient tant à cette bague, qu'elle la garde, et quant à ses jarretières, qu'elle les porte ; car, au fond, ça me fait de la peine *d'embêter* ainsi une femme que j'ai tant aimée. Tenez gardez tout, mais donnez-moi un peu de vos cheveux ; ça me consolera.

Mlle. Christine.—Soit ; je vous en promets une mèche.

Cyprien.—Vrai ? eh bien ! je ne suis plus fâché, car, au fond, vois-tu, je suis bon diable, et si tu avais voulu....

Les deux adversaires sortent ensemble en causant comme de bons amis.



VOLEURS.

Un brocanteur comparaît devant le tribunal, sous prévention d'avoir acheté divers *bibelots* provenant de vol.

Le Juge.—Vous saviez bien, que ces objets avaient été volés.

L'accusé.—Je m'en suis douté,—puis avec un air fin,—aussi, pour ne pas encourager le vol, je les ai payés avec une pièce fausse!

Un homme traitait un autre homme de *voleur*, de *coquin*, de *filou;* celui-ci lui dit: " Monsieur je n'aime pas les *mots à double entente*."

Un autre auquel on adressait les mêmes épithètes, répondait dans le même esprit, en frappant sur l'épaule de celui qui les lui adressait: " *vous avez toujours le mot pour rire.*."

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE,

Une femme a été arrêtée à Kingston, pour avoir volé cinquante livres de bœuf. Comme on lui reprochait d'en avoir trop pris à la fois, elle répondit: " Que voulez-vous, je n'avais ni couteau ni scie pour couper le morceau!"

M. Le Féron, étant attaqué par des voleurs dès cinq heures du soir, leur dit: "Messieurs, vous ouvrez de bien bonne heure aujourd'hui.

Grimm.

Epitaphe du chancelier X... :

Ci-gît un vieux coquin qui mourut de colère,
D'avoir fait un coquin plus coquin que son père.

V. Bachaumont.

Un voleur renommé pour son extrème adresse, fut un jour pris en flagrant délit. Ne pouvant revenir de sa surprise,lui qui n'avait même jamais été soupçonné, il réfléchit un moment, puis s'écria dans un accès d'indignation :

— J'y suis ! il faut absolument que j'aie été dénoncé et vendu ! vraîment, cette manière d'agir est bien dégoûtante.

Un marchand de balais rencontrant un confrère dans la rue :

— Comment fais-tu, lui dit-il, pour donner tes balais à si bon marché ?

— C'est, répondit l'autre, que je vole le bois avec lequel je les fais.

— Est-ce une raison, imbécile ? Je les vole tout faits, moi.

A. Murcier.

Arlequin.—Pourquoi diable t'avises-tu de voler un cheval en plein jour ?

Scapin.—Moi, voler ? C'est une calomnie. Mon maître venait de m'envoyer faire une commission ; je trouve dans une petite rue un cheval qui la barrait entièrement ; je vais pour passer par derrière ; on me crie : "Prenez garde ! il va ruer." Je veux aller par devant ; on me dit : "N'avancez pas il vous mordra !"... Je me vis donc obligé, pour n'être ni mordu, ni estropié, de passer pardessus. Je pose le pied dans un des étriers et je passe une jambe. Mais ne voilà-t-il pas que ce diable de cheval prend le mors aux dents, et m'emporte à cinq lieues de là ! Est-ce là voler un cheval ? Le voleur, c'est le cheval qui m'a emporté.

Un filou était venu, nue tête, dans une église. En sortant, il dérobe dans la foule un chapeau tout neuf; et le volé de crier :

— On m'a pris mon chapeau !

L'autre enfonçant à deux mains le chapeau sur sa tête, dit :

— Je défie qu'on me prenne le mien.

A. MURCIER.

UNE CUISSE VOLÉE.

Baptiste Chagot s'avance d'un air piteux et dolent. Quand il est en face des juges, il se met à genoux sur les marches de l'estrade, et reste là, les mains jointes, comme s'il était à l'église.

LE PRÉSIDENT.—Relevez-vous.

CHAGOT.—Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très-bien comme ça.

LE PRÉSIDENT.—Vous ne pouvez pas rester ainsi. Je vous dis de vous relever. Maintenant expliquez-vous sur le vol commis, à votre préjudice, par Claudon.

CHAGOT.—Je ne sais pas si c'est ce petit-là qui m'a pris ma cuisse.

LE PRÉSIDENT.—Il a été arrêté nanti de l'objet volé, et il a tout avoué ; ainsi vous pouvez parler.

CHAGOT.—Le chef avait dit comme ça : " Nous aurons du monde tantôt ; il faudrait une cuisse de veau avec la tête ; Baptiste, tu vas t'en aller au marché des *Prouvaires*, et tu achèteras cela dans le soigné." Pour lors moi, je pars avec mon panier, et, après bien des difficultés que je vous dis pas avec le boucher, je finis par m'arranger de ma cuisse. Il allait me la mettre dans mon panier, quand je lui dis : " Vous devriez bien me la garder un instant que je vas donner un coup de pied pour une tête, chez le tripier en face.—C'est bon, qui me dit, laissez ça là." Je pars et j'arrive chez le tripier, où, après bien des difficultés que je vous dis pas, je finis par m'arrranger de ma

tête. Je m'en reviens alors tranquillement, avec ma tête sous le bras, pour reprendre ma cuisse ; pas plus de cuisse que sur ma main. Ma cuisse s'était ensauvée. "Dites-donc, que j'appelle le boucher :—et ma cuisse ?...—Est-il bête, ce serin-là, (qu'il me répond le boucher,) avec sa cuisse !—Mais elle était là, que je lui ai fait, et elle n'y est plus.—Eh bien ! " qu'il me repart... Voilà tout ce que j'en ai su. Quand j'ai vu qu'il me fallait rentrer à la maison sans ma cuisse, j'ai perdu ma tête.

Le Président.—Votre tête de veau ne vous a pas été volée.

Chagot.—Je parle pas de ma tête de veau, je parle de ma tête à moi, de ma vraie tête, que tout ça me l'a fait perdre, et que j'ai erré dans Paris, pendant quatre heures, voir si je retrouverais pas ma cuisse, et que je suis rentré à la nuit tombante, et que les jambes me rentraient dans le ventre, sans cuisse, et la tête dans mon panier.

Claudon est un galopin de quinze ans à peine ; voulant se donner l'air repentant, il fait mille contorsions, pour comprimer l'envie de rire, qui le torture, pendant la déposition du plaignant. Enfin, l'enfant n'y tient plus, et, à peine Chagot a-t-il fini de parler, que Claudon se met à rire à gorge déployée.

Le Président, *avec sévérité.*—Dans votre position, ces rires sont fort inconvenants. Ce n'est pas ainsi que vous mériterez l'indulgence du tribunal.

Claudon.—Pourquoi est-il si drôle ? Si vous l'aviez regardé comme moi, ben sûr que vous ne pourriez pas vous empêcher de rire aussi.

Le Président.—Pourquoi avez-vous soustrait un cuissot, au préjudice de cet homme ?

Claudon.—Je ne sais pas, moi ! j'ai vu dans un coin un gros morceau de veau qui avait l'air abandonné, et je m'ai approché, je l'ai touché, on ne m'a rien dit ; j'ai cru que c'était à personne, et je l'ai emporté tranquillement, sans me sauver.

Le Président.—Et que vouliez-vous en faire ?

Claudon.—J'en sais rien ; je commençais à en être tout plein embarrassé, quand on m'a arrêté avec... le soir. Je ne voulais pas le vendre, parceque ça aurait été mal ; je ne pouvais pas le manger à moi tout seul ; je ne pouvais pas le porter à mon père, il aurait fallu lui dire d'où ça venait ;... j'ai tout dit.

Le père Claudon vient réclamer son fils.

— Je n'ai jamais eu rien de pareil à lui reprocher, dit ce brave homme ; aussi je vous promets de le rosser d'importance pour la première fois, et s'il recommence une seconde, je le tuerai ; soyez tranquille, vous pouvez me le rendre.

Le Président.—Je vous engage, au contraire, à user de douceur envers votre enfant ; vous dites que c'est sa première faute ; il faut espérer que cette leçon l'empêchera de recommencer.

Le Père Claudon.—C'est égal, mon garçon, t'auras ta pile ; tout de même et soignée...

Le tribunal, attendu que Claudon a moins de seize ans, qu'il a agi sans discernement, et qu'il est réclamé par son père, le renvoie de la plainte, sans dépens.

Les Causes Gaies.

Un monsieur entre chez un bonnetier et désire acheter six paires de chaussettes. Au moment où il va pour payer, réflexion faite :

— Gardez vos chaussettes et donnez-moi deux gilets de flanelle, en place.

Le commis s'éxécute et donne les deux gilets de flanelle, que le monsieur prend, et il s'apprête à partir saus payer.

Le commis le rappelle et lui fait remarquer qu'il oublie de payer.

— Vous payer quoi ?

— Les gilets de flanelle.

— Mais je vous donne les chaussettes en place.

— C'est vrai, mais vous n'avez pas payé les chaussettes ?

— Comment ! voulez-vous que je vous les paye ? Ce n'est pas possible, puis que je ne les prends pas !

Un jeune filou est condamné à six mois de prison, pour avoir subtilisé une trentaine de dollars.

— Faites excuse, mon juge, une autre fois je tâcherai de travailler dans le million—et vous m'acquitterez.

UN QUIPROQUO

— Duroc est arrêté pendant qu'il vendait un objet qu'il a volé. C'est le propriétaire lui-même du dit objet, qui l'a surpris en flagrant délit. Il est cité a la cour de police correctionnelle d'une ville de la province de Québec.

M. LE JUGE.—Reconnaissez-vous avoir soustrait une capote au préjudice du sieur Germain ?

LE PRÉVENU.—Mon juge, je suis martyr d'un *coq-à-l'âne*.

M. LE JUGE.—Vous voulez probablement dire d'un *qui-pro-quo* ?...

LE PRÉVENU.—Ah ! je ne suis pas de T... R... ; par chez nous on dit *coq-à-l'âne;* mais pour en être victime, je peux dire que vous pouvez me condamner, je respecterai votre *véridique* (verdict), mais qui sera mal appelé, vu que ça ne sera pas un *véridique*, étant une condamnation innocente ; v'la mon caractère.

M. LE JUGE.—Mais Germain reconnait parfaitement sa capote.

LE PRÉVENU.—Écoutez mon juge, faites nommer un expert, il vous dira que toutes les capotes se ressemblent.

M. LE JUGE.—Alors vous prétendez que la capote est à vous.

LE PRÉVENU.—A moins que ce ne soit celle du sieur Germain ; c'est l'épicier du 30 mars, qui devrait être ici, au lieu de moi.

M. LE JUGE.—Qu'est-ce que vous entendez par l'épicier du 30 mars ?

Le Prévenu.—C'est à un épicier que la chose est arrivée, le 30 mars.

M le Juge.—Quelle chose ?

Le Prévenu.—Que j'ai pris la capote.

M. le Juge.—Alors vous l'avez donc prise ?

Le Prévenu.—A l'épicier, dans sa voiture, mais pas au sieur Germain.

M. le Juge.—Mais c'est Germain qui l'avait déposée dans la voiture.

Le Prévenu.—De l'épicier du 30 mars ?

M. le Juge.—Oui.

Le Prévenu.—V'la l'affaire qui s'débarbouille.

M. le Juge.—Enfin, vous avez volé la capote ?

Le Prévenu.—Comme ça, oui, mais c'est parce qu'on m'avait volé la mienne la veille au soir, et comme toutes les capotes se ressemblent, les experts vous le diront, je me suis dit : C'est peut-être la mienne.

M. le Juge.—Singulière défense ! Enfin, le tribunal appréciera.

Le Prévenu.—Le tribunal étant juste appréciateur, je m'en rapporte à ses connaissances.

Le tribunal condamne Duroc à trois mois de prison.

Le Prévenu, *faisant une laide grimace au Juge.*—Trois mois !... trois mois !... c'est un peu fort pour des capotes qui se ressemblent ! !

LES TRACES D'UN VOLEUR.

— M. Frédéric M..., étant dernièrement au Théâtre Royal (Montréal), se trouve pris un instant dans un groupe.

Il ressent une petite secousse, et, une fois sur le trottoir, il s'aperçoit qu'on a brisé sa chaîne, et qu'on lui à volé sa montre.

La chaîne a éte coupée près du gousset, et lui fait encore le tour du cou.

M. Frédéric M... rentre chez lui en maugréant, et le

lendemain à neuf heures, un individu demande à lui parler en secret.

Monsieur lui dit-il, je suis envoyé par la police. On vous a volé une montre hier au soir.

En effet je me disposais à sortir pour dénoncer le fait.

C'est inutile, nous sommes sur *les traces*. Il nous manque seulement le bout de la chaîne pour l'ajuster au deux bouts qui sont entre nos mains et confondre ainsi le voleur, qui nie impudemment.

M. F... remit l'autre morceau de la chaîne,—et c'est ainsi que le voleur a pu réparer sa maladresse de la veille.

Le Juge, à un accusé :

— Dites, prévenu, n'avez-vous pas éprouvé quelque chose au fond de vous-même en volant la montre de votre ami ?

— Oh ! que si, mon juge ! j'avais peur qu'elle ne fût pas d'argent.

MODESTIE D'UN VAGABOND.

Sur le banc des prévenus, au tribunal de police de Brockville, paraît d'un air assuré, un vagabond à la mine intelligente.

Son cas est assez curieux :

Il entre chez un cordonnier de la rue A** et demande à acheter une paire de bottines. Les souliers qu'il porte sont dans un état des plus délabrés.

A peine vient-il de chausser de superbes bottines vernies, qu'un homme se précipite dans la boutique, en criant :

— Enfin, je le tiens, le misérable ! Et s'adressant à James How,—c'est le nom du prévenu,—il lui dit :

— C'est comme cela que tu abandonnes ma sœur, après

deux semaines de mariage? Tu es une canaille! Attrape-moi ça.

Et, ce disant, il lui allonge une paire de giffles, et s'éloigne en toute hâte. James How rugit de fureur. Oubliant complètement qu'il n'a pas payé ses bottes, il s'élance aux trousses de son beau-frère et disparaît bientôt aux regards stupéfaits du cordonnier.

Malheureusement, James How n'a pas vu un agent de police qui le guettait depuis plus d'une heure.

Arrivé dans une allée obscure, il quitte ses bottes neuves, les passe à son beau frère, qui lui donne en échange une paire de souliers acculés.

Puis James se dirige chez un autre bottier. La même scène se renouvelle. Mais à peine le voleur met le pied hors de l'établissement, qu'un homme de police le saisit au collet, et le conduit au poste.

Le beau-fère a réussi à s'échapper.

James How répond avec beaucoup de flegme aux questions du magistrat.

Le Magistrat.—Que faites-vous habituellement?

L'accusé.—Je vole.

Le Magistrat.—Quelle impudence! Ainsi, vous passez votre vie à voler!

L'accusé.—Ça suffit a mes besoins; j'ai des goûts très-modestes, monsieur le magistrat.

Le tribunal le condamne à trois ans de servitude pénale. C'est peut-être un peu long; mais, bah! lorsqu'on a des goûts modestes!

UN ACHETEUR ET SON CHIEN,

OU DANGER D'UN TROP BEL ÉTALAGE.

Un acheteur, accompagné de son chien, se présente chez une marchande de poisson, dont la marchandise, amplement arrosée d'eau fraîche, offre un aspect tout-à-fait engageant.

De superbes homards sont à part, s'étalant sur de larges tablettes.

L'homme s'amuse à faire prendre sa canne, aux pinces d'un des plus gros de la collection.

L'ACHETEUR, *à la marchande.*—Voyez, dit-il, comme ça tient ferme. Eh bien, chose extraordinaire, il serre ainsi parce que ma canne offre de la résistance, il ne pincerait pas de la même manière quelque chose de mou.

LA MARCHANDE.—Bah! vous croyez-ça, vous: je parie le contraire. Tenez, vous faites le malin; c'est à vous ce chien?...

L'ACHETEUR.—Oui.

LA MARCHANDE.—Eh! bien, placez sa queue entre les pinces de mon homard, et vous lui en demanderez des nouvelles.

L'ACHETEUR.—Ça va. Ici, Pyrame! Allons donc, ici, ne bouge pas.

Et il fait ce que la marchande lui a proposé.

LA MARCHANDE.—Hein! Voyez vous comme ça serre.

Le chien se met à hurler, fait plusieurs bons; le homard ne cède pas, mais soudain le propriétaire le lâche, et l'animal part comme une fusée, dans la direction de la rue des Commissaires.

LA MARCHANDE.—Hé! appelez donc votre chien. Corbleu! il emporte mon homard. Appelez-le.

L'ACHETEUR.—Vous êtes bonne. Appelez plutôt votre homard... Mais voyons, ne vous tracassez pas, je vais courir après.

Il se met à courir en effet, mais à courir si bien qu'on ne le revoit plus,

---

M. BECSALÉ DEVANT LA JUSTICE.

(*La scène se passe à H****.*)

— On croirait que c'est d'un surnom qu'on appelle le prévenu; pas du tout il se nomme bel et bien Becsalé, et il justifie son nom par des libations fréquentes et co

pieuses, comme s'il avait, sans cesse, du sel dans la bouche.

Becsalé est prévenu du vol d'une montre ; les circonstances du vol, sont des plus vulgaires, mais la façon dont il a voulu faire disparaître le *corps du délit*, au moment où cette pièce de conviction allait le trahir, ne manque pas d'originalité ; hâtons-nous de dire qu'à ce moment il était ivre.

Un Maçon.—Un soir, que j'allais mon p'tit bonhomme de chemin, je butte *dans* quelque chose, et je manque de tomber ; je regarde à terre, et je vois que c'était un homme, d'autant qu'il se met à dire : Fais donc attention, carcan !

— Je m'approche et je lui réponds : je ne vous voyais pas, est-ce que vous êtes malade ?—Oui, qu'il me fait, j'ai le cœur un peu barbouillé et des éblouissements, parce que j'ai été à un enterrement, ous'qu'après nous avons un peu rigolé.—Vous feriez mieux alors d'aller vous coucher, que de dormir dans la rue, où vous pourriez vous faire écraser, que je lui dit ; où que vous demeurez ? je vais vous conduire.—Je vas te dire qu'il me répond, t'as l'air d'un bon enfant ; he ben ! figure-toi quand j'ai un petit coup, ça me fait perdre la mémoire de tout ; je ne me rappellerai mon adresse que demain, quand ça sera passé, je m'connais.

Becsalé.—Très vrai ça ; une fois j'ai oublié mon nom...

M. le Juge **.—N'interrompez pas.

Becsalé.—C'est un ami que j'ai rencontré et à qui je l'ai demandé, qui m'a dit : Tu t'appelles Becsalé.

Le Témoin.—Alors, moi, je dis à cet individu : Voulez-vous venir coucher chez moi ?—Je veux ben, qu'il me dit, tu es un bon enfant, je t'aime. C'est bon, je le relève et je l'emmène coucher chez nous. Le lendemain matin, je me réveille, plus personne..., mon filou était parti...

Becsalé —Eh ! là-bas pas de gros mots.

Le Témoin.—En emportant ma montre.

BECSALÉ.—En a-t-il un toupet, celui-là? c'est la montre de ma première communion.

LE TÉMOIN.—C'est vous qui en avez un toupet ; si bien messieurs, qu'un mois après je me trouve face-à-face dans la rue avec mon voleur...

BECSALÉ.—Eh ! là-bas, pesez vos paroles... Ou je vous les ferai prouver,

M. LE JUGE **.—Voulez-vous vous taire.

BECSALÉ.—Il m'injurie comme la boue de ses souliers.

LE TÉMOIN.—Alors, qu'est-ce qu'il fait ? 1 tourne casaque, se sauve, je cours après lui, et l'attrape cherchant à jeter ma montre dans la boîte aux lettres d'un bureau de poste.

BECSALÉ.—Très-vrai, ça.

M. LE JUGE.—Eh bien ! comment expliquez-vous cet acte ?

BECSALÉ.—Quel acte ?

M. LE JUGE **.—De jeter la montre dans une boîte aux lettres.

BECLALÉ.—Très-facile ; étant en ribote, et ayant déjà été volé plusieurs fois par des canailles, qui profitaient de mon ivrement; je me disais : Si on allait me voler ma montre ! Alors, ayant sur moi, une lettre ous'qu'il y avait mon adresse, j'ai enveloppé ma montre dedans, et je voulais la jeter à la poste, dont mon portier aurait payé le port, quand ce particulier, dont je fais sa connaissance pour la première fois devant Dieu et devant les hommes...

M. LE JUGE **.—En voilà assez, votre explication sera appréciée par le tribunal.

BECSALÉ.—Je savais bien que le Tribunal, qui est juste appréciateur...

Le Tribunal condamne Becsalé à six mois de prison.

BECSALÉ.—Comment, six mois !... Comment, six mois !

M. LE JUGE **.—Taisez-vous.

BECSALÉ.—C'est comme ça qu'on apprécie ma défense? Je la trouve assez drôle...

Dans un magasin *fashionable* d'articles pour hommes, un *gentleman* bien mis se fait montrer divers articles et escamote une paire de bas de soie.

Supposant que le vol paraissait inaperçu, il prétexte la cherté des objets et veut se retirer. Déjà il avait la main à la porte lorsque le commis, ayant remarqué la disparition des bas, le rappelle en lui disant :

— Mon cher monsieur, je ne puis vous laisser les bas, si bon marché !

Sans se déconcerter, notre filou tire les bas de sa poche et les remet au commis.

— Eh bien ! je vous les rends, je ne puis les prendre à un prix plus élevé.

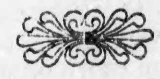
Et il se retira vivement, tandis que le commis, stupéfait de la riposte, tenait les bas dans sa main.

— La semaine dernière, aux assisses de *** (Ontario), un voleur vrai *chenapan*, convaincu de vol à main-armée, était condamné à la détention à perpétuité, avec travaux forcés :

L'Accusé.—A perpétuité ? Oh ! alors, permettez-moi de m'asseoir, pour me reposer un peu, avant de commencer.

L'on ouvre et l'on étale, tous les matins, pour tromper son monde ; et l'on ferme le soir, après avoir trompé tout le jour.

La Bruyère.



ÉPILOGUE.

AU LECTEUR:

Lecteur si vous trouvez ici
Du bon, du mauvais, du passable,
Vous êtes un juge équitable,
Et l'auteur vous dit: "Grand merci."
Mais si quelqu'un s'écrie: "Ah! fi!
Tout ce volume est détestable,"
L'auteur du *Compagnon-aimable*
Lui répond qu'il en a menti.

Tu m'appelles: mon *Tout:* est-ce de bonne foi?
Je ne suis pas ton *Tout;* mais je suis *Tout-à-toi.*

FIN.

EPILOGUE.

LE LECTEUR.

Lecteur, si vous trouvez ici
Du bon, du mauvais, du passable,
Vous êtes un juge équitable
En [illegible]
Mais si quelque [illegible]
Tout ce volume est détestable,
[illegible]
[illegible] qu'il [illegible]

[illegible] Louis [illegible]
Je ne suis pas ton Pierre, mais je suis Tout-Seul, [illegible]

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la Table.